
STATE LIBRARY OF PENNSYLVANIA
3 0144 00378399 0
S
920
Se8621
v.10

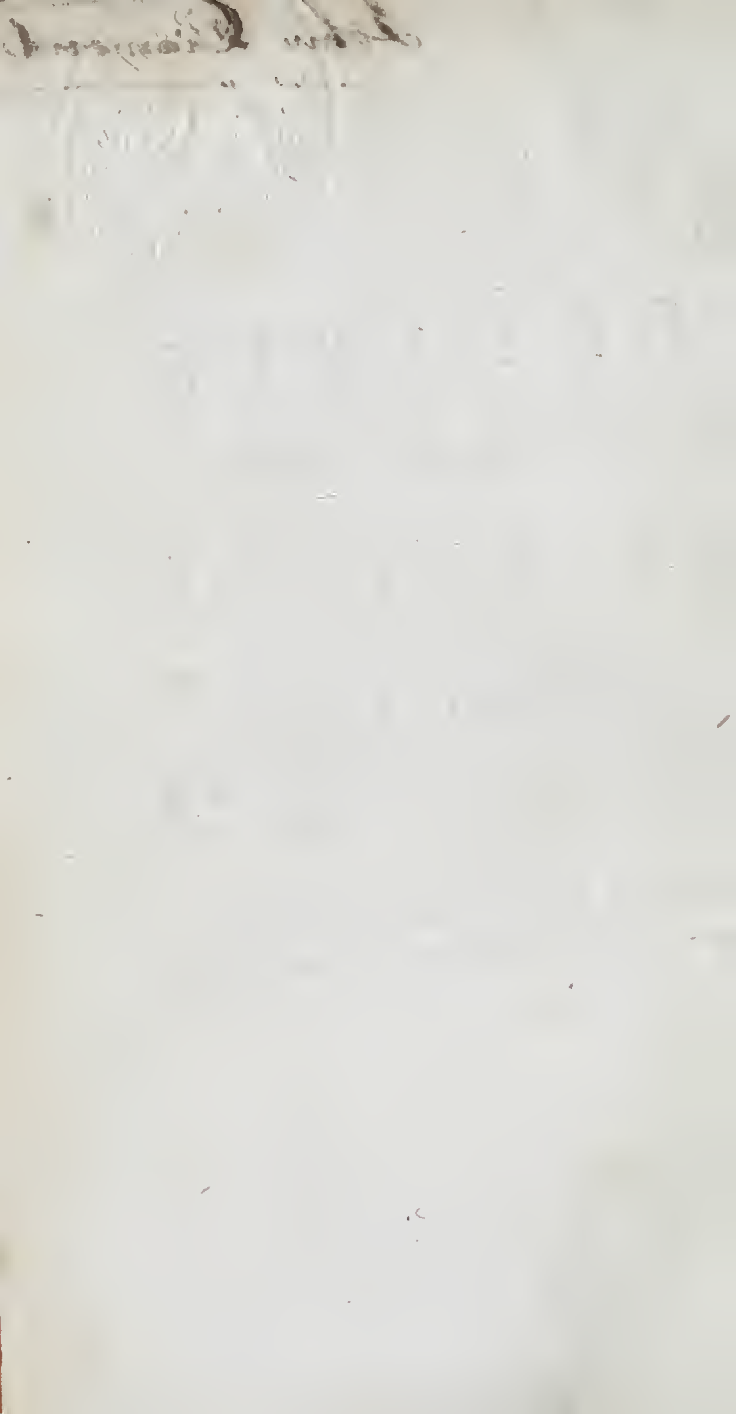
John Diamond

LETTRES
DE MADAME
DE SÉVIGNÉ.

TOME DIXIÈME,

NOUVELLES LETTRES de MADAME DE SÉVIGNÉ à M. le Présid. DE MOULCEAU et à M. DE POMPONNE.

LETTRES DE MADAME DE SIMIANE.



RECUEIL DES LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

NOUVELLE ÉDITION, augmentée d'un Précis de la Vie de cette Femme célèbre, de Réflexions sur ses Lettres, par *S. J.* B. DE VAUXCELLES, et ornée de Portraits gravés d'après les meilleurs modèles.

TOME DIXIÈME.

A PARIS,
CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

AN IX. (1801.)

RÉFLEXIONS
SUR LES LETTRES
DE MADAME
DE SÉVIGNÉ.

Les Lettres de Madame de Sévigné furent célèbres dès son vivant, mais celles de quelques autres l'étoient aussi; par exemple, celles de sa cousine, Madame de Coulanges (1). Le vrai goût du style épistolaire s'étoit alors développé en France. Il faut avouer que les plus parfaits modèles en furent donnés par les femmes, et qu'elles

(1) Lorsqu'on présenta Madame de Coulanges à la Dauphine en 1680, cette Princesse lui parla de l'agrément de ses lettres. Elle en avoit lu en Allemagne.

laissèrent bien loin derrière elles les modèles qu'on leur avoit vantés, et Voiture et Balzac (1). Ce genre sur-tout veut du naturel, et

(1) Je ne perdrai pas le tems à parler de ces deux hommes ; ils sont jugés partout, et les gens du monde ne les lisent plus. Mais les gens de lettres, qui doivent lire tout et observer quels ont été les progrès de la perfection, peuvent remarquer que ces deux hommes ne furent ni sans influence, ni sans utilité. On se détrompa bientôt de l'enflure de Balsac, et l'on conserva sa noblesse. Le style des dépêches politiques acquit de la dignité. Ce mérite fut remarqué par Louis XIV dans Pomponne, (ami de Madame de Sévigné) et c'est à quoi il dut son élévation. Quant à Voiture, il régna plus long-tems; les esprits les plus graves s'en occupèrent, et j'en ai vu un exemplaire chargé des notes du savant Huet. Son nom étoit devenu une espèce de proverbe, et quand on vouloit louer un badinage ingénieux, on le comparoit à celui de Voiture. Son succès fut trop grand, et ce fut peut-être un bonheur, car sa chûte en a été plus complète. On s'apperçut que l'esprit des Cotins et le ton de l'hôtel de Rambouillet, qui avoit pensé tout perdre, n'étoit que l'imitation des défauts de cet écrivain, l'esprit naturel reprit ses droits. Il faut avouer que Molière aida puissamment à décrédi-

c'étoit à elles qu'il appartenoit de le perfectionner. Un homme dans ce même tems parut y exceller, c'étoit encore un parent de Madame de Sévigné, le fameux Bussy-Rabutin, écrivain très-pur en même tems qu'un médisant détestable : d'abord détractateur de sa cousine, puis son admirateur sincère. Il imprima le premier Recueil où se trouvent des lettres de cette Dame mêlées aux siennes. Elles ont entre elles quelque air de famille. Bussy brille par cette aisance de tournures, et cette pureté d'expres-

ter l'affectation et le faux goût. Mais les exemples du vrai style épistolaire furent donnés par des Dames illustres dont on a conservé les lettres. Madame de Sévigné, Madame de Coulanges, Madame de Villars, Madame de Maintenon, virent dans leur jeunesse régner dans les lettres la folie du bel-esprit ; on ne voit dans les leurs qu'un langage plein de raison et d'élégance.

sion dont Bouhours l'a si constamment loué : mais il est vain, mais son orgueil y paroît écrasé, et non pas éteint par les humiliations qu'il s'étoit attirées. On est fatigué de le voir si long-tems à genoux devant Louis XIV, et à-peu-près consolé de ce qu'il n'obtient point grace. Sa cousine, au contraire, est bonne, naturelle ; elle lui a pardonné. Mais je ne sais pourquoi on soupçonne qu'elle n'a pu oublier la vieille injure. Soit parce qu'il fut un méchant, soit parce qu'il est toujours bel-esprit et se pavane dans son langage d'*homme de la Cour*, elle paroît moins parfaitement à l'aise avec lui. Ses lettres ne tombent point de sa tête toutes faites comme les autres, et elle ne peut pas dire de celles-là :

mon papier, mon encre, ma plume, tout vole; elle les fait et les compose, et Bayle a raison de remarquer qu'elles ont quelque chose de moins parfait. On n'y voit pas, par exemple, cet abandon de gaîté avec lequel elle instruit M. de Coulanges des événemens du jour, et l'entretient de chansons, de voyages, de châteaux, de bonne chère, et de toutes les distractions auxquelles il laissoit emporter sa vie. Dira-t-on que c'est le malheur de Bussy qui lui pèse, non; mais c'est la joie continue de Coulanges qui se communique à elle. Je vois par les lettres que ce cousin-là reçoit, comme par celles qu'il écrit, qu'il étoit très-aimable, solide en amitié, quoique frivole en ses goûts; qu'il a dû

jouir de tout et ne parvenir à rien de grand; et c'est ce qui arriva. Ses lettres sont amusantes (1); mais il paroît qu'il savoit goûter celles de sa cousine, qu'il les lisoit avec plaisir pour lui-même et avec charme pour les autres. Madame de Sévigné le loue vingt fois de ce petit talent; elle se divertit quand il assure qu'il est très-jeune à soixante ans, et *qu'à coup sûr on a commis quelque grosse erreur de date dans son acte de baptême.*

Sa femme, plus habile, et dont

---

(1) Les chansons qu'il y a mêlées n'y ajoutent aucun prix, et ce ne sont pas ses plus jolies. Voltaire n'a pas dédaigné de citer quelques couplets de ce rimeur facile et gai : sa mémoire a survécu assez long-tems, non-seulement au règne de Louis XIV, mais à la Régence. Aujourd'hui il est absolument oublié, et sans Madame de Sévigné qui parleroit de Coulanges ?

les graces sont plus nobles, sans atteindre toutefois jusqu'à celles de Madame de Sévigné, sa femme, dis-je, étoit amie de Madame de Maintenon, et l'amie préférée, dont cette grave favorite aimoit à s'accompagner et à se parer dans les jours solemnels consacrés à la gloire de l'esprit et du mérite, aux représentations saintement théâtrales de Saint-Cyr, ou bien à l'arrivée d'une jeune princesse à qui il falloit montrer ce que la Cour avoit de plus estimable et la société de plus exquis. Dans ces occasions, Madame de Coulanges étoit toujours appelée et distinguée. Il faut même avouer qu'elle l'étoit plus particulièrement que Madame de Sévigné, soit que celle-ci, aux yeux de la sage dispensa-

trice des petits honneurs, parût avoir moins besoin d'appui, soit qu'elle ressentît pour Madame de Coulanges un goût plus décidé. Cette opinion paroît la plus probable. On croit appercevoir dans les lettres de ces deux Dames que cette dernière, avec beaucoup d'agrémens et un caractère propre à attirer et fixer la considération, avoit apparemment cette attention suivie, et cette habileté de tous les instans et de tous les détails qui invite les personnes puissantes à marquer la faveur. Elle étoit plus guidée par la pensée de son projet, Madame de Sévigné par son émotion présente. Celle-ci avoit plus de ces qualités qu'on abandonne à leurs succès naturels, et au secours desquels on n'est point

tenté de venir. Elle avoit certainement un esprit plus fertile et plus divers, plus vif, plus livré à sa propre course, et ne s'assujétissant point à la marche des autres. De tels avantages conduisent à être libre dans la société, mais non pas y être favorisée et distinguée autant qu'on seroit bien aise de l'être. De vieilles traditions de la bonne compagnie qui sont venues jusqu'à nous, assurent que dans la société de l'hôtel de Chaulnes et dans celle du célèbre Duc de la Rochefoucault, et de Madame de la Fayette, Madame de Sévigné portoit une telle habitude de sécurité, d'abandon, d'aimable insouciance, qu'en de certains momens elle se faisoit oublier et paroissoit presque nulle;

On l'en aimoit davantage ensuite, quand son imagination, venant à s'éveiller, retrouvoit toute sa vivacité, sa fécondité, son éloquence. Son ame alors se rendoit présente et embellissoit sa personne. Le brillant de son esprit, suivant Madame de la Fayette, lui donnoit alors un tel éclat que *quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est certain que le sien* (1) *éblouissoit les yeux.*

» Vous êtes sensible, lui disoit-

(1) L'action de l'ame triomphe de l'irrégularité des traits, elle met de l'accord au milieu de la confusion, et de la vie, où il n'y avoit que de l'immobilité, comme la lumière s'empare d'un nuage, et le rend transparent et léger, la laideur de Pelisson disparoissoit quand il parloit, et Le Kain, dans certains rôles, obtenoit ce cri des femmes : *Ah! qu'il est beau!* Mais cet effet provient tout entier de l'intelligence, de l'émotion intérieure, et non des efforts qu'on y substitue. Ce qui est de commande est toujours faux;

» elle aussi, à la gloire et à l'am-
» bition, et vous ne l'êtes pas moins
» aux plaisirs. Vous paroissez née
» pour eux, la joie est le véritable
» état de votre ame.... «. Elle
ajoute encore : » Il y a des gens
» qui vous soupçonnent de ne pas
» montrer votre cœur tel qu'il est;
» mais, au contraire, vous êtes si
» accoutumée à n'y rien sentir qui
» ne vous soit honorable, que même
» vous y laissez voir quelquefois ce
» que la prudence vous obligeroit de
» cacher «. On seroit fâché qu'elle
eût supprimé ce trait du portrait de
son amie ; il accrédite les autres,

---

ce que la nature donne est sûr de plaire, et la beauté même en est embellie. J'adopte donc la remarque de Madame de la Fayette sur son amie, quoique je n'en approuve pas l'expression, qui est un peu hyperbolique et précieuse, ce qui ne lui est pas ordinaire.

et montre parfaitement ce qu'étoit Madame de Sévigné au milieu de ces sociétés exquises, qu'on peut appeler la fleur du siècle le plus brillant. Je me figure entre l'auteur des maximes, et celle de Zaïde et avec leurs amis les plus choisis, une personne qui ne se doute pas que la postérité recevra d'elle un livre, non moins renommé que les leurs, et cent fois plus relu, mais qui ne sera un livre que parce qu'elle ne songera jamais à en faire un; un livre dans un genre où un seul homme, de la plus haute éloquence parmi les anciens a excellé (1),

---

(1) On se doute que je parle de Cicéron. Ses Lettres sont sans contredit les premières entre celles des hommes d'État, des gens du monde, des hommes de Lettres. Son ame s'y peint sans cesse toute entière, et très-diversement agitée par les

(peut-être moins qu'elle); un livre qui fera le charme de tous les lecteurs et le désespoir d'aucun; le modèle le plus vanté et le plus attrayant, dont ils désireront le plus d'approcher, et dont ils n'approcheront que par un extrême bonheur et jamais par effort. Voilà le livre inespéré, imprévu parmi toute cette société si spirituelle, qui en formera un jour les annales, et perpétuera les souvenirs de tant

---

événemens de son siècle. C'est un très-grand homme au milieu d'une scène très-inquiétante. Madame de Sévigné, au contraire, est entourée de tout le bonheur d'un beau règne, et son ame s'épanche au milieu des félicités; mais cette ame n'est pas moins noble et moins sensible que celle de l'immortel Consul: son partage est la grace toujours diverse et toujours vraie, comme celui de Cicéron est l'urbanité romaine et la philosophie; sa lecture a moins d'intérêt pour les lecteurs instruits, et plus de charme pour tous, sur-tout pour les François.

de dignité, de politesse et de grace. L'auteur, dis-je, sera cette femme si paisible, et tout ensemble si vive, tour-à-tour recueillie dans son ame et y vivant de sa propre joie et de ses douces pensées maternelles, et en sortant au moindre mot qui l'invite et se communiquant toute entière avec une fertilité d'imagination, une variété de graces qui contraste avec la finesse concise de la Rochefoucault, et avec l'élégance réservée de Madame de la Fayette. Ces personnes réunies forment un modèle presque idéal de la conversation la plus parfaite. Si quelque jour nous revenons à savoir jouir de notre esprit et des véritables délices de ce qui s'appeloit si justement alors la bonne compagnie, on ne les retrou-

vera que dans des assortimens semblables de plusieurs esprits raisonnables, divers entre eux, mais qui se plaisent et marient leurs pensées, comme d'habiles musiciens leurs dissonances et leurs accords. Tel est le souvenir qu'ont laissé les sociétés de ce beau siècle, si riche en hommes supérieurs, si abondant en femmes aimables; et ce que l'on reconnoissoit alors pour l'esprit et le ton françois, est celui que voudra imiter toute nation curieuse de la gloire et des plaisirs les plus nobles (1).

(1) La société se perfectionna alors beaucoup plus en France qu'elle n'avoit fait dans le midi de l'Europe, et nous laissâmes très en arrière les Italiens et les Espagnols, de qui nous avions beaucoup emprunté. Quand le Nord voulut se polir, il nous imita. L'Angleterre en donna l'exemple sous Charles II, et continua jusque sous la Reine Anne. Les plus beaux esprits d'Angleterre esti-

Il faut avouer que cette perfection d'agrément ne s'étoit pas encore répandue loin de la Cour et de quelques sociétés de Paris; les trois quarts de cette capitale étoient condamnés à végetér avec le sobriquet de *Bourgeois*, qu'on opposoit au titre de *Cavalier*, à une distance énorme de celui d'*homme de la Cour*; et l'on ne peut s'empêcher de rire de la compassion du Jésuite Bouhours pour tout ce qui est *bourgeois*, et de sa vénération pour *les gens de qualité*. Le nom de *Provincial*, bien pire encore, envelop-

moient alors beaucoup les nôtres. L'Allemagne mêla l'idée des différens modèles, et voulut à la fois imiter les Anglois et nous : mais Fréderic-le-Grand nous préféra toujours. Il est aisé de prouver que tous les pas que l'Europe a fait depuis cent ans vers la politesse des écrits et des mœurs, ont été faits à la suite des sujets de Louis XIV, que quelques fous appellent ses esclaves.

poit tout ce qui n'habitoit pas la capitale ou quelque *royal château*, (comme disoit Coulanges de ceux qu'il fréquentoit) et désignoit inévitablement le mauvais goût et les manières ridicules. Or, si les gens de la Cour se préservoient du commerce des bourgeois à Paris, il falloit bien qu'ils rencontrassent les provinciaux dans leurs terres. Malheur aux délicats : leurs yeux et leurs oreilles avoient beaucoup à souffrir. On s'apperçoit dans les lettres de Madame de Sévigné que la province la tiroit de sa position naturelle et ordinaire, mais que sa gaîté et les occupations l'y soutenoient, et que sans se dérober, ni choquer, ni s'ennuyer ou se plaindre, elle se contentoit de rire toute seule et doucement *du prochain*. Car, disoit-

elle : *Il est drôle quelquefois le prochain en Bretagne, sur-tout quand il a dîné.* Je ne vois pas positivement du mépris, mais seulement de la gaîté dans ce qu'elle raconte des passepieds bretons et du menuet qui brouilla Mademoiselle de Kerborgne avec une autre Demoiselle en Ker, et des carossées de *Madames* qui lui pleuvent, et des cavalcades de campagnards. Il n'y a que l'insupportable Mademoiselle du Plessis que ses railleries poursuivent sans miséricorde, peut-être parce qu'elle est affectée et même hypocrite; peut-être aussi, et plus probablement encore, parce qu'elle déplaisoit à Madame de Grignan, péché impardonnable auprès de Madame de Sévigné. Les haines, très-fémi-

nines de la fille, passoient tout entières dans le cœur de la mère. De là quelques endroits dans ses lettres détonnent fortement avec la lecture assidue de Nicole, et *la charité*, et la générosité naturelle, et même la bonne grace et l'usage du monde, qui veulent qu'on soit très-retenu dans ses aversions. Elle ne l'est pas toujours assez, je l'avoue ; mais s'il faut en dire ma pensée, je m'en prends à Madame de Grignan. Il me semble que c'est pour son compte et pour la divertir que ces traits de malice, un peu acérés, se trouvent sous la plume de sa mère, au milieu de tant d'amour et de graces, parmi toutes ces effusions d'une ame *satisfaite* (pour me servir de l'heureuse expression de Gresset). Je ne sais

pourquoi j'ai éprouvé, dès ma première jeunesse, dans cet âge où les jugemens sont si purs parce qu'ils sont ceux de l'instinct, j'ai éprouvé, dis-je, cent fois qu'après avoir lu les lettres de Madame de Sévigné je l'aimois beaucoup, et qu'au contraire j'aimois très-peu cette fille qu'elle adore et idolâtre. Je soupçonnois celle-ci d'être altière, guindée dans les hauteurs de son esprit cartésien et dans les priviléges d'une Commandante de Provence, abaissant sans pitié et désirant qu'on n'épargne point tout ce qui a rencontré sa défaveur. C'est sous ces traits que s'offroit à moi Madame de Grignan, et j'en demande pardon à sa mère, cette idée n'a pu s'effacer entièrement de mon esprit, quoique d'une part

je n'aie lu contre elle aucune accusation contemporaine et positive, et que de l'autre je voie de quels éloges sa mère l'a comblée pendant tant d'années. De tels éloges donnés par une telle mère, dans plusieurs volumes de lettres, ne peuvent être ni une longue bêtise, ni une effronterie maladroite. Je consens qu'ils soient aussi mérités que sincères; je trouve même dans quelques lettres qui sont restées de cette Dame un ton spirituel et noble. Mais enfin, quand je vois les innombrables lettres de sa mère, je remarque avec peine pour Madame de Grignan qu'elle est la seule avec qui Madame de Sévigné descende à se montrer médisante. Je me suis dit : Elle l'est donc en sa faveur, et par une molle complaisance elle partage les pas-

sions de sa fille, comme elle partageoit les accidens de sa santé; et de même qu'elle disoit : *J'ai mal à la poitrine de ma fille*, elle auroit pu dire : La haine de ma fille m'envenime un peu souvent contre Mademoiselle Duplessis et contre Madame de Marans, et contre l'Évêque de Marseille, et contre quelques autres en petit nombre. Elle a quelquefois ailleurs des traits de malice, mais ceux-là peuvent s'appeler du badinage; ils lui échappent, elle ne les enfonce point. Par exemple, quand elle peint Roquette, l'Évêque d'Autun, prononçant l'oraison funèbre de Madame de Longueville *avec toute la capacité, toute la grace et toute l'habileté dont un homme puisse être capable*, elle ajoute : *Ce n'é-*

toit point Tartuffe, ce n'étoit point un Patelin, c'étoit un Prélat de conséquence... Peut-on dire plus clairement et plus gaîment que ce n'étoit point là son habitude, et qu'il passoit pour un patelin et un tartuffe. Le souvenir de Tartuffe lui fournit ailleurs une autre plaisanterie qui m'étonna plus quand je la retrouvai. C'est sur le grand Bossuet lui-même, quand on lui donna l'abbaye de Rebais; elle soupire et dit : *le pauvre homme!* comme M. Orgon quand il s'attendrit sur le bon souper qu'a fait Tartuffe. Soupçonnoit-elle ce grand homme, qui tonnoit si haut contre les vanités, de ne pas dédaigner la vanité des bonnes abbayes? Je dirai ici, en laissant courir ma plume aussi librement et aussi vaguement

que ces lettres, que Bossuet et Madame de Sévigné naquirent à un an de distance, tous deux en Bourgogne. Cette province, fertile en grands hommes, s'honorera toujours principalement de ces deux mérites, qu'on ne peut appeler comparables et égaux, mais chacun unique et parfait en son genre. Qui mieux que l'un a déployé toute la force et la magnificence qui peut accompagner la parole? Mais voyez comme l'autre a donné à son style tous les mouvemens qui peuvent exprimer la grace. Je dirai plus, elle est quelquefois sublime; par exemple, au sujet de la mort de Louvois et dans les louanges de Turenne, comme Bossuet, en retraçant certains souvenirs de ses héros, est plein de tendresse et d'une

d'une parfaite élégance. Il me semble que quiconque est sensible à l'éloquence ne peut prononcer le nom de Bossuet qu'avec une sorte d'étonnement respectueux, mais que celui de Sévigné sera toujours répété avec charme.

Quand on l'a lue on la parcourt, et quand on l'a parcourue bien des fois, on se laisse aller à la relire toute entière. J'ai vu des personnes d'un goût exquis, qui par méthode ou par attrait, ne laissoient passer aucune année sans se raviver par cette lecture : c'est qu'elle leur avoit donné chaque fois du plaisir et nulle peine. On aime à y revoir le mouvement d'un grand siècle pendant ses quarante plus belles années, et une foule de personnages mémorables; mais il me semble

que c'est sur-tout Madame de Sévigné qu'on veut retrouver, parce qu'on s'est attaché à elle, et qu'on se plaît au milieu des objets ou des personnes qui l'occupent ou qui l'amusent. On la suit au milieu des grands, parmi ses amis, quelquefois dans la pratique des devoirs affectueux envers ses proches; de tems en tems au sein de la dévotion; au jubilé qu'elle voudroit faire faire à Corbinelli, mais celui-ci prétend qu'il *n'est pas assez préparé;* aux sermons de Bossuet, qui sont *des combats à outrance*, ou *en Bourdaloue*, qui est pour elle le premier des prédicateurs, *le Grand Pan*, ou par complaisance dans l'auditoire de quelque Abbé de Cour, qui a fait *le plus beau jeune sermon qu'on puisse*

entendre. Cette dévotion ne laisse pas de tenir de la place parmi ses affections. Elle s'est sur-tout si bien pénétrée du dogme de la Providence, que *c'est son dogme, sa Providence*, qui n'empêche pas qu'elle ne soit fort touchée de ce qui contrarie la tendresse de son cœur et provoque sa disposition aux larmes. » Avec toute ma belle » Providence, que *je comprends* » *si bien*, je ne laisse pas d'être » toujours affligée de ces arrange- » mens au-delà de toute raison ». N'importe, elle y revient sans cesse, et je plains celui qui l'en blâmeroit; car ce moyen réussit à calmer son ame et la rasseoir, et la mène tout droit à un résultat que n'atteignent pas toujours les efforts de la philosophie. J'aime à voir

beaucoup de Providence dans les pensées d'une ame sensible, et laisse la triste doctrine de la nécessité aux têtes orgueilleuses qui veulent faire les fières. Si on demande quelle est la pensée habituelle de Madame de Sévigné, toutefois après sa fille, je dirai, c'est la Providence. Cette pensée *la tire d'affaire*, et lui fait *voir clair dans la vie*, sans prétendre y expliquer tant de choses inexplicables pour nous, qui, comme elle dit, ne voyons point *le dessous des cartes*. Souvent elle s'en exprime dans les termes d'une adoration respectueuse : une fois elle s'écrie avec une apparence de dépit plaisant : *Oh Providence! faites donc comme vous l'entendez; vous êtes la maîtresse!* Elle voit bien que tout est réglé quoi-

que imprévu, et que les détails seront toujours des mystères, quoique le principe soit l'évidence même. Ainsi raisonna toute sa vie Madame de Sévigné; et soit qu'en cela elle ait été excellemment philosophe, comme c'est mon avis, ou tout le contraire, comme il plaira à d'autres de le dire, j'affirme qu'elle en a été plus heureuse, et j'ajoute qu'elle en a été plus aimable. Tout homme sensé souhaitera que toute femme qui l'intéresse, puisant ainsi à la source des affections abondantes et réglées, mette son cœur plein d'émotions sous la protection de cette doctrine, qui subvient à tout dans la vie, et donne les conseils nécessaires à la prospérité, et de douces consolations au malheur. La sensibilité des

femmes m'émerveille toujours, et je suis assez porté à croire avec nos pères les Gaulois, qu'il y a en elles *quelque chose de céleste*. Il leur sied donc d'entretenir une sorte de communication avec le ciel. Je le dis aux femmes, et je le dis à ceux qui ont eu quelque participation de leurs dons admirables, aux ames tendres, aux imaginations que le beau enflamme, qui ne vivent que pour être émues, émouvoir et plaire, la pensée religieuse est si grande, si touchante, si vive, qu'elle leur convient excellemment, que leur talent en sera enrichi, et qu'elles laisseront bien en arrière les ames sèches et dures qui la rejètent; qu'ils s'empressent donc de se pénétrer de ce sentiment, et se souviennent de ce bel adage des an-

ciens : Muses, chantez d'abord Jupiter, qui remplit tout de sa présence : *Ab Jove principium Musae, Jovis omnia plena.*

Je dirai quelque chose d'une opinion qu'elle mêla à ses affections religieuses; elle auroit dû se borner au sentiment, personne ne fut plus heureuse à l'exprimer, et on voit par quelques lettres où elle analyse à sa fille des traités dogmatiques de Saint-Augustin, que la discussion profonde n'étoit point son fait. L'opinion, dont je parle, porte à la rigueur, mais elle ne rendit Madame de Sévigné ni rigoureuse ni dure, et n'influa que sur ses discours. Il est vrai qu'elle y revient souvent et parle beaucoup des livres *de ces Messieurs*; c'est ainsi qu'elle appelle Port-Royal,

et c'est pour cela qu'un Jésuite l'a placée dans un *Dictionnaire des livres jansénistes*, et que les Jansénistes de leur côté, ont fait un *Sevigniana*, ou Recueil de tout ce qui leur plaît dans ses Lettres, avec des notes qui sont le plus souvent un nécrologe de Port-Royal. Je suis fâché qu'elle ait eu la mauvaise fortune d'occuper si fort ces deux partis de théologiens; mais pourquoi celèbre-t-elle si souvent ce Port-Royal? je vais le dire.

Cette fameuse solitude étoit devenue le centre et la capitale d'une secte, mais il en sortoit avec des livres de parti d'autres qui ont perfectionné l'esprit humain; et parmi ces livres de parti même, il y en avoit un que Boileau préféroit *aux anciens et aux modernes* : ce sont *les Pro-*

vinciales. Ce jugement n'étoit au fond qu'une hyperbole plaisante, par laquelle le satirique s'amusa dans une conversation à dérouter un Jésuite. Mais enfin *les Provinciales* sont un chef-d'œuvre tel que n'en enfanta jamais le génie polémique; et ce chef-d'œuvre n'est pas le seul que la postérité doit à ces solitaires. Elle s'entretient tous les jours des obligations que leur a la langue françoise et l'art du raisonnement, et même la géométrie. Il faut se souvenir que presque tout ce qui a excellé dans ce beau siècle les appeloit ses maîtres. Ils avoient mis la gloire en commun; chacun pour son compte avoit renoncé au *je*, et au *moi*, et quand il parloit de lui il se cachoit sous la modeste par-

ticule *on* (1). C'est pour cela, qu'en parlant de leurs ouvrages, on disoit les livres de *ces Messieurs*.

---

(1) C'est chez eux qu'elle prit tant de faveur. *On* avoit l'air, par cet innocent artifice, de s'éclipser dans la foule, de se compter pour rien. Mais il y avoit dans cette humilité apparente une grande prudence, un calcul très-habile de l'amour-propre. *On* se sauvoit des inconvéniens et de l'espèce de responsabilité qu'entraîne le pronom personnel. *On* échappoit au blâme de la vanité, et *on* espéroit bien retrouver son compte avec la gloire. De là ces déguisemens de faux noms, sous lesquels *on* étoit toujours deviné. Le public apprenoit tôt ou tard qui étoit *le Provincial, et Wandroek, et le Prieur de Beuil, et le Sr. de Royaumont*. Arnaud étoit presque le seul qui mit toujours son vrai nom à la tête de ses écrits; (il ne craignoit pas d'en répondre). Les autres prenoient un masque, ou se tenoient derrière les rangs. Le public incertain pendant quelque tems, hésitoit pour s'expliquer; il craignoit que ce faux nom ne cachât par hasard un grand homme. Cet *on* pouvoit convenir à toute une foule, et chaque Janséniste avoit derrière lui tout Port-Royal. Par ce moyen, *On* étoit respecté, et *ces Messieurs* acquéroient en toute humilité un grand renom.

Ces hommes habiles, et protégés par leurs talens et leur austérité, soulevoient fortement l'opinion, et plus d'un lecteur ne sait pas tout ce qu'ils auroient voulu remuer; mais il y a aujourd'hui tel homme aspirant à se faire chef d'un parti ecclésiastique qui ne l'ignore pas, et qui dans un ouvrage récent (1) vante assez maladroitement leur conduite comme un modèle de révolte sourde et persévérante. Louis XIV en avoit précisément la même idée, et il regardoit la faveur publique qui réclamoit pour eux, comme un reste des tracasseries de la Fronde. Il ne se trompoit peut-être pas entièrement, car l'esprit d'opposition qui

(1) Voyez la brochure intitulée : *Les ruines de Port-Royal en* 1801, par Gr...

s'étoit manifesté alors en France ne s'y étoit pas éteint, il n'étoit qu'endormi et enchanté par les merveilles du règne et la force du gouvernement. Mais cette force est impuissante à étouffer tout-à-fait les pensées, et toutes les fois qu'elle s'exerçoit elle rencontroit l'improbation et le chagrin d'un grand nombre d'esprits. Ainsi l'infortune de Fouquet, condamné par des juges de Cour, fut déplorée par des gens de lettres et par Madame de Sévigné. Ainsi les rigueurs contre les partisans de Port-Royal furent désapprouvées par cette même Madame de Sévigné et par une foule de gens de bien, qui ne voyoient dans ces solitaires que les adversaires des Jésuites et les défenseurs de la saine morale. Ce Monarque

absolu échoua véritablement en déployant beaucoup de pouvoir, il encourut le blâme d'avoir persécuté, et ne parvint point à éteindre une hérésie. On lui soutenoit que cette hérésie étoit un fantôme. Que pouvoit-il de plus? Tout le siècle se portoit vers ces opinions accréditées par l'éloquence et par la plaisanterie, (qui a encore plus de pouvoir sur les François). Le grand Louis étoit enveloppé, sans le savoir, par le Jansénisme (1), comme ses successeurs, dans notre siècle, l'ont été par la philosophie,

(1) Voyez dans Rulhieres une foule de détails curieux sur l'adresse avec laquelle les Jansénistes, dans l'affaire des Protestans, firent prévaloir souvent leur avis, dans le Conseil du Roi, sur celui des Jésuites et des Prélats dits *Molinistes*.

et l'opinion, après avoir éludé l'autorité, a fini par la vaincre.

Qu'on ne dise pas ici, qu'à propos d'une femme, auteur de quelques lettres, je parle de toute la nation, et me livre à une peinture vaste et tout-à-fait historique; outre que cette peinture a peut-être le mérite de l'instruction, le lecteur voudra bien se souvenir que nos lumières et nos erreurs, étant presque toujours celles de notre tems, une personne n'est bien connue qu'autant qu'on fait connoître ses contemporains. Il faut donc dire que Madame de Sévigné étoit entraînée par les siens, et que ceux-ci l'étoient par quelques hommes adroits, constans, parés de modestie et désintéressés de toute importance apparente, mais non pas de

a gloire et de l'ambition d'influer, qui agissoient du fond d'une so- itude de vierges, et remuoient ecrètement toute la France par le souvenir de la discipline antique les chrétiens et l'attrait d'une mo- rale austère. Je demanderai avec J. J. Rousseau qui peut bien se ré- pondre que, s'il eût vécu du tems d'Arnaud, de Pascal, de tous ces hommes d'un caractère si grave, et d'un talent si divers, il n'eût pas été le panégyriste de Port-Royal, comme Despréaux, comme Ra- cine, comme une foule de savans magistrats et d'hommes vertueux, comme Madame de Sévigné enfin, qui libre de toute passion, excep- té du plus extrême amour mater- nel, vouloit être femme de bien, en même tems que femme aima-

ble. Elle étoit conduite à imiter tant de gens d'esprit, par les suites mêmes de son éducation et par celles de ces premières liaisons importantes. Son éducation, dis-je, avoit dû être très-dévote. Petite-fille d'une sainte canonisée, de Madame de Chantal, elle avoit environ quinze ans quand celle-ci mourut, et elle avoit pu voir combien elle étoit vénérée, combien le renom de la piété étoit alors une gloire extrême. Or ce renom ayant passé dans la fantaisie du monde, des disciples de St.-François de Sales, qui avoit formé Madame de Chantal, à ceux de l'Abbé de St.-Cyran, l'oracle de Port-Royal, et de la famille Arnaud, Madame de Sévigné se mit avec le public à admirer passionnément cette famille, et dé-

sireuse

sireuse dès l'enfance de *marcher à la lumière des saints*, elle crut l'avoir trouvée là, et prit de la dévotion des Arnaud tout ce qui pouvoit s'allier avec les qualités de son esprit, très-douces, un peu mondaines et fort aimables. Elle s'étoit attachée surtout à M. de Pomponne, et en avoit reçu les conseils utiles à son veuvage et à la tutelle de ses enfans. De là, son commerce d'amitié et de confiance avec d'autres magistrats, avec Fouquet le magnifique, le Mécène des grands artistes et des meilleurs poëtes, qui s'entouroit de tout ce qui brilloit en France par les talens ou par les graces. Je ne parlerai point de quelques autres liaisons de circonstances, de ces *beaux esprits* qui commencèrent à lui faire une réputation,

(toutefois à leur manière); de ce Menage, par exemple, qui estropie son nom et l'appelle toujours Madame de Sévigny. Un certain Somaize la célébra aussi dans son *Dictionnaire des Précieuses*. C'est ainsi qu'on désignoit encore les femmes les plus spirituelles de ce tems-là. Plusieurs étoient fort estimables, mais Madame de Sévigné vaut mieux qu'elles, comme elles valent mieux que celles dont Molière a immortalisé le ridicule dans sa comédie.

Tels sont les premiers rapports qu'elle eut dans le monde avant qu'on la vît fréquenter beaucoup la Cour; elle le fit par goût peut-être pour ces grandeurs alors si attirantes et si admirées, et sur-tout pour l'intérêt de ses enfans; son

plan de vie parut alors fixé invariablement ; elle s'étoit fort bien conduite avec un mari fort léger ; elle avoit sauvé son veuvage sinon de toute témérité de la médisance, car il faut bien se souvenir de celles de Bussy, du moins de toute censure des gens de bien ; elle avoit gouverné sa tutelle avec autant de zèle que de prudence ; sa figure conserva long-tems un grand charme, et elle ne fut point de celles dont la beauté se retire quand l'esprit arrive ; et quant à son esprit, il me semble qu'il acheva de se développer quand elle fut liée intimement avec ceux qui en avoient autant qu'elle. Je doute beaucoup qu'elle écrivît aussi bien dans sa jeunesse qu'elle le fit dans la suite, et y a une grande distance de ses

lettres à Pomponne, pendant le procès de Fouquet, à celles qui, cinq ou six ans après, échappoient chaque jour de sa plume. Cette plume devint la plus facile, la plus infatigable, la plus soutenue, la plus simple, la plus brillante, la plus variée, la plus semblable à elle-même, dont on ait jamais recueilli les lettres. Mais dans chaque page de ses lettres ne voyez-vous pas tout son caractère? il est solide, aimable, constant et commode. Il me semble que tout ce qui lui déplait, me déplairoit beaucoup, et qu'elle me fait aimer tout ce qu'elle aime, excepté sa fille, que je consens seulement à estimer, à admirer même comme il est dû à toute Dame qui est belle et philosophe, qui s'est faite *la fille*

de Descartes, dont l'esprit, *au premier rang entre les premiers*, à ce que dit Madame sa mère, *n'estime ni Virgile ni Homère*, à ce que dit son frère, et qui disserte sur l'*indéfectibilité de la matière et les négations non conversibles.* Cette femme-là cesse alors d'être femme, ce qui est un grand tort. Sa mère n'a jamais celui-là, dût M. de Fontenelle la traiter de *caillette*, comme on a dit de lui :

C'est le pédant le plus joli du monde.

Si vous la trouvez par fois un peu Janséniste, vous paroît-elle austère? et si vous êtes austère vous-même, et que vous lui reprochiez trop d'agrémens et de gaîté, convenez que du moins par quelques retours de dévotion, cet excès d'agrément est *légèrement sanctifié*. Ce n'est

point une fondatrice et une sainte comme sa grand-mère, mais à cet égard même elle soutient un peu noblesse, elle est dévote en désirs comme mondaine par nature, et le tout mérite indulgence en ce monde, où l'on vaut rarement cela!

Sa destinée, dans sa vie, n'eut rien de très-singulier, et elle parut s'y laisser aller, sans la forcer, comme il arrive à d'autres, par quelque passion vive, ou par quelque grand travail. Elle fut distinguée sans paraître la première en rien, sans influer sur aucune opinion, ni sur aucun événement. Elle procura un établissement considérable à sa fille; et son fils, très-aimable, dont tous les goûts, après quelques égaremens assez vulgaires, tournèrent en sagesse et en repos,

n'obtint qu'un avancement très-ordinaire. L'envie ne fut point trop avertie d'inquiéter cette femme heureuse. On ne savoit pas, et encore une fois, elle ignoroit elle-même que son nom alloit à la gloire, à une gloire principale et neuve chez les femmes, qu'elle seroit non-seulement auteur, mais auteur célèbre, le modèle vanté et presque unique du genre le plus exquis, le plus nécessaire à l'amitié, qui renouvelle le mieux les affections de chaque jour ; que son nom deviendroit un proverbe pour louer toute femme dont les lettres sont lues avec plaisir : *Elle écrit comme Madame de Sévigné.* (Ce proverbe, disons-le en passant, s'applique, comme tous les autres, souvent mal à propos, mais non pas toujours.) Quoi qu'il en soit, elle s'est trou-

vée à la fin dans la bibliothèque nécessaire et de choix de chaque homme de goût, de chaque famille où l'on connoît tant soit peu les plaisirs de l'esprit. Cette bibliothèque de choix est dans toute bonne maison, ce qu'étoit dans celle des anciens, le *sacrarium Domûs*, la *Chapelle domestique*, ou parmi les images des grands dieux quelque divinité familière et favorite recevoit un culte plus confiant, plus assidu. Ainsi parmi les œuvres immortelles des grands talens et des plus hauts génies, sont placées, avec prédilection, les Lettres de Sévigné ; elles n'y font point ombrage aux grands poëtes, aux puissans orateurs, aux imposans moralistes. Nicole même, dans les bibliothèques où il est encore, sourit,

rit, je crois, de se voir auprès d'elle; mais elle est plus visitée et plus relue que les poëtes et les orateurs, et sur-tout que les moralistes. D'ailleurs, tous ces noms éminens impriment le respect, ceux d'entre eux qu'on chérit le plus ne sont pas ceux qui nous désespèrent le moins, et envers qui l'émulation semble plus infructueuse. Qui aime-t-on mieux que La Fontaine? personne n'osera tenter d'être aussi bon homme. Mais Madame de Sévigné a un mélange de négligence et de soin, quelque chose qui s'élevant toujours au-dessus de la simplicité ne sort pas du naturel, toute bonne mère désirera que sa fille atteigne ce point-là: elle lui dira, Écrivez ainsi et vous serez chère à vos amis. J'ai vu quelquefois que

ce vœu des mères n'étoit pas tout-à-fait trompé, que des essais de très-jeunes personnes étoient fort heureux. Les mères et leurs enfans s'en aimoient davantage. Ah! Madame de Sévigné leur sera toujours chère et brillera dans leur cabinet de livres.

C'est ce qu'on a remarqué mille fois, et presque toujours fort bien, (et je ne connois que feue Madame Necker à qui Madame de Sévigné n'ait pas communiqué de la grace en parlant d'elle). Un homme, d'un esprit délicat et juste, en a surtout écrit un fort joli chapitre, après lequel je m'étonne d'avoir encore quelque chose à dire (1), mais son

(1) C'est M. Suard, dans un morceau qu'il a mis à la tête d'un petit recueil des endroits les plus remarquables de Madame de Sévigné. On a employé ce morceau dans la nouvelle *Encyclopédie*, à l'article EPISTOLAIRE.

but et le mien sont un peu différens. Il ne veut que lui confirmer l'éloge d'avoir excellé dans le style épistolaire. J'examine de plus pourquoi il lui fut donné d'y exceller. Il prouve un fait très-vrai, dont j'essaye de développer les causes; c'est pour cela que j'ai précédemment observé son siècle, sa position, ses amis, certaines opinions qui ont plus occupé son esprit. Tout cela influe sur les qualités du style; mais c'est sur-tout le caractère qui les crée, et c'est pour cela que le lecteur aimera peut-être que celui de Madame de Sévigné lui soit bien présenté.

J'examinerai d'abord si ce fut une femme passionnée. On fait aujourd'hui beaucoup de bruit de ce mot, et l'on répète quelquefois, bien

au long, que les passions *poussent merveilleusement les voiles* de notre esprit. Il est rare, à mon avis, qu'elles le fassent bien aborder, et le plus souvent elles causent son naufrage. Il en est une sur-tout dont on recherche curieusement et quelquefois assez ridiculement l'influence, sur-tout dans les écrivains. Boileau, dit-on, ne fut point agité de celle-là, et on remarque, en souriant, qu'il ne fut point sensible. Certes, il le fut beaucoup aux beautés poétiques, et c'est pour cela que le sensible Racine le reconnut pour juge. Ainsi le plus sensible des hommes soumit avec succès son talent à l'homme qui l'étoit le moins; et il seroit assez bizarre que *la passion* lui ayant été si nécessaire pour produire ses

chefs-d'œuvres, son ami n'en ait eu nul besoin pour lui indiquer la perfection. Boileau prononçoit sur cette passion, comme Racine sur l'ambition d'Agrippine sans la ressentir, et celui-ci dut beaucoup plus à Euripide, à Virgile, à Port-Royal même et à la Bible, qu'à quelques ardeurs passagères que lui inspirèrent des femmes. Quelle passion, je vous prie, dominoit La Fontaine, qui dit si bien de lui-même : *Je suis chose légère ?* Chaque vent, pour foible qu'il fût, l'emmenoit tour-à-tour, et il chanta presque aussi bien Psyché que Jean-Lapin et le saint homme de Chat. Je ne finirois point de dénombrer tous les vrais talens qui, sans être soutenus dans leur vol par aucune passion personnelle,

ont excellé à peindre les passions ainsi que tous les autres effets de la nature. Pourquoi donc de notre tems les a-t-on louées, recommandées, exagérées avec un si violent enthousiasme? Je le dirai avec le calme et avec l'inflexibilité d'un moraliste; c'étoit pour s'y livrer, et souvent pour les feindre; tout amant a voulu être le jeune Werther, toute femme effrénée Héloïse; et d'autres, qui n'étoient rien de cela, que prétendoient-ils? Que pensez-vous de ce petit vieillard foible et septuagénaire, de l'abbé Raynal, qui, dans son *Voyage philosophique*, insère des pages *brûlantes*, et se donne les airs du plus déraisonnable jeune homme? Mais ne nous écartons point de Madame de Sévigné.

Je me rappelle un endroit de ses Lettres, le seul je crois où elle parle des passions. Ce n'est point en forme de raisonnement profond ni subtil, c'est une image vive qu'elle suit. Elle avoit vu couper des vipères pour faire des bouillons à Madame de la Fayette. « On » coupe la tête et la queue à cette » vipère, on l'ouvre, on l'écorche, » et toujours elle remue; une heure, » deux heures, on la voit toujours » remuer : nous comparâmes cette » quantité d'esprits si difficiles à » appaiser à de vieilles passions... » que ne leur fait-on pas? On dit » des injures, des rudesses, des » cruautés, des mépris, des que- » relles, des plaintes, des rages, » et toujours elles remuent, on ne » sauroit en voir la fin; on croit

» que quand on leur arrrache le » cœur c'en est fait, et qu'on n'en » entendra plus parler ; point du » tout, elles sont encore en vie, » elles remuent encore «. Voilà comme Madame de Sévigné sait traiter un sujet philosophique. Je connois de gros livres sur les passions, qui sont tout bouffis de mérite, bien roides de savoir, bien *atournés d'éloquence*, comme dit Montaigne, d'où on ne tireroit pas dix lignes aussi brillantes et aussi sensées. Et voyez comme elle est éloignée de la prétention d'avoir dit une chose rare : » Je ne sais pas » si cette *sottise* vous plaira comme » à nous, mais nous étions en train » de la trouver plaisante «.

Il y a dans ce même Recueil une ligne de Madame de Coulanges,

qui est remarquable, et peut-être trop gaie : *Je fais peu de cas des passions, sur-tout depuis qu'elles ne sont plus à mon usage.* Il falloit, pour qu'elle se permît cette plaisanterie, qu'aucun souvenir du passé ne la troublât, et pour suivre la comparaison de son amie, *que rien ne remuât* dans son cœur, ni dans sa conscience. Il n'y a qu'une très-honnête femme qui puisse risquer ce mot, parce qu'elle n'a pas à rougir, ou Ninon, par une raison contraire, qui est qu'elle ne rougit pas. Ninon s'étoit déclarée homme, et l'on assure qu'elle étoit un très-honnête homme. Mais ce n'est peut-être pas là ce que de nos jours on a le plus vanté en elle; c'est le libertinage de ses principes qui lui a valu le titre de femme

philosophe. A la bonne heure, mais cette philosophe elle-même seroit surprise, et peut-être divertie de voir tout le chemin qu'a fait parmi nous la philosophie des passions, tout cet emportement de sublime, et ces ames agitées, tourmentées, bouleversées par la *sensibilité*, ces vrais volcans d'amour, et sur-tout les *progrès* que cette folie fait faire au génie et aux mœurs. Ce sont les miracles de notre tems, et le siècle de Louis XIV est pour *la perfectibilité* et *la mélancolie* à cent siècles du nôtre. O, Ninon! ô, Molière que vous ririez! O, Précieuses, que vous n'étiez rien en comparaison de nos Dames sublimes!

Que faisoit-on donc alors du cœur humain, de l'analyse de ses passions et de leur influence? on

essayoit d'en faire à peu-près ce qu'on en fait aujourd'hui, des livres, des romans, dont on lisoit ce qu'on pouvoit; et on pouvoit beaucoup en ce genre, et beaucoup de belles étoient ce que Madame de Sévigné appelle des *dévoreuses* de livres. On dévoroit *le Grand Alcamène*, *Cyrus* et *Cléopâtre*. C'étoient des douze volumes, des lectures à n'en pas finir. Là étoit déposée, avec toute la gloire de l'héroïsme et des beaux exploits, toute la science de la galanterie, toute l'histoire et *la description du pays de Tendre*. Les confesseurs étoient bien empêchés pour détourner de ces imaginations mondaines, et les bons bourgeois, comme le Chrysale de Molière, se plaignoient que cela faisoit négliger à leurs fem-

mes le soin du ménage. Il faut avouer que c'est là le côté ridicule de ces beaux tems. Mais enfin ces livres pénétroient partout, et jusqu'à Port-Royal, moyennant un éloge que Mademoiselle Scudery fit des solitaires. Racine dit *qu'on voulut voir le tome*. Dirai-je que Madame de Sévigné lutta contre le torrent? non, je m'écarterois de la vérité. Elle avoit déjà quarante-cinq ans lorsqu'elle écrivoit à sa fille (qui détestoit les romans) : » Je n'ose » vous dire que je suis revenue à » Cléopâtre, à ce la Calprenède, » et que par le bonheur que j'ai de » n'avoir point de mémoire, cette » lecture me divertit encore; cela » est épouvantable : mais vous sa» vez que je ne m'accommode guère » de toutes les pruderies qui ne me

» sont pas naturelles; et comme
» celle de ne plus aimer ces livres-
» là ne m'est pas encore arrivée,
» je me laisse divertir sous prétexte
» de mon fils qui m'a mise en
» train «. Voilà un aveu ingénu,
et je ne reproche à Madame de Sévigné que de n'avoir pas été guérie du goût de ces longs romans par ceux de son amie Madame de la Fayette.

Heureusement elle la lisoit aussi et la goûtoit bien davantage. Elle aimoit à la faire goûter aux autres, et elle trace quelque part un tableau plaisant de la lecture qu'elle en fit faire à Livry, à quelques gens bien graves, à de bons chanoines qui n'avoient que faire aux délicatesses de *la Princesse de Clèves* et de M. de Guise; ils en

étoient ravis. C'est, je crois, le seul endroit de ses Lettres où elle rappelle que son amie est auteur. Madame de la Fayette apparemment n'exigeoit pas qu'on s'en souvînt sans cesse. (Cela ne se passeroit pas de même de nos jours, et on rend des hommages plus fréquens à *une Dame qui a peint les passions*.) Elle paroît se souvenir davantage du Duc de la Rochefoucault; elle avoit été frappée de sa manière, de ce talent qu'il a de renfermer dans une courte phrase une pensée brillante et profonde. Elle l'imite quelquefois par une sorte de jeu, et lorsqu'elle croit avoir réussi, elle écrit en riant au bout de sa phrase, MAXIME, en gros caractère. Du reste, en lui empruntant sa concision piquante,

elle lui laisse ses idées particulières, ce qu'on peut appeler son systême sur l'homme (1), dont on n'apperçoit aucune trace dans tout ce qu'elle écrit.

Elle écrivoit chaque jour; la lec-

---

(1) Je ne m'étendrai point sur ce système. Il se réduit à une seule pensée développée en cent manières, et cette pensée est que l'amour-propre agit continuellement dans notre ame. Il étoit facile d'en abuser, et on l'a fait. Je renvoye là-dessus à ce qu'a très-bien dit M. de La Harpe, en jugeant la Rochefaucault. Il ne fut que loué dans son tems. Le bon La Fontaine en fit éclater son admiration. Cent ans après Helvétius en prit son texte pour prêcher l'intérêt personnel. Je n'ajouterai qu'un mot. Cette manière concise n'est pas toujours la vraie précision philosophique; il est plus facile de ranger par numéros des *maximes et pensées* qui n'ont de différent que l'expression et la tournure, que de développer une suite d'idées qui diffèrent et qui se lient. Leur ensemble forme une vue complète de l'objet, et des pensées détachées ne donnent que celles de quelques dissections. La Rochefoucault a anatomisé le cœur humain, le grand talent est de le peindre. En suivant son système on a acquis de la subtilité et perdu de la vérité et de l'éloquence.

ture n'est que sa seconde ressource, et personne n'a plus profité qu'elle de l'invention des postes, du plaisir d'épancher au loin son cœur en faveur des absens. Que l'arrivée ou le départ des couriers sont des époques présentes à sa tête! Qu'elle leur sait de gré de porter ses lettres! Qu'elle les remercie plaisamment! Comme elle s'impatiente contre eux! C'est sa première occupation; la lecture vient ensuite et la promenade, sans oublier l'audience des fermiers qui apportent de grandes requêtes, avec de petits à-compte *dans plusieurs petits sacs où il y a bien trente francs.* Elle entend fort bien les affaires, et à la fin mieux que son bon oncle qui les entendoit si bien. Elle sait à merveilles ce que c'est qu'économie

mie et dépense, et en donne de bonnes leçons à son fils qui ne les écoutoit guère pendant que *sa jeunesse lui faisoit du bruit*, et qu'il lui escamotoit étourdîment quelque petite coupe de bois assez bonne. Mais elle le gagna peu à peu, tout en recevant *quelques vilaines confidences*, qu'elle rend ensuite à sa fille; car que peut-elle lui taire? (On a dit qu'elle les répétoit avec décence, je me contenterois de dire avec grace.) Elle réussit enfin avec ce fils. Après avoir été aimable et brillant, un Guidon de Gendarmerie, qui n'étoit *point du tout Guidon le Sauvage*, il finit par être raisonnable, exemplaire même, et de plus un homme de goût qui eut raison contre un savant, en disputant sur un passage d'Horace.

On a remarqué qu'elle excelle aux petits récits ; celui par exemple d'un Évêque chasseur. » Nous étions
» hier dans l'avenue, Saint-Aubin
» et moi : il lisoit, je l'écoutois, et
» je regardois le petit pays doux que
» vous connoissez : je vous souhai-
» tois l'air que je respirois. Nous
» avions entendu un cor dans le
» fond de cette forêt ; tout d'un coup
» nous entendons passer comme une
» personne au travers des arbres ;
» c'étoit un grand chien courant.
» *Qu'est-ce que c'est*, dit Saint-
» Aubin, *c'est*, lui dis-je, *un des*
» *aumôniers de M. de Senlis*. Là-
» dessus sa rate s'est épanouie d'un
» rire extravagant ; et voilà la plus
» grande aventure qui puisse nous
» arriver en ce pays, etc. «.

Et celui de la colique de Ma-

dame de Brissac : » Elle étoit au
» lit, belle et coiffée, à coiffer tout
» le monde. Je voudrois que vous
» eussiez vu ce qu'elle faisoit de
» ses douleurs, et l'usage qu'elle
» faisoit de ses yeux, et des cris,
» et des bras, et des mains qui traî-
» noient sur sa couverture, et la
» compassion qu'elle vouloit qu'on
» eût; et les témoins, et moi aussi
» chamarrée de tendresse et d'admi-
» ration, admirant en effet cette
» pièce, et la trouvant si belle que
» mon attention a dû paroître du
» saisissement, dont je crois qu'on
» me saura fort bon gré «.

Et la noce de Mademoiselle de Louvois : » J'ai été à cette noce.
» Que vous dirai-je ? Magnificence,
» illumination, toute la France,
» habits rebattus et rebrochés d'or,

» pierreries, brasiers de feu et de
» fleurs, embarras de carrosses, cris
» dans la rue, flambeaux allumés,
» reculemens et gens roués; enfin le
» tourbillon, la dissipation, les de-
» mandes sans réponses, les com-
» plimens sans savoir ce que l'on
» dit, les civilités sans savoir à qui
» on parle, les pieds entortillés
» dans les queues; du milieu de
» tout cela, il sortoit quelques ques-
» tions de votre santé, à quoi ne
» m'étant pas assez pressée de ré-
» pondre, ceux qui les faisoient
» sont demeurés dans l'ignorance
» et dans l'indifférence de ce qui
» en est. *O, vanité des vanités!* »
La morale fait plaisir d'arriver au milieu de tout ce fracas, et tout d'un coup un autre souvenir lui vient, moral aussi, » Cette belle

» petite de Mouchy a la petite vé-
» role; on pourroit encore dire, *O*,
» *vanités !* etc. «. Le passage est fréquent chez elle, de la vivacité qui s'amuse des objets, à la réflexion qui les approfondit utilement. Elle est légère dans le sens où ce mot devient un éloge et signifie *agréable* et *facile*. Quel esprit sut jamais voltiger avec plus de grace, et mieux enlever la fleur d'un sujet? Que dis-je? elle lui enlève toutes ses fleurs, pas une ne lui échappe; elle en fait un faisceau; un buisson, une confusion charmante (on vient de le voir pour cette noce). Quand elle se met à remarquer, elle n'omet rien, elle ne finit pas et elle n'est jamais longue; c'est un rare privilége. Et ailleurs, quelquefois tout de suite, voyez

comme cette imagination si vive se pose, se recueille, se pénètre d'un sentiment tendre et douloureux, quitte à endurer le reproche de sa fille sur sa *disposition à pleurer*. Ah! ne sait-elle pas assez égayer et amuser? Si une chose offre un mot plaisant, il se présente d'abord à elle, elle le fait même servir quelquefois à exprimer un sentiment touchant: » Nous arrivâmes à Ren-» nes... Cette bonne Marbeuf vou-» loit m'avaler, et me loger, et me » retenir; je ne voulus ni souper, » ni coucher chez elle «. Ce mot *avaler* choque-t-il, et n'y voit-on pas l'amitié franche, l'hospitalité empressée qui se jète sur l'arrivant comme sur une proie? Ne la trouvez-vous pas touchée de l'amitié? elle sait en jouir, elle sait l'exer-

cer. Elle veut quelque part *en faire un traité*, mais un traité ne sortira jamais de ces mains-là, à moins qu'on ne veuille en chercher un dans ses Lettres; on l'y trouveroit. Elle est attentive, zélée, compatissante, égale, elle porte dans le commerce un esprit de suite, et en même tems plein de variété et de ressources. Elle ne va pas toujours *en bavardinage* (se distraire chez Madame de Lavardin), on la voit auprès de ceux qui ont besoin d'elle, du bon Abbé de Coulanges dont elle soigne bien la vieillesse, du Duc de la Rochefoucault quand il a la goutte, ou qu'il pleure un fils; de sa vieille tante qui n'achève point de mourir; du solitaire Saint-Aubin à son faubourg Saint-Jacques, où elle va recueillir de l'édi-

fication pour la rendre ensuite à Treville, qui lui dit : » C'est ainsi qu'on » meurt dans ce quartier-là «. Delà elle revient écrire à sa fille, et c'est là sur-tout qu'elle a toutes les jouissances, toutes les douleurs, toute la prévoyance, tous les souvenirs, toutes les familiarités, toute la noblesse, et les douces rêveries, et les élévations imprévues, les grands traits de pensée et tous les genres d'esprit à propos ; elle n'en cherche aucun, ils viennent tous aider sa plume et la hâter sans que jamais elle se fatigue.

Je suis bien de l'avis de celui qui a écrit : » Il me semble que » ceux mêmes qui aiment le plus » cette femme *extraordinaire*, ne » sentent pas encore assez toute la » supériorité de son esprit «. Au sien

elle

elle joint souvent celui des autres, et quelquefois l'embellit. On trouve chez elle les plus heureuses applications du Tasse, celle, par exemple, au sujet de la veuve de maître Paul qui veut épouser le garçon jardinier de Livry. » Son grand
» benêt d'amant ne l'aime guère,
» il trouve Marie, la fille de Ma-
» dame Paul, bien jolie, bien
» douce : Ma fille, cela ne vaut
» rien, je vous le dis franchement;
» je vous aurois fait cacher si j'a-
» vois voulu être aimée. Ce qui se
» se passe ici est ce qui fait tous
» les romans, toutes les comédies,
» toutes les tragédies, *in rozzi*
» *petti, tutte le fiamme, tutte le*
» *furie d'amor*. Rappelez-vous ces
» petits Amours du prologue d'*A-*
» *minte*, qui se cachent et qui de-

» meurent dans les forêts : je crois » pour son honneur que celui-là » visoit à Marie ; mais le plus juste » s'abuse, il a tiré sur la jardinière » et le mal est incurable... J'en » suis occupée et j'emmène Marie, » pour l'empêcher de couper l'her- » be sous le pied de sa mère. Ces » pauvres mères! « On ne peut voir un sujet plus commun et un plus joli tableau. *Le plus juste s'abuse* et *ces pauvres mères*, sont des traits charmans.

Elle se souvient de Plutarque, lorsqu'elle dit de sa vieillesse : » Je » ne connois plus les plaisirs ; j'ai » beau frapper du pied, rien ne » sort qu'une vie triste et unifor- » me «. C'est clairement le Pompée de Plutarque, qui croit qu'en frappant du pied, en quelque ré-

gion que ce soit de l'Italie, il en fera sortir des légions guerrières et obéissantes.

Je trouve qu'elle rappelle et surpasse de beaucoup ces vers de Malherbe souvent cités :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
Nous avons beau prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Malherbe est sententieux, elle est dramatique; elle met Louvois aux prises avec la mort, il la conjure, elle est inexorable, et dépêche le dialogue. » Encore quel» que tems, je voudrois humilier » le Duc de Savoie, écraser le » Prince d'Orange. Mon Dieu, en» core un moment!.... Non, vous » n'aurez pas un moment, pas un » seul moment! « Quel non, et comme il retentit! Madame de Sé-

vigné paroît terrible comme la mort.

Dans un autre endroit, elle est sublime comme le peintre qui voila le visage d'un père, au moment où sa fille va mourir. Elle représente Madame de Longueville au moment où l'on vient pour lui apprendre que son fils a été tué. » Comment se porte mon frère ? » *Sa pensée n'osa pas aller plus* » *loin* «. C'est bien le cas de répéter, ces pauvres mères! sa pensée n'ose avancer; mais on la pousse, et vous l'allez voir dans l'abîme. » Votre frère se porte bien de » sa blessure, il y a eu un com- » bat. Et mon fils? on ne lui ré- » pond rien. Ah! mon fils, mon » cher enfant, répondez-moi, est- » il mort? — Madame, je n'ai point

» de paroles pour vous répondre.
» —Ah, mon cher fils! est-il mort
» sur-le-champ? n'a-t-il pas eu un
» seul moment? O, mon Dieu!
» quel sacrifice! Et là-dessus elle
» tombe sur son lit, et tout ce que
» la plus vive douleur peut faire,
» et par des convulsions, et par
» des évanouissemens, et par un
» silence mortel, et par des cris
» étouffés, et par des larmes amè-
» res, et par des élans vers le ciel,
» et par des plaintes tendres et pi-
» toyables, *elle a tout éprouvé* «.
(Et Madame de Sévigné a tout ressenti.) Elle continue : » Elle voit
» certaines gens.... elle n'a aucun
» repos; sa santé est déjà très-mau-
» vaise et visiblement altérée; pour
» moi, je lui souhaite la mort, ne
» comprenant pas qu'elle puisse

» vivre après une telle perte «. Voilà un funeste souhait, mais certes la personne qui le forme a une ame bien sensible.

Pour nous reposer nous-mêmes de ce récit déchirant, j'observerai que Madame de Sévigné n'a jamais parlé indifféremment des souffrances de personne. Je ne vois que deux maladies dont elle ait plaisanté, la colique de Madame de Brissac qui n'étoit pas inquiétante, et son propre rhumatisme qui fut une maladie très-sérieuse et très-longue. Mais revenons au parti que son esprit tire de celui des autres, et ne parlons plus que de son goût pour La Fontaine, et de quelque rapport qu'elle a avec lui.

Ne rejetez pas si loin ces livres de La Fontaine, écrivoit-elle à sa

fille, qui apparemment les rejetoit fort loin (je l'observe en passant); l'esprit du bonhomme avoit plu à l'hôtel de la Rochefoucault, on apprenoit de ses fables par cœur, on les citoit dans les lettres, on étoit *ravis* de son talent, et l'on craignoit seulement qu'il n'eût la simplicité d'en sortir, parce que *la folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique.* Tel étoit le succès du fabuliste en 1671, date de la lettre que je cite, et l'on ne concevra jamais comment Boileau, qui ne publia son *Art poétique* que trois ans après, n'y parle ni de la fable ni de La Fontaine. Ce silence étoit-il ordonné par le vindicatif Colbert, encore irrité après dix ans de la noble élégie sur Fouquet, ou par les amis

des mœurs sévères qui désapprouvoient justement ses contes? Madame de Sévigné écouta la Rochefoucault, moraliste moins difficile, ou plutôt elle n'écouta que son goût exquis pour le naturel. On s'étonneroit què ces deux esprits n'eussent pas sympathisé, malgré toutes leurs différences. L'un *qui vécut sans nul pensement*, et tout livré à la nature, si bête, comme a fort bien dit Fontenelle, qu'il ne savoit pas combien il avoit d'esprit; l'autre absolument façonnée par les graces, par l'ambition, la dévotion, les affaires, arrangeant tout cela dans l'emportement du monde, au milieu de toutes ses distractions, ses occupations, son mouvement. Tous deux furent dirigés uniquement par leur génie,

et poussés à écrire, l'un dans le langage des Muses, elle dans celui de l'amitié. Ils produisirent chacun leur fruit, comme des arbres; il porta des fables et fut appelé *un Fablier*, elle des lettres, et on n'a d'elle que des lettres. Il ne faut point faire de ce parallèle un jeu d'esprit prolongé; mais le goût pourroit observer des ressemblances fréquentes dans le mouvement de deux esprits. Je n'en citerai qu'un exemple. C'est cette espèce d'élégie sur une coupe dans ses bois de Buron, d'où son fils avoit tiré un petit profit, très-reprochable, de quatre mille francs, qui fondirent bientôt dans ses mains : car c'étoit *un creuset* que ses mains, *un abîme de je ne sais pas quoi*. Elle est aussi piquée qu'elle le doit être,

et elle va se plaindre; mais écoutez sa plainte.

» Ma fille, il faut que vous essuyez tout ceci. Toutes ces dryades affligées que je vis hier, tous ces vieux sylvains qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cens ans dans l'horreur de ces bois, ces chouettes qui, dans cette obscurité, annoncoient par leurs funestes cris le malheur de tous les hommes; tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur; et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où étoit Clorinde. Ce lieu étoit *un luogo d'incanto* s'il en fut jamais. Je revins donc toute triste; le souper que me

» donna le premier Président ne » fut point capable de me réjouir. » Il faut que je vous conte ce que » c'est que ce premier Président ». Et puis la voilà dans un autre récit fort agréable. Il me semble que La Fontaine eût fort bien versifié tout cela, mais qu'il ne l'eût pas mieux inventé. N'avez-vous pas envie de crier : O, la méchante mère qui écoute la médisance de tous ces corbeaux et ces chouettes, et qui ne veut pas souper gaîment?

Elle se rendit moins vite au mérite de Racine ; et combien ne lui a-t-on pas reproché ce mot, *Racine passera!* M. de Voltaire à ce sujet me paroît beaucoup trop sévère, et j'aime la réponse qu'on lui a faite, qu'*il ne faut pas toujours attribuer au défaut de goût, une*

faute contre le goût. Celle-là étoit échappée à Madame de Sévigné; ne peut-on pas dire qu'elle la répara à Saint-Cyr quand elle y vit *Esther*? Il est vrai qu'elle la vit *avec le Roi*, avec Madame de Maintenon, qu'elle fut *bien placée*, qu'*on voulut savoir son sentiment*, que l'admiration lui étoit prescrite en quelque sorte par ceux qui la lui demandoient, et que par politique même elle eût pu être infidèle à ses *vieilles admirations* pour les vers *transportans* de Corneille. (On voit que je parle son langage). Cependant elle paroît s'exprimer avec sincérité en disant d'*Esther* : » C'est un rap-
» port de la musique, des vers,
» des chants et des personnes, si
» parfait qu'on n'y souhaite rien...

» la mesure de l'approbation qu'on » y donne est celle de l'attention » et du goût ». Hélas ! l'attention est rare ; le goût n'est presque jamais que la première impression qu'on reçut dans sa jeunesse ; peu de personnes le perfectionnent et l'assurent par un continuel exercice, et encore s'égarent-elles quelquefois. Sa jeunesse avoit été comme enchantée par Corneille : plus âgée que Louis XIV de douze ans, elle avoit d'abord vécu avec ceux qui les premiers applaudirent au *Cid* et aux *Horaces*. La Cour, où son esprit s'étoit développé, étoit proprement celle de la Reine-mère ; ce fut celle de Madame qui encouragea Racine ; et sa première admiration, ces premiers transports d'un jeune esprit,

qui croit sentir et qui sent en effet tout ce qu'a senti un bon écrivain, tout cela avoit été enlevé par le grand poëte prédécesseur du poëte parfait. D'autres préventions encore se mêloient à celle de sa jeunesse. Elle haïssoit dans Racine l'actrice favorite de ce poëte, une des folles passions de M. de Sévigné son fils. Racine ne lui paroissoit que *le poëte de la Champmêlé;* la Champmêlé étoit *la muse de Racine*, et l'inspiration devoit le quitter avec la jeunesse. Elle le dit ainsi dans quelque lettre. Que de misère se mêle aux jugemens des meilleurs esprits! Qui d'entre eux ne fut quelquefois injuste! Fontenelle plus qu'elle encore méconnut l'excellence de ce même Racine; cinquante ans après elle

il luttoit encore misérablement contre cette gloire qui déplaisoit non à son orgueil poétique ou littéraire, mais à son orgueil de famille, et seulement parce que son oncle le grand Corneille lui sembloit détrôné. Et que dirai-je de Voltaire lui-même ? Voltaire le digne, le continuel, le passionné admirateur de Racine, ne se dément-il pas dans sa vieillesse, n'oublie-t-il pas tout-à-coup *ses vieilles admirations*, pour insulter le chef-d'œuvre de ce grand homme ? Pourquoi parle-t-il mal d'*Athalie ? Est-ce qu'il manque absolument de goût ?* Non, certes ; c'est qu'il voit Joad, et que *le dieu des Juifs l'emporte*.

» Ce temple l'importune et son impiété, etc.

O, foiblesse ! O, hommes qui croient entraîner tous les autres

par leurs jugemens, où sont-ils quelquefois entraînés eux-mêmes ?

Laissons les auteurs, leurs jugemens, les discussions littéraires, et donnons un dernier coup-d'œil aux qualités de cette femme illustre. Quelqu'un l'a appelée une *femme extraordinaire*. Ce nom n'est guère dû qu'à celles qui se sont distinguées par quelque singularité héroïque au-dessus de leur sexe. Elle avoit reçu du ciel, avec une profusion rare, tous les dons ordinaires qui rendent les femmes l'ornement de la société. Elle ne dut son éclat à aucun grand talent acquis, ni à la poésie, ni à la musique, ni à la peinture, dont on s'apperçoit pourtant qu'elle pourroit parler fort bien. Elle laisse la philosophie à Madame sa fille, et seulement par

par courtoisie pour elle, elle admire Descartes et écoute quelques conversations de ses zélés panégyristes. La société de la Rochefoucault ne lui inspire pas l'ambition d'être une *penseuse* profonde. » Je » vous envoye *ses Maximes*, de » sa part, corrigées et augmentées. » Il y en a de divines, et à ma » honte, *il y en a que je n'entends* » *pas; Dieu sait comme vous les* » *entendez* «. On se doute bien que cette personne qui atteint ce qui échappe à sa mère, c'est encore Madame de Grignan, et je l'en félicite. Mais je loue sa mère, et on la louera à jamais de son peu de prétentions à ces sublimités; elle a été femme, constamment femme, n'est-ce pas assez? n'est-ce pas le vœu de la nature? n'est-ce pas la

borne au-delà de laquelle il n'est pas permis aux graces de pousser leur course légère ? Le terrain est trop rude, et il y faut une marche plus ferme. Elles chancellent, elles font de faux pas et des chûtes, je ne dirai pas risibles (car il faut se garder de rire), mais affligeantes; et leur philosophie est souvent la désolation de la philosophie même.

On s'est plaint de ce qu'aux excellentes qualités de Madame de Sévigné, il se mêloit non des vices, personne ne l'a dit, mais quelques petitesses blâmables, un excès de paroles et des habitudes tracassières. Des personnes d'un grand nom, et ce qui me touche davantage, d'un bon esprit, assurent que telle est la réputation de ses dernières années en Provence. Je ne contes-

terai rien : sa vieillesse eut peut-être des défauts qu'on ne remarque point dans les âges précédens de sa vie. Peut-être aussi dans ce pays plein de discordes, où de hauts amours-propres se choquoient, où il y avoit une noblese antique et fière, et des autorités récentes qui ne l'étoient pas moins, un Intendant, un Parlement, une Marine, des États, un Commandant qui s'élevoit sur tout cela ; ce Commandant qui étoit M. de Grignan, né dans le pays, et qui comme noble y avoit des égaux, sa femme, à la fois grande Dame et bel-esprit, qui humilioit bien du monde, peut-être dis-je que dans un tel pays, Madame de Sévigné n'aura pas assez surveillé sa franchise, et que suivant une vieille habitude,

remarquée par Madame de la Fayette, de montrer *son cœur tel qu'il étoit*, elle y aura *laissé voir quelquefois ce que la prudence l'eût obligée à cacher*. D'ailleurs, Madame de Grignan n'étoit sûrement pas sans quelques querelles, Madame de Sévigné n'aura pas su les éviter et garantir son propre repos. Son amour maternel se sera accroché à toutes les épines qui croissoient autour de la fière Commandante. Ce n'est qu'une conjecture, mais probable; le fait, peu important en lui-même, s'éclaircira peut-être par les lettres que se propose d'imprimer M. de la Garde. Elles sont, dit-il, au nombre de quatre ou cinq cens; il paroît qu'on les avoit soustraites à la connoissance du public; elles contiennent des

anecdotes, et *montreront Madame de Sévigné sous de nouveaux rapports* qui me sont inconnus.

Cette ambition dont la même Madame de la Fayette l'avoit louée, (car pour une amie tout est matière d'éloges, sur-tout dans un portrait), son ambition, dis-je, s'étoit principalement portée sur sa fille; elle en eut sans doute un peu pour elle-même, et elle jouissoit, presque avec toute la joie d'une tête plus foible, des petites distinctions et de l'air de faveur. Son cousin prétend qu'elle extravagua d'admiration pour Louis XIV, un jour que ce Monarque voulut danser un menuet avec elle. Il faut convenir, s'écria-t-elle, que *le Roi est un grand Prince!* — Cela doit être, reprit le malicieux Bus-

sy, *après ce qu'il vient de faire pour vous*. Un philosophe s'indignera de voir un si grand transport pour un bonheur si léger. Il ne me déplaît point dans une femme que la jeunesse va quitter, et il me semble qu'il faut se contenter de sourire. Je souris aussi quand elle peint ses courses à Saint-Germain ou à Versailles. Elle en revient quelquefois bien fatiguée, bien mécontente, et je vois seulement qu'on lui a peu parlé. D'autres fois, elle est dans la joie, elle a été partout, elle a suffi à tout, elle est contente d'elle-même, car le Roi lui a dit ceci, Madame de Maintenon cela; sur-tout, ma fille, on m'a parlé de vous. Niobé ou Cérès ne sont pas plus fières de leur maternité qu'elle l'est de la sienne.

Et cela me rappelle qu'elle compare quelque part sa fille à Proserpine, et M. de Grignan à Pluton, qui l'a emportée en son royaume brûlant de Provence. Voilà les rêves de son ambition, voilà pourquoi elle se compare aux divinités; on ne peut pas s'effrayer sérieusement de la rencontre d'une ambition pareille. L'ambition, après tout, est une inclination de tous les hommes, et quelqu'un disoit fort bien, que *le plus petit d'entre eux, s'il descend bien avant dans son cœur, y trouvera les désirs d'un Roi*. Ce mot ingénieux est de notre contemporain l'Abbé Poule, qui s'étoit formé dans la société de Pauline, de la Pauline dont Madame de Sévigné a immortalisé l'enfance. Elle avoit hérité de son

ayeule, l'Abbé Poule a hérité d'elle, et son esprit étoit un dernier rejeton de celui de Madame de Sévigné.

Ne quittons point encore le sujet de l'ambition. Il y avoit alors beaucoup de ce sentiment dans les ames, et l'on vouloit que les goûts eussent de nobles apparences. Les siennes sont diverses, suivant qu'elle s'occupe de dominer, ou seulement de briller et de plaire. L'ambition d'une Sévigné n'est point hautaine, fâcheuse et dévorante, comme celle d'un Louvois ou d'une Montespan. Son *moi*, comme elle dit, ne prétend pas *occuper tant de place*, seulement il en désiroit une, et même avec un peu d'inquiétude.

Ce sont ses lettres qui l'accusent, elle s'y peint toute entière, et suivant une expression heureuse d'un

d'un écrivain du tems d'Henri IV, elle ne se montre pas seulement *à mi-corps et comme de la fenêtre.* Si elle n'a pas eu, comme Montagne, le mérite de se bien observer elle-même, elle a la franchise de ne déguiser jamais son caractère. On verra donc dans ses Lettres ce qu'elle pense des priviléges de sa naissance, et que la généalogie des Rabutins, que doit publier Bussy, lui paroît d'avance un livre *admirable.* Elle est beaucoup moins occupée de ses aïeuls maternels, quoique cette famille Fremiot ait fourni plus de noms à l'histoire que la maison de Rabutin. Ce qui la touche, c'est de descendre de *Mayeul qui vivoit en* 1057, *un seigneur considérable,* et elle dit avec ingénuité, *c'est une*

belle source. Dans ces mêmes Lettres on verra qu'elle tient registre de ses petits succès de Cour, comme un marchand de ses profits ; que quand ce commerce devient ingrat, *elle ne s'empresse point d'aller,* et fait des avances rares et avec tiédeur ; qu'elle observe les bonnes fortunes ou *les déconvenues* des autres ; que telle Dame se présentoit *avec les plus beaux bras du monde* pour donner à laver à la Princesse, mais que telle autre lui a ravi cet honneur ; que sa cousine, Madame de Coulanges, dont le mari étoit *un homme de robe,* jouit d'une considération personnelle ; que *son esprit est une dignité dans cette Cour ;* que » par ses amies elle se » trouve naturellement *dans la » privauté ;* mais où cela peut-il la

» mener ? et quels dégoûts quand
» on ne peut être des promenades
» ni manger ? cela gâte tout le reste.
» Elle sent vivement cette humi-
» liation, elle a été quatre jours à
» jouir de ces plaisirs et de ces dé-
» plaisirs «. Quand on aura recueilli cent passages semblables, la malignité humaine trouvera à s'y repaître, la vraie morale y fera peu d'attention. Son jugement est sévère sur chaque action considérée à part ; il est indulgent quand il faut prononcer sur l'ensemble d'un caractère où le bien domine et où les défauts sont petits. C'est l'axiôme des anciens : *Le meilleur caractère est celui que de moindres défauts entravent* (1).

(1) *Optimus ille est qui minimis urgetur vitiis.*

Une seule passion, je l'ai dit, mais il faut le répéter et m'en expliquer avec une pleine liberté, une seule passion influa sur toute la vie de Madame de Sévigné, hélas! et décida sa mort. Cette passion est aimable, elle fut extrême, c'est à la fois l'éloge et la critique de cette mère à jamais célèbre entre celles qui ont trop cherché le bonheur dans les jouissances maternelles. On ne peut se fier à rien dans la vie, si ce n'est à la sagesse, et la sagesse se retire quand une passion trop dominante devient incapable de frein. Son amour pour sa fille fut immodéré. Que son ame tendre, que je peins avec affection, et qui m'est si présente que je crois la voir et lui soumettre *ces Ré-*

flexions, que son ame, dis-je, me pardonne une expression austère : Oui, son amour fut immodéré. Avoit-elle donc tort de désirer la perfection de sa fille ? non, il la faut vouloir, une mère est chargée de la procurer. C'est une grande dignité dont la nature l'a investie. Comment la maintiendra-t-elle ? Comment conservera-t-elle l'utile autorité des avis et de l'expérience, si n'écoutant que son aveugle tendresse, elle commence par supposer cette perfection qu'on ne peut atteindre qu'après bien des années et du travail ? Comment offrira-t-elle des conseils quand elle ne voit que des éloges à donner ? Cette erreur est funeste, et ce qui la rend pénible, c'est qu'il y a des mo-

mens où l'on s'en apperçoit, comme le délire désespère quand on se doute qu'on délire. On a beau rêver qu'on a fait de sa fille une personne incomparable, ses défauts, quand ils se rendent trop visibles, nous avertissent durement que nous nous sommes abusés. La faute est grande d'adorer ce qu'on ne doit qu'aimer. M. de Pomponne la lui reprochoit en style de Port-Royal, quand il lui disoit : » Vous êtes » une fort jolie païenne; vous avez » fait de votre fille votre idole que » vous avez placée dans votre cœur, » et à laquelle vous rapportez tous » vos hommages «. Et encore, » Il » paroît que Madame de Sévigné » aime passionnément Madame de » Grignan. Savez-vous le dessous

» des cartes? Voulez-vous que je » vous le dise? c'est qu'elle l'aime » *passionnément* «. En effet c'étoit le mot. Madame de Sévigné en sourioit et trouvoit si naturel d'adorer sa fille. C'est à quoi se porte d'abord l'amour, il est pressé d'adorer. Qu'adore-t-il? souvent une idole à peine ébauchée, mais il se flatte de l'achever, de l'animer, car quand il entreprend il croit toujours faire un chef-d'œuvre. Elle sera belle, et tous les dieux lui feront des présens comme à Pandore; ce sera une divinité. Puis le tems s'écoule, l'expérience ne le satisfait pas, il se désole de ses mécomptes, comme un jeune peintre qui s'étoit extasié d'avance devant son tableau, et qui rougit quand il est fait, de

se voir si loin d'atteindre la nature. Ainsi se désoloit-on à l'hôtel de Carnavalet, quand après avoir préparé cette demeure pour le bonheur et pour l'amitié, après y avoir fait ces arrangemens somptueux, commodes, que l'on décrivoit si bien, après s'être dit, Ma fille arrivera ici, j'y habiterai en paix avec ma fille, il se trouve qu'on n'y a point habité en paix, et qu'on s'est quittées mécontentes. Qu'on en éprouve de regrets, et comme on les témoigne! comme on est humble! Je parle de la mère, car elle aime plus, et je dis toujours avec elle, *ces pauvres mères!* La fille déplore ensuite ce malheur, elle demande pardon, mais on le reçoit. On est reconciliées,

on dit les plus belles choses sur l'amitié, sur l'absence. On s'écrit, et avec quelle exactitude. » Ma
» fille, mes lettres sont infinies,
» ne lisez point tout ce volume...
» Ma fille, vous m'en écrivez trop
» long, votre santé s'en altère;
» faites écrire Montgobert, son
» style me plaît «. Les courriers ne cessent de porter des lettres et de représenter l'absente; mais que cette représentation est imparfaite! il faudra se rejoindre; on se rejoindra: du fond de la Bretagne on ira au fond de la Provence. Qu'arrivera-t-il en Provence? la même chose à ce qu'on m'a assuré: cette fille si parfaite étoit souvent brouillée avec cette mère qui l'adoroit. Cela est inconcevable, mais

rappelez-vous le mot de Pomponne, le dessous des cartes, *c'est que Madame de Sévigné l'aime passionnément*. La faute est apparemment mutuelle. En amitié les torts sont de celui qui aime moins, et les imprudences de celui qui aime trop. Or les torts et les imprudences reviennent presque au même; et de-là tant d'amitiés ardentes, extraordinaires, merveilleuses, qui ne subsistent que parmi les orages, ou s'y éteignent, et rappèlent ce vers, souvent applicable, d'un ancien :

Je ne puis vivre avec vous ni sans vous. (1)

J'ai connu, dans ma jeunesse, des personnes très-sages qui se rap-

---

(1) *Nec possum tecum vivere nec site te.*

peloient l'impression que fit dans leur tems ce Recueil des Lettres de la mère à la fille. Elles s'accordoient à dire, elle l'aime comme d'autres aiment un amant. Il y a dans ces tournures si délicates et si gracieuses, quelque chose d'imaginaire et d'excessif qui les dépare, et qui les rend sinon suspectes, du moins fatigantes. Ainsi parloient ces vieillards, et leur avis me paroît motivé ; mais je ne penserai jamais comme ceux qui disent, toutes ces adulations sont de la fausseté, et elle n'aime point sa fille, car elles ne pouvoient vivre ensemble. Elle n'aime point sa fille? Eh! fait-elle jamais autre chose que l'aimer? Pour qui tous ces soins et toutes ces courses? Pour qui ces joies et

ensuite ces larmes? Pour qui traverse-t-elle plusieurs fois la France? De qui s'entretient-elle dans la solitude? Que va-t-elle le plus souvent chercher à la Cour? qu'on lui parle de sa fille. Et que revient-elle dire à Paris? qu'on lui en a parlé. Un inconnu qui arrive, mais qui a vu sa fille, est un homme qu'elle accueille, un homme d'un excellent entretien. Si elle quitte ses amis de bonne heure, et rentre chez elle, c'est pour écrire à sa fille. Si elle va les joindre, c'est que cette pensée-là est satisfaite. Et que mande-t-elle principalement à sa fille? qu'elle s'est occupée d'elle. Cette occupation a été une jouissance qu'elle lui communique, et dont elle veut la

rendre heureuse. Voyez-vous comme elle aime tous les Grignans? c'est sa fille qu'elle aime en eux. Et le bel Abbé qui est ensuite le Coadjuteur, et le *Seigneur Corbeau*, et le Chevalier souvent goutteux qu'elle se divertit de voir bien en colère, parce qu'ayant la goutte un jour, et Coulanges ne l'ayant pas ce jour-là, celui-ci le brave en frappant impunément du pied. Parle-t-elle assez de tout ce qui porte ce nom? Mais sur-tout qu'elle est occupée de ceux à qui sa fille l'a transmis, de sa Pauline en qui elle se retrouve elle-même, et du jeune Marquis de Grignan : » C'est » aujourd'hui qu'il a dix-sept ans. » Il faut ajouter à ce qui compose » le commencement de sa vie, une

» fort bonne petite contusion, qui
» lui fait, je vous assure, bien de
» l'honneur, par la manière toute
» froide et toute reposée dont il
» l'a reçue. M. de Saint-Maur l'a
» conté au Roi... Madame de la
» Fayette dit que ce seroit une
» chose à acheter si elle étoit à
» prix, etc. «.

Je m'arrête pour finir de citer. Quand j'ouvre ces volumes, je m'y trouve arrêté sans cesse par quelque passage plein de grace, ou de gaîté, ou d'amour maternel. Mais quand je pense qu'avec tout cet amour, elle passa des momens fâcheux, et peut-être se les attira quelquefois, alors mon esprit est frappé d'une pensée morale qui m'a quelquefois occupé, et dont

je souhaite que la méditation dédommage mes lecteurs de la longueur de mes réflexions vagabondes. Voici cette pensée.

L'affection la plus légitime a besoin de se contenir et se régler. Si elle remplit trop le cœur, il n'y suffit pas; il ne peut porter une passion toute entière, même l'amour maternel.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

Les Lettres de Madame de Sévigné, que l'on présente ici au Public, sont adressées à M. de Moulceau, Président à la Chambre des Comptes de Montpellier, qui maria Mademoiselle de Moulceau, sa fille, à M. de Girard, Conseiller en la même Chambre, dont les filles sont mortes sans enfans. Ces Lettres sont parvenues à M. le Marquis de Girard, leur cousin et leur héritier. Les originaux sont entre ses mains. Elles ont été écrites depuis l'année 1681, jusqu'en l'année 1696, où mourut Madame de Sévigné. On y a joint quelques Lettres de Corbinelli, son ami, et de M. et Madame de Grignan : c'est ce qui compose la première partie de ce volume; l'autre con-

tient des Lettres de Madame la Marquise de Simiane à M. d'Héricourt. Madame de Simiane étoit, comme l'on sait, fille de Madame de Grignan, et petite-fille de Madame de Sévigné. C'est elle dont il est question dans les Lettres de cette dernière, sous le nom de Pauline.

Le nom de Madame de Sévigné, le plus célèbre de tous les noms dans le genre épistolaire, suffit pour exciter la curiosité du Public. Ses Lettres à M. de Moulceau, ne nous ont point paru indignes d'elle; c'est la même délicatesse et le même naturel que l'on remarque dans tout ce qu'elle a écrit. Elles sont parsemées d'anecdotes intéressantes; celles de Madame de Simiane, qui écrivoit à la campagne, n'ont pas ce dernier avantage; mais on y trouvera beaucoup d'esprit et d'agrément.

Ce volume est fait pour servir de suite au *Recueil des Lettres de Ma-*

dame de Sévigné. Il seroit inutile de s'étendre sur le mérite si connu de ce *Recueil.* Le plus grand éloge d'un ouvrage, c'est d'être beaucoup relu ; et en ce sens, qui a été plus loué que Madame de Sévigné? C'est le livre de toutes les heures ; à la ville, à la campagne, en voyage, on lit Madame de Sévigné. Quel livre plus précieux que celui qui vous amuse, vous intéresse et vous instruit sans vous demander d'attention ? C'est l'entretien d'une femme très-aimable, dans lequel on n'est point obligé de mettre du sien ; ce qui est un grand charme pour les esprits paresseux, et presque tous les hommes le sont, au moins la moitié de la journée.

Je sais bien que les détails historiques d'une Cour et d'un siècle qui ont laissé une grande renommée, font une partie de l'intérêt qu'on prend à la lecture de Madame de Sévigné. Mais la Cour d'Anne d'Autriche et la Fronde

sont des objets très-curieux et très-piquans, et Madame de Motteville ennuie.

Madame de Sévigné raconte supérieurement : les plus parfaits modèles de narration se trouvent dans ses Lettres. Rien n'est égal à la vivacité de ses tournures et au bonheur de ses expressions : c'est qu'elle est toujours affectée de ce qu'elle raconte ; elle peint comme si elle voyoit, et l'on croit voir ce qu'elle peint. Elle paroît avoir eu une imagination très-active et très-mobile qui l'attachoit successivement à tous les objets. Dès qu'elle s'en occupe, ils prennent un grand pouvoir sur elle. Voyez la mort de Turenne : personne ne l'a pleuré de si bonne foi ; mais aussi personne ne l'a tant fait pleurer. C'est la plus belle oraison funèbre de ce grand homme, et sur-tout la plus touchante. Jamais il n'a été si bien loué, ni si bien regretté ; jamais

on n'a rendu sa mémoire plus chère et plus respectable. Pourquoi? ce n'est pas seulement parce que tout est vrai et senti : c'est qu'on ne se méfie pas d'une lettre comme d'un panégyrique. C'est une terrible tâche que de dire, Écoutez-moi, je vais louer : écoutez-moi, et vous allez pleurer. Alors précisément on pleure et on admire le moins qu'on peut : et lorsque l'Orateur nous y a forcés, il a fait son métier; on met sur le compte de son art une partie de la gloire de son héros. Mais celui qui s'entretient familièrement avec moi, me fait bien plus d'impression : il n'a point de mission à remplir; son ame parle à la mienne, et s'il est véritablement affecté, il se rend maître de moi, et me communique tout ce qu'il sent.

Ceux qui aiment à réfléchir peuvent tirer un autre avantage des Lettres de Madame de Sévigné : c'est d'y voir

sans nuage l'esprit de son tems, les opinions qui régnoient, ce qu'étoit le nom de Louis XIV, ce qu'étoit sa Cour, ce qu'étoit alors le mot de la Cour, ce qu'étoit la dévotion, ce qu'étoit un Prédicateur de Versailles, ce qu'étoit le Confesseur du Roi, la Chaise, chez qui Luxembourg accusé alloit faire une retraite. Ce mélange de foiblesses, de religion et d'agrémens qui caractérisoit les femmes les plus célèbres; cette délicatesse d'esprit qui dans les Courtisans se mêloit à l'excès de l'adulation; ce ton de Chevalerie et d'héroïsme qui n'excluoit pas le talent de l'intrigue, et fait pour plaire à un Prince, dont la grandeur avoit une teinte romanesque; enfin, dans tous les genres ces caractères de supériorité qui appartiennent à l'époque des grands talens et des grands succès, et qui en imposent à la dernière postérité : voilà ce qu'on trouve dans les Lettres de Madame de

Sévigné. Il n'y a point de livre qui donne plus à réfléchir à ceux qui observent la différence d'un siècle à un autre. C'est ce même avantage qui rend les Lettres de Cicéron à Atticus si précieuses : en les lisant, on connoît mieux César et Pompée, que par tous les monumens historiques. Cicéron nous instruit d'autant mieux, qu'il ne croyoit pas nous instruire : ses Lettres sont des confidences faites à un ami, nous en avons surpris le secret. Elles ont un bien plus grand mérite que celui de l'esprit; l'esprit, au contraire, est tout le mérite des Lettres de Pline. Une recommandation, une invitation, sont pour lui des ouvrages, il écrit tous ses billets sous les yeux de la postérité.

Il est bien étrange que les Lettres de Voiture y soient parvenues : il est vrai qu'elle s'en occupe peu, il n'y a guère de recueils plus insipides. Sa réputation peut cependant s'expliquer :

c'étoit le faux bel-esprit qui succédoit au pédantisme, et c'étoit un degré par lequel il falloit passer pour arriver au naturel et au bon goût. Telle est en tout la marche de l'esprit humain; il ne trouve le bon sens qu'après avoir épuisé les sottises.

NOUVELLES
LETTRES
DE
MADAME DE SÉVIGNÉ,

Écrites au Président DE MOULCEAU, *etc.*

LETTRE PREMIÈRE.

A Paris, vendredi 8 Janvier 1681.

J'EN serois bien fâchée, Monsieur, que notre commerce finît avec le temple de Montpellier; et tout ce que vous dites en cet endroit, en faisant les honneurs de vos lettres, et croyant que c'est une menace de m'assurer de leur continuation, est si peu sincère, que j'aurois fort envie de vous en gronder; et le joli tour que vous y donnez, ne vous garantiroit pas de mes reproches, si je ne voulois vous dire que celle que vous écrivez à mon fils, m'a fort réjouie. La netteté du commencement m'a représenté nos folies, et la beauté des vers m'a fait regretter que vous n'ayez pas continué tout de bon. Si vous

avez suivi ce dessein, faites-nous en part; ces deux vers latins que vous expliquez sont fort justes, et en un mot nous estimons et vos vers et votre prose, et tout ce qui vient de votre esprit. Mon fils est toujours votre adorateur, ma fille vous admire et vous estime au dernier point; je prétends que vous savez comme je suis pour vous, et que vous voyez clairement qu'il n'y a point de famille où l'on fasse plus de justice à votre mérite. Vous la faites à M. de Carcassonne, en le louant comme vous faites. Le pauvre Chevalier est ici depuis six semaines, accablé de son rhumatisme; il reçoit plusieurs visites de gens emmanchés de toutes les façons; ceux qui le sont à gauche, font voir au moins que leur goût est droit. Vous nous avez renvoyé M. de Noailles en très-mauvais état; il a un dévoiement si considérable, qu'il semble qu'il ait mangé lui seul tout ce qu'il a dépensé à Montpellier; enfin, il a été contraint de quitter le bâton, ce bâton l'objet de son amour, ce bâton qu'il est revenu prendre de si loin, ce bâton qui fait la récompense de tous les autres services : il faut croire qu'il est bien mal, quand il le donne lui-même à M. de Luxembourg. Vous m'en dites beaucoup de bien en me parlant de la distinction et de l'épanouissement qu'il a eu

pour vous : je voudrois que sa générosité l'eût obligé de rendre à notre ami chagrin la visite qu'il lui a faite. N'est-ce pas vous à qui j'ai entendu dire qu'il faut respecter les malheureux ? il ne faut pas douter que cela n'ait augmenté le chagrin. Je le plains infiniment de l'avoir laissé prendre possession de son ame et d'avoir surmonté la philosophie même chrétienne ; mais je le plains encore plus, si votre cœur est encore fermé pour lui ; un ami comme vous seroit une véritable consolation dans tous ses maux. Notre *ami* (1) est tout occupé ici de ses affaires, il y fait des merveilles, il est devenu le meilleur Avocat de Paris, et cette qualité lui est survenue pêle-mêle avec la perruque et le brandebourg ; de sorte qu'on auroit plus deviné de le prendre pour un Capitaine de cavalerie, que pour un homme d'affaires. Voilà comme l'extérieur nous trompe. Si M. de Vardes ne l'avoit point jeté dans cette sorte d'occupation, sa reconnoissance et son inclination le menoit droit à vous ; son cœur est toujours dans la perfection de toutes les vertus morales, elles seront chrétiennes quand il plaira à cette chère Providence que nous adorons toujours : il me paroît qu'elle vous traite bien par les sentimens qu'elle vous donne.

(1) Corbinelli.

Adieu, mon cher Monsieur : nous aurions bien de choses à dire, ce sera peut-être quelque jour, que sait-on ? Notre ami a fait son petit pot à part pour vous écrire : tant pis pour lui ; il ne saura point que je me donne le plaisir de vous assurer ici de ma sincère et fidèle amitié.

LETTRE II.

A Paris, 17 Avril.

Si vous êtes alarmé de l'apparence de mon oubli, croyez, Monsieur, que c'est une fausse alarme, et que les apparences sont trompeuses ; vous ne vous laissez pont oublier : Roche-Courbière, Livry, et tous les jours qu'on vous a vu, sont de fidèles garans de ce que je vous dis, et je suis assurée que vous le croyez, et qu'étant si éclairé sur toutes choses, l'humilité chrétienne ne vous empêche pas de connoître ce que vous valez. Voilà donc une vérité, on ne peut point vous oublier : nous avons dit cent fois notre *ami* et moi : mais écrivons donc à ce pauvre *scélérat*, et en remettant toujours on se trouve embarrassé dans ses misérables assurances. Il me paroît que Montpellier en a beaucoup donné au jubilé. Vous connoissez Corbinelli

sur l'horreur qu'il a de ces sortes de dehors qu'il appelle des trahisons : je ne sais point précisément comme il a fait en cette occasion, je n'ai osé le questionner; mais il y a long-tems que, considérant l'extrême respect qu'il a pour ce saint mystère, et avec quelle rigueur il en conçoit les préparations, dont il ne veut rien rabattre, je suis tentée de lui dire, *bastata meta* : car enfin si tous les fidèles suivoient ses idées là-dessus, il ne faudroit plus penser à l'exercice extérieur de la Religion. Voilà ce que Dieu lui inspire; et soit lumière, soit abandonnement, il faut qu'il arrive quelque changement en lui pour déranger ses opinions. M. de Vardes lui a fait la même question que vous me faites sur son jubilé : il y a fort honnêtement répondu, et lui a donné d'un *probet autem semetipsum homo*, qui peut-être cause de grandes réflexions. Voilà tout ce que je vous puis dire : vous connoissez le terrain et vous l'aimez; car, en vérité, plus on connoît ce cœur-là, et plus on l'admire. Il me paroît que le départ s'approche, je le vois avec douleur; mais que savons-nous ce que la Providence garde à M. de Vardes? Voilà M. de Bussy revenu après dix-huit ans, il a vu le Roi qui l'a reçu parfaitement bien : voici un tems de justice et de clémence, on prend plaisir à

faire non-seulement ce qui est bien, mais ce qui est parfaitement bien; ainsi je ne doute pas que le tour de ce pauvre exilé ne vienne, et tout le monde le croit tellement, que si quelque chose peut encore lui faire tort, c'est ce bruit commun. Vous me dites la plus plaisante vérité qu'on puisse entendre, en m'assurant que ces jeunes gens rapporteront de Languedoc toute la politesse qui leur manquoit ici : ils me paroissent comme les Allemands qu'on envoie à Angers pour apprendre la langue; ils étoient Allemands sur le savoir-vivre, et hormis que de l'apprendre hors de la Cour se présente ridiculement, il est fort aisé de comprendre qu'ayant eu pendant six mois un aussi bon maître que M. de Vardes, ils y auront plus profité qu'ils n'avoient fait pendant toute leur vie. Ce retour laisse un vuide que notre *ami* remplira fort agréablement; vous nous apprendrez le succès de cette colique d'économie dont la tendresse paternelle doit être la sage-femme. Si vous entendez cette période, à la bonne heure; si elle vous paroît obscure, mettez-la sur le compte du pompeux galimathias que vous nous avez si bien inspiré. Le zèle de M. le Chevalier de Grignan est toujours dans toute sa ferveur pour l'affaire que vous savez, il attend les occasions de le mettre en

usage; les objections que je vous avois faites ne viennent pas de lui, et j'y avois répondu: en un mot, il est tel que vous l'avez laissé. Il y a des gens qui perdroient beaucoup, s'ils étoient sujets au changement. La santé de ma fille n'est pas de même, elle est bien mieux qu'elle n'étoit quand vous êtes parti, son visage vous feroit souvenir de celui que vous avez vu à Grignan. M. de Grignan et ses filles et son fils, et notre bon Abbé, tout cela est comme on le peut souhaiter. La dévotion de Mademoiselle de Grignan est augmentée et augmentera encore, car elle puise dans une source qui ne tarit jamais. Celle des amitiés de Madame de Verneuil pour moi est à peu près de cette magnificence: elle m'a paru avec ce don de persévérance que nous avons l'une pour l'autre depuis plus de trente ans. Cette liberté de parler ainsi d'une Princesse, et l'antiquité de cette date, m'obligent de finir cet article; je vous dis donc adieu, Monsieur, après vous avoir supplié pourtant de ne pas tant louer le Roi sur cette dernière action que nous vous avons mandée, que vous en oubliez toutes les autres; célébrons toujours son grand nom *sur la terre et sur l'onde*, et l'admirons dans toutes les occasions. Tout l'hôtel de Carnavalet vous

aime, et vous estime, et vous embrasse; je fais mille baise-mains à Madame votre femme et à votre aimable fille. Dites-nous un peu comme vous êtes avec notre *ami* : le tems change tant de choses, que je demande toujours ce qu'il opère, persuadée qu'il ne lui faut pas plus de six mois pour faire des réconciliations ou des brouilleries.

LETTRE III.

A Grignan, vendredi 10 Novembre.

Ou pensez-vous que je suis, Monsieur? n'avez-vous pas su que j'étois en Bretagne? notre Corbinelli doit vous l'avoir mandé. Après y avoir été six mois chez mon fils, j'ai trouvé qu'il seroit fort joli de venir passer l'hiver ici avec ma fille. Ce projet d'un voyage de cent cinquante lieues, parut d'abord un château en Espagne; mais l'amitié l'a rendu si facile, qu'enfin je l'ai exécuté depuis le 3 d'Octobre jusqu'au 24, que j'arrive au port de Robinet, où je suis reçue à bras ouverts de Madame de Grignan, avec tant de joie, d'amitié et de reconnoissance, que je trouvai que je n'étois pas venue encore assez tôt ni d'assez loin. Après cela, Mon-

sieur, dites que l'amitié n'est pas une belle chose! c'est elle qui me fait très-souvent penser à vous, et souhaiter de vous revoir encore une fois ici en ma vie. Nous y serons tout l'hiver et tout l'été : si vous ne trouvez un moment pour nous venir voir, je croirai que vous m'avez oubliée. Vous ne reconnoîtrez pas cette maison, tant elle est embellie; mais vous y retrouverez les maîtres toujours tout pleins d'estime pour vous, et moi, Monsieur, avec une amitié capable de faire enrager notre *ami*, et très-digne que vous fassiez cette visite.

LETTRE IV.

A Paris, mercredi premier Mai 1682.

Je vous écrivis avant-hier avec une extrême joie, croyant que ce qui étoit répandu par tout Paris du retour du Prince de Conti à Versailles, fût une vérité; mais j'ai su que j'ai mandé une fausseté, qui est la chose du monde que je hais le plus. Ce Prince est simplement nommé pour être Chevalier à la Pentecôte avec les trois autres, et ne reviendra qu'en ce tems, et Dieu veuille qu'il y demeure ce jour-là. Voilà qui est bien triste, Monsieur, de vous reprendre une si

jolie nouvelle, mais je n'ai pas été seule trompée.

Tantœne animis cœlestibus iræ?

En récompense, vous saurez que Mademoiselle de Grignan prend vendredi le grand habit des grandes Carmélites; je ne rendrai point cette vérité.

Madame d'Alérac se fatigue et se ruine pour le carrousel : admirez les différentes occupations des deux sœurs. Je suis aise que vous soyez content de M. de la Trousse, Monsieur : cette gueule enfarinée qui m'a obligée de vous dire de si bon cœur une fausseté, ne m'empêchera pas de vous en mander peut-être encore, car je suis toujours la dupe des circonstances, et cette nouvelle en étoit toute pleine.

LETTRE V.

A Paris, ce 26 Mai 1682.

N'AVEZ-VOUS pas été bien surpris, Monsieur, de vous voir glisser des mains M. de Vardes, que vous teniez depuis dix-neuf ans? Voilà le tems que notre Providence avoit marqué; en vérité, on n'y pensoit plus, il paroissoit oublié et sacrifié à l'exemple. Le Roi qui pense et qui range tout

dans sa tête, déclara un beau matin que M. de Vardes seroit à la Cour dans deux ou trois jours : il conta qu'il lui avoit foit écrire par la poste, qu'il avoit voulu le surprendre, et qu'il y avoit plus de six mois que personne ne lui en avoit parlé. S. M. eut contentement ; il vouloit surprendre, et tout le monde fut surpris : jamais une nouvelle n'a fait une si grande impression, ni un si grand bruit que celle-là. Enfin, il arriva samedi matin avec une tête unique en son espèce, et un vieux justaucorps à brevet (1) comme on le portoit en 1663. Il se mit un genou à terre dans la chambre du Roi où il n'y avoit que M. de Châteauneuf : le Roi lui dit, que tant que son cœur avoit été blessé, il ne l'avoit point rappelé, mais que présentement c'étoit de bon cœur, et qu'il étoit aise de le revoir. M. de Vardes répondit parfaitement bien et d'un air pénétré, et ce don des larmes que Dieu lui a donné ne fit pas mal son effet dans cette occasion. Après cette première vue, le Roi fit appeler M. le Dauphin, et le présenta comme un jeune Courtisan ; M. de Vardes le reconnut, et le salua :

(1) C'étoit une casaque bleue, brodée d'or et d'argent, qui distinguoit les principaux Courtisans : il falloit une permission spéciale pour la porter. La mode en étoit passée quand Vardes revint à la Cour.

le Roi lui dit en riant : *Vardes, voilà une sottise, vous savez bien qu'on ne salue personne devant moi.* M. de Vardes du même ton : *Sire, je ne sais plus rien, j'ai tout oublié, il faut que Votre Majesté me pardonne jusqu'à trente sottises. Eh bien, je le veux,* dit le Roi, *reste à vingt-neuf.* Ensuite le Roi se moqua de son justaucorps. M. de Vardes lui dit : *Sire, quand on est assez misérable pour être éloigné de vous, non-seulement on est malheureux, mais on est ridicule.* Tout est sur ce ton de liberté et d'agrément. Tous les Courtisans lui ont fait des merveilles. Il est venu un jour à Paris, il m'est venu voir ; j'étois sortie pour aller chez lui : il trouva ma fille et mon fils, et je le retrouvai le soir chez lui : ce fut une joie véritable : je lui dis un mot de notre *ami. Quoi, Madame ! mon maître ! mon intime ! l'homme du monde à qui j'ai le plus d'obligation ! pouvez-vous douter que je ne l'aime de tout mon cœur ?* Cela me plut fort. Il loge chez sa fille, il est à Versailles. La Cour part aujourd'hui, je crois qu'il reviendra pour rattraper le Roi à Auxerre : car il paroît à tous ses amis qu'il doit faire le voyage, où assurément il fera bien sa cour, en donnant des louanges fort naturelles à trois petites choses, les troupes, les fortifications, et les conquêtes de S. M.

Peut-être que notre *ami* vous dira tout ceci, et que ma lettre ne sera qu'un misérable écho; mais à tout hasard je me suis jetée dans ces détails, parce que j'aimerois qu'on me les écrivît en pareille occasion, et je juge de moi par vous, mon cher Monsieur; souvent j'y suis attrapée avec d'autres, mais non jamais avec vous. On dit que M. de Noailles, votre digne et généreux ami, a rendu de très-bons offices à M. de Vardes, il est assez généreux pour n'en pas douter. M. de Calvisson est arrivé, cela doit rompre ou conclure notre mariage. En vérité, je suis fatiguée de cette longueur, je ne suis pas en humeur de parler bien, que de M. de Vardes, et toujours M. de Vardes, c'est l'Évangile du jour.

LETTRE VI.

A Paris, 7 Avril 1682.

Madame la Dauphine est accouchée hier jeudi à dix heures du soir d'un Duc de Bourgogne : votre ami vous mandera la joie éclatante de toute la Cour, avec quel empressement on la témoignoit au Roi, à M. le Dauphin, à la Reine, quel bruit, quels feux de joie, quelle effusion de vin, quelle danse de

deux cents Suisses autour des portes, quels cris de *vive le Roi*, quelles cloches sonnées à Paris, quels canons tirés, quels concours de complimens et de harangues; et tout cela finira.

LETTRE VII.

A Paris, vendredi 13 Décembre 1686.

Je vous ai écrit, Monsieur, une grande lettre, il y a plus d'un mois, toute pleine d'amitié, de secrets et de confiance. Je ne sais ce qu'elle est devenue, elle se sera égarée en vous allant chercher peut-être aux États : tant y a que vous ne m'avez point fait de réponse; mais cela ne m'empêchera pas de vous apprendre une triste et une agréable nouvelle; la mort de M. le Prince, arrivée à Fontainebleau avant-hier mercredi 11 du courant, à sept heures et un quart du soir, et le retour de M. le Prince de Conti à la cour par la bonté de M. le Prince qui demanda cette grace au Roi un peu avant que de tourner à l'agonie, et le Roi lui accorda dans le moment, et M. le Prince eut cette consolation en mourant; mais jamais une joie n'a été noyée de tant de larmes. M. le Prince de Conti est inconsolable de la

perte qu'il a faite ; elle ne pourroit être plus grande, sur-tout depuis qu'il a passé tout le tems de sa disgrace à Chantilly, faisant un usage admirable de tout l'esprit et de toute la capacité de M. le Prince, puisant à la source de tout ce qu'il y avoit de bon à apprendre sous un si grand maître, dont il étoit chèrement aimé. M. le Prince avoit couru avec une diligence qui lui a coûté la vie, de Chantilly à Fontainebleau, quand Madame de Bourbon y tomba malade de la petite-vérole, afin d'empêcher M. le Duc de la garder, et d'être auprès d'elle, parce qu'il n'a point eu la petite-vérole ; car sans cela Madame la Duchesse qui l'a toujours gardée, suffisoit bien pour être en repos de la conduite de sa santé. Il fut fort malade, et enfin il a péri par une grande oppression qui lui fit dire, comme il croyoit venir à Paris, qu'il alloit faire un plus grand voyage. Il envoya quérir le Père Deschamps, son confesseur, et après vingt-quatre heures d'extinction, après avoir reçu tous ses sacremens, il est mort regretté et pleuré amèrement de sa famille et de ses amis ; le Roi en a témoigné beaucoup de tristesse ; et enfin on sent la douleur de voir sortir du monde un si grand homme, un si grand héros, dont des siècles entiers ne sauront point remplir la

place. Il arriva une chose extraordinaire il y a trois semaines, un peu avant que M. le Prince partît pour Fontainebleau. Un Gentilhomme à lui, nommé Vernillon, revenant à trois heures de la chasse, approchant du château, vit à une fenêtre du cabinet des armes, un fantôme, c'est-à-dire, un homme enseveli : il descendit de son cheval et s'approcha, il le vit toujours; son valet qui étoit avec lui, lui dit : *Monsieur, je vois ce que vous voyez.* Vernillon ne voulant pas lui dire pour le laisser parler naturellement, ils entrèrent dans le château, et prièrent le concierge de donner la clef du cabinet des armes; il y va et trouva toutes les fenêtres fermées, et un silence qui n'avoit pas été troublé il y avoit plus de six mois. On conta cela à M. le Prince, il en fut un peu frappé, puis s'en moqua. Tout le monde sut cette histoire et trembloit pour M. le Prince, et voilà ce qui est arrivé. On dit que ce Vernillon est un homme d'esprit, et aussi peu capable de vision que le pourroit être notre *ami* Corbinelli, outre que ce valet eut la même apparition. Comme ce conte est vrai, je vous le mande, afin que vous y fassiez vos réflexions comme nous. Depuis que cette lettre est commencée, j'ai vu Briole qui m'a fait pleurer les chaudes larmes par un récit naturel

naturel et sincère de cette mort : cela est au-dessus de tout ce qu'on peut dire. La lettre qu'il a écrite au Roi est la plus belle chose du monde, et le Roi s'interrompit trois ou quatre fois par l'abondance des larmes ; c'étoit un adieu et une assurance d'une parfaite fidélité, demandant un pardon noble des égaremens passés, ayant été forcé par le malheur des tems ; un remercîment du retour du Prince de Conti, et beaucoup de bien de ce Prince ; ensuite une recommandation à sa famille d'être unis : il les embrassa tous, et les fit embrasser devant lui, et promettre de s'aimer comme frères ; une récompense à tous ses gens, demandant pardon des mauvais exemples ; et un christianisme partout et dans la réception des sacremens, qui donne une consolation et une admiration éternelle. Je fais mes complimens à M. de Vardes sur cette perte. Adieu, mon cher Monsieur.

LETTRE VIII.

Le 27 Janvier 1687.

Si cette lettre vous fait quelque plaisir, comme vous voulez me flatter quelquefois que vous aimez un peu mes lettres, vous n'avez qu'à remercier M. le Chevalier de Grignan de celle-ci : c'est lui qui me prie de vous écrire, Monsieur, pour vous parler et vous questionner sur les eaux de Balaruc. Ne sont-elles pas vos voisines ? pour quels maux y va-t-on ? est-ce pour la goutte ? ont-elles fait du bien à ceux qui en ont pris ? en quel tems les prend-on ? en boit-on ? s'y baigne-t-on ? ne fait-on que plonger la partie malade ? Enfin, Monsieur, si vous pouvez soutenir avec courage l'ennui de ces quinze ou seize questions, et que vous vouliez bien y répondre, vous ferez une grande charité à un des hommes du monde qui vous estime le plus, et qui est le plus incommodé de la goutte. Je pourrois finir ici ma lettre, n'étant à autre fin ; mais je veux vous demander par occasion comme vous vous portez d'être grand-père. Je crois que vous avez reçu une gronderie que je vous faisois sur l'horreur que vous

me témoignez de cette dignité : je vous donnois mon exemple, et vous disois, *Pœte, non dolet.* En effet, ce n'est point ce que l'on pense : la Providence nous conduit avec tant de bonté dans tous ces tems différens de notre vie, que nous ne les sentons quasi pas ; cette perte va doucement, elle est imperceptible : c'est l'aiguille du cadran que nous ne voyons pas aller. Si à vingt ans on nous donnoit le degré de supériorité dans notre famille, et qu'on nous fit voir dans un miroir le visage que nous avons, ou que nous aurons à soixante ans, en le comparant avec celui de vingt ans, nous tomberions à la renverse, et nous aurions peur de cette figure : mais c'est jour à jour que nous avançons ; nous sommes aujourd'hui comme hier, et demain comme aujourd'hui ; ainsi nous avançons sans le sentir, et c'est un miracle de cette Providence que j'adore. Voilà une tirade où ma plume m'a conduite sans y penser. Vous avez été, sans doute, de la belle et bonne compagnie qui étoit chez le Cardinal de Bonzi. Adieu, Monsieur, je ne change point d'avis sur l'estime et l'amitié que je vous ai promise.

La Marquise de Sévigné.

LETTRE IX.

A Livry, 20 Octobre.

Je suis ici dans ce petit lieu que vous connoissez, Monsieur. Ce fut la plus forte des raisons qui m'obligea de vous y mener : car je voulois absolument, que quand je vous écrirois de Livry, votre imagination sût où me prendre. Vous me voyez donc présentement : il y a cinq semaines que je suis avec ma fille, souvent avec mon fils, avec mon bon Abbé, avec Mademoiselle de Grignan, avec le petit Grignan, et quelques jours le Chevalier. Si vous saviez, Monsieur, comme tout cela est bon en ménage, vous comprendriez aisément le peu d'impatience que j'ai de retourner à Paris, cependant il faudra faire comme les autres à la S. Martin. Notre *ami* nous manque, il a été fort incommodé, il craint notre serein, la presse est un peu sur les logemens, toutes ces raisons le font demeurer à Paris. Mais vous ne pourriez pas le reconnoître; sachez, Monsieur, qu'il a pris une perruque comme un autre homme. Ce n'est plus cette petite tête frisottée seule semblable à elle; jamais vous n'avez vu un tel changement; j'en ai trem-

blé pour notre amitié : ce n'étoit plus ses cheveux à qui je suis attachée depuis plus de trente ans, mes secrets, mes confiances, mes anciennes habitudes, tout étoit chancelant, il étoit plus jeune de vingt ans, je ne savois plus où retrouver mon ancien *ami ;* enfin, je me suis un peu apprivoisée avec cette tête à la mode, et je retrouve dessous celle de notre bon Corbinelli. Si vous aviez été ici, nous aurions bien joué toute cette pièce ensemble, je suis assurée que vous auriez été aussi surpris que moi. C'étoit bien autre chose que cette garde-robe et ces points magnifiques que M. de Vardes lui avoit donnés. A propos, il le fait chef de son conseil, il profite de ses études sur le droit, et le met à la tête de ses affaires, et il gagne beaucoup à cette disposition, et en vérité, on se trouvera toujours fort bien de notre *ami* à quelque sauce qu'on le mette. Celui qui est toujours chassé de vos États me fait une extrême pitié. Il y a de certains dégoûts qui sont insupportables ; ses malheurs prennent le train de ne finir jamais, et il n'a plus la consolation d'avoir des camarades, il est seul dans le monde qui n'ait point trouvé de moment heureux. Vous verrez M. de Noailles dans un état bien contraire : c'est une belle place que celle qu'il va

tenir : on dit qu'il a ordre de ne donner la main qu'aux Lieutenans de Roi et aux Évêques; rien pour les Barons ni pour les grands Seigneurs. Mandez-moi comment se passera cette scène, et en particulier ce qui regardera vos intérêts, ou les agrémens que vous pourra donner l'estime et l'amitié d'un aussi honnête homme. Madame de Calvisson a trouvé à propos de ne point aller voir Madame la Duchesse de Noailles, elle a été seule de cet avis. Je ne sais comment elle l'entend ; mais jamais un trait d'orgueil n'a été si mal placé, ni si mal reçu de tout le monde. Ne me citez pas si l'envie vous prend d'en parler comme les autres ; vous me direz aussi comment se comporte notre Carcassonne. Adieu, Monsieur, adieu, le plus aimable ami du monde : je ne puis vous dire avec combien d'empressement tous ceux qui sont ici me prient de vous faire des amitiés : ne les entendez-vous point d'où vous êtes? Vous seriez assez content présentement de la santé de ma fille ; son plus grand défaut étoit cette délicatesse qui nous faisoit trembler. Mon Dieu ! que tout est fragile en cette vie ! et que nous entendons mal nos intérêts de nous y attacher si fortement ! J'ai envoyé votre lettre à notre *ami* : nous ne savions ce que vous étiez devenu ; mais Dieu

merci vous étiez occupé fort honorablement: je m'en réjouis.

LETTRE

DE MADAME DE GRIGNAN,

AU MÊME.

Le 23 Juin 1688.

On m'a mandé de Languedoc que j'y avois un procès, que l'on y poursuivoit vivement M. de Grignan, et que les Commissaires étoient d'étranges gens. Je les ai bien maudits, Monsieur; et puis j'ai su que vous étiez un des plus importans: c'est donc à vous à qui j'ai donné tant de malédictions, et vous auprès de qui j'ai cherché des protections pour adoucir votre rigueur, et faire entendre la justice de ma cause. C'est à M. d'Argouges à qui j'ai l'obligation d'avoir appris que ce Commissaire odieux, et ce M. de Moulceau, tant estimé, n'étoient qu'un. Toute la colère allumée contre le premier a disparu à ce nom, et les armes me sont tombées de la main comme de celles d'Arcabonne quand elle reconnoît Amadis. C'est à M. de Moulceau que j'adresse cette citation de l'opéra; vous jugez bien, Monsieur,

qu'en qualité de Commissaire, je ne vous citerai que des loix. Il y en a une bien établie dans le monde, et sur-tout parmi les honnêtes gens, c'est de ne point les condamner sans les entendre; voilà, Monsieur, en quoi consiste la grace que j'ai à vous demander. Aujourd'hui les gens de M. le Prince de Conti nous demandent une terre que nous possédons depuis trois cents ans. Je sais par M. de Corbinelli que c'est un furieux titre qu'une possession de trois cents ans; nous vous demandons, Monsieur, le loisir de rassembler nos preuves pour vous convaincre du peu de droit de M. le Prince de Conti, et de la bonté du nôtre. Nos gens d'affaires sont ici pour un procès qui m'y arrête: dès qu'ils seront de retour, ce qui sera dans peu, ils vous étaleront nos pancartes, et vous conviendrez que nous ne résistons à un si grand Prince, que par la nécessité où l'on est de conserver un bien très-légitimement acquis. Il faut sentir une grande justice de son côté, Monsieur, pour ne vous pas craindre, quand il est question de M. le Prince de Conti; et j'avoue que l'on ne peut se croire plus en sûreté que j'y suis, sachant ce que je sais de l'affaire, et vous connoissant comme je vous connois pour le plus juste, le plus éclairé juge, le

plus

plus estimable et le plus aimable ami du monde. Je demande pardon de cette douceur à votre dignité de Commissaire, et fait ma protestation qu'elle n'est point en vue de vous corrompre, mais de rendre honneur à une vérité que je pense souvent et ne vous dis jamais; il me semble pourtant que vous devez m'entendre quelquefois par ma mère, et me donner part aux protestations qu'elle vous fait de tems en tems de vous honorer infiniment.

La Comtesse de Grignan.

LETTRE X.

MADAME DE SÉVIGNÉ,

Ma fille a fort bien dit, mais elle a oublié de vous dire que M. dArgouges lui a dit en ma présence qu'elle vous dît de sa part de lui donner du tems; songez donc que c'est M. d'Argouges qui vous en prie, mais n'y songez qu'en cas que la considération de cette Comtesse de Grignan eût besoin de ce secours. Je vous avoue que j'ai eu envie de rire, quand j'ai vu que ce Commissaire où il nous renvoyoit, étoit ce cher ami que nous aimions et que nous estimions

si parfaitement. Madame la Duchesse d'Arpajon est nommée Dame d'honneur. C'est Madame de Maintenon qui a rempli cette place, cette place qu'elle avoit refusée. Le Roi a dit que Madame de Rochefort étoit trop jeune, et a dit à Madame la Dauphine que Madame d'Arpajon avoit eu une parfaite beauté, une parfaite réputation, qu'elle étoit douce, complaisante, sûre, qu'il ne connoissoit pas par lui-même toutes ses bonnes qualités, mais par quelqu'un à qui il se fioit autant qu'à lui-même. La voilà donc transportée de joie, au-dessus du vent et de tous les procès de M. d'Ambres, en état de bien marier sa fille. C'est ainsi que la Providence a rangé cette grande affaire que M. de Louvois vouloit faire tomber à Mademoiselle de la Motte, M. de Créqui et la voix publique à la Duchesse de Créqui. Voila qui est fait, et c'est l'ouvrage de Madame de Maintenon, qui s'est souvenue fort agréablement de l'ancienne amitié de M. de Beuvron et de Madame d'Arpajon pour elle, du tems qu'elle étoit Madame Scaron.

La jeune Duchesse de Vantadour est Dame d'honneur de Madame : la jeunesse n'a point fait de tort à celle-là ; elle fait les délices du Palais-Royal ; Monsieur en

a parlé comme s'il étoit honoré qu'elle eût bien voulu cette place. Enfin, notre *ami* a si bien fait à force de raisonner, de conclure, d'écrire et de philosopher, que M. de Bussy perdit hier son procès tout du long. Sa fille obligée à reconnoître le mari, et l'enfant est condamné à donner cent francs d'aumônes. Ce procès mettra notre *ami* en vogue. Bussy bondit dans les rues, sa fille est forcenée dans son lit. Dieu l'a ainsi réglé de toute éternité. Amen.

La Marquise de Sévigné.

LETTRE XI.

A Grignan, le 5 Juin 1695.

J'ai dessein, Monsieur, de vous faire un procès : voici comme je m'y prends. Je veux que vous le jugiez vous-même. Il y a plus d'un an que je suis ici avec ma fille, pour qui je n'ai pas changé de goût. Depuis ce tems vous avez entendu parler, sans doute, du mariage du Marquis de Grignan avec Mademoiselle de Saint-Amand. Vous l'avez vue assez souvent à Montpellier pour connoître sa personne ; vous avez aussi entendu parler des grands biens de M. son père, vous n'avez point ignoré que ce mariage s'est fait

avec un assez grand bruit dans ce château que vous connoissez. Je suppose que vous n'avez point oublié ce tems où commença la véritable estime que nous avons toujours conservée pour vous. Sur cela je mesure vos sentimens par les miens, et je juge que ne vous ayant point oublié, vous ne devez pas aussi nous avoir oubliées.

J'y joins même M. de Grignan, dont les dates sont encore plus anciennes que les nôtres. Je rassemble toutes ces choses, et de tout côté je me trouve offensée ; je m'en plains ici, je m'en plains à vos amis, je m'en plains à notre cher Corbinelli, confident jaloux et témoin de toute l'estime et l'amitié que nous avons pour vous ; et enfin, je m'en plains à vous-même, Monsieur. D'où vient ce silence ? est-ce de l'oubli ? est-ce une parfaite indifférence ? Je ne sais : que voulez-vous que je pense ? A quoi ressemble votre conduite ? donnez-y un nom, Monsieur ; voilà le procès en état d'être jugé. Jugez-le : je consens que vous soyez juge et partie.

La Marquise de Sévigné.

LETTRE XII.

A Paris, le premier Juin 1695.

Je ne suis point en Bretagne, Monsieur, je suis encore à Paris, et j'y serai encore quelque tems. Je m'amuse à regarder le dénouement de plusieurs affaires qui décident du départ de ma fille. Si elle s'en va, je la suivrai de près, c'est-à-dire, en prenant une route toute contraire. Si elle ne s'en va point, je ferai la belle action de la quitter, parce que mille raisons me forcent d'aller en Bretagne. Voilà ce qui me regarde, ce qui touche notre amitié; et notre commerce ne vous déplaira pas, puisque je déclare qu'en quelque lieu que je sois, je conserverai pour vous un souvenir digne de la jalousie de notre *ami*, et que je prétends que nous ne soyons point deux mois sans savoir des nouvelles les uns des autres, ainsi nous trouverons le moyen de rapprocher les deux bouts de la France. J'ai fait voir à Madame de Villars tout ce que vous me mandez de M. le Maréchal de Bellefond. Cette action vous a paru plus grande qu'à nous: c'est l'effet de la perspective. Nous vous donnons Luxembourg pour sujet d'admiration

et de méditation. Cette conquête ne perdra rien de son prix en s'éloignant. Le Roi revient samedi triomphant à son ordinaire; M. de Vardes l'a prévenu, il honore Paris de sa présence, et il est toujours le bon parti de la conversation. Vous savez que nous avons perdu Madame de Richelieu, véritable Dame d'honneur au pied de la lettre; elle est regrettée universellement : on ne sait encore qui occupera cette belle place. Je ne m'amuserai point à vous conter le remue-ménage de tous les Évêques, cela blesse et fait mal au cœur. Adieu, l'aimable *scélérat* : écrivez-moi donc de tems en tems, et adressez vos lettres ici : on me les fera toujours tenir. Voilà notre très-cher jaloux, plus digne que jamais d'être aimé de nous tous; j'y comprends M. de Vardes qui fait fort bien son devoir.

MONSIEUR CORBINELLI.

J'ai attendu la fin de cette lettre pour commencer la preuve de ma tranquillité sur vos amours. Je l'ai lue toute entière, et comme je tirois mes lunettes, elle m'a demandé si c'étoit un poignard. Vous voyez par-là que l'on me veut causer des inquiétudes, et que l'on n'en prend point; vous direz l'un et l'autre peut-être avec Corbinelli, qu'on

en a d'autant plus qu'on s'efforce davantage de les cacher. Je l'avoue, et ne me tiens qu'à mon imagination sur ce point. Peut-être si on la fondoit dans un creuset, on en tireroit plus de dix onces du mal dont je crois être guéri. Mais pourquoi guérir d'un mal agréable et causé par deux sujets si dignes? J'ai lu votre lettre du 10 avec plaisir : sur quoi je vous dirai que j'en veux toujours à la Jurisprudence, et que j'en sais assez pour faire perdre le procès à tous mes amis : ce qui peut arriver à ma louange par l'ignorance palpable des tribunaux, où c'est se mettre en passe de tout perdre que de parler raison, règle, ordonnances et lois. M. de Vardes est ici plus délicieux que jamais, et joignant les perfections humaines et la sagesse de l'honnête homme à celle d'un bon Chretien. Adieu, mon ami, la jalousie me reprend. Je vous quitte en vous assurant que jamais un homme amoureux à mourir, n'a tant aimé son rival.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je hais ce rival, mais c'est de m'effacer et d'écrire si bien dans ma mauvaise lettre. Le poignard changé en lunettes nous fait souvenir de cet assassinat que vous aviez dessein de faire un soir à Rambouillet : on

seroit heureux si l'on pouvoit passer sa vie avec les gens qui nous plaisent, et dont l'esprit et l'humeur nous charment. Je me souviens encore de Livry. Je me garderai bien de perdre l'espérance de vous y revoir quelque jour. Et pourquoi non ? Notre bon Abbé se porte à merveilles ; il vous fait des complimens très-sincères. Ma fille, ses belles-filles, le Coadjuteur même, tout cela se réveille à votre nom, et vous demande la continuation d'un souvenir qui leur est agréable. Voilà ce qui me restoit à vous dire, Monsieur, en vous demandant pour moi ce que je demande pour les autres.

LETTRE XIII.

A Paris, le 3 Avril.

Il y a dix jours, Monsieur, que ma belle et triomphante santé est attaquée ; un peu de colique composée de bile, de néphrétiques, de misères humaines ; enfin des attaques, quoique légères, qui font penser que l'on est mortelle : c'est ce qui m'a occupée assez sérieusement pour me faire une violente distraction, et m'empêcher de vous répondre. C'est tout ce que je puis dire pour vous donner une grande opinion de cette

incommodité : car la pensée de vous répondre étoit assez forte, pour ne pouvoir être surmontée que par quelque chose de considérable. Par bonheur, M. de Vardes m'a rendu notre *ami* dans ce même tems, de sorte que sa philosophie déjà toute préparée pour les douleurs de M. de Vardes, n'a pas fait le moindre effort pour me persuader que les miennes n'étoient pas dignes d'occuper mon ame ; et en effet en peu de jours, je me trouve en état de prêcher les autres, et je reprends doucement le fil de mon carême interrompu seulement par quelques bouillons. Je n'ai point douté, Monsieur, que votre présence et votre conversation ne vous rendissent de bien meilleurs offices auprès de M. de la Trousse, que tout ce que je pourrois écrire. Pour le Père Bourdaloue, ce seroit mauvais signe pour Montpellier s'il n'y étoit pas admiré, après l'avoir été à la Cour et à Paris d'une manière si sincère et si vraie. Je comprends que ces endroits cousus par le sujet des nouveaux frères à la beauté ordinaire de ses sermons, font une augmentation considérable. C'est par ces sortes d'endroits tout pleins de zèle et d'éloquence qu'il enlève et qu'il transporte : il m'a souvent ôté la respiration par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la jus-

tesse de ses discours, et je ne respirois que quand il lui plaisoit de les finir, pour en recommencer un autre de la même beauté. Enfin, Monsieur, je suis assurée que vous savez ce que je veux dire, et que vous êtes aussi charmé de l'esprit, de la bonté, de l'agrément, et de la facilité du Père Bourdaloue dans la vie civile et commune, que charmé et enchanté de ses sermons. Je crois que vous saurez bien vous démêler de l'embarras de cette grande fète qui pourroit causer tant de sacriléges, si, par une adresse et une habileté chrétienne et politique, vous ne preniez d'autres chemins que ceux de la violence. M. l'Abbé de Quincy, nommé à l'Évêché de Poitiers, n'a pas cru sa poitrine assez bonne pour s'acquitter de ses devoirs de la manière qu'il le voudroit, et a remis cet Évêché au Roi. Cette action est belle et rare, elle a été fort louée. S. M. a mis à sa place M. de Tréguier, de notre Basse-Bretagne, député ici de la Province, très-saint Prélat, autrefois le Père Feuillant de l'Oratoire, qui très-canoniquement s'est consacré, aux dépens de sa poitrine fort large, à toutes les fatigues pastorales.

M. de Harlay et M. de Beson ont rempli les deux places vides du Conseil, et M. de la Rénie et M. de Bignon sont devenus or-

dinaires. Ceux qui pourroient en avoir du chagrin, seront consolés alors qu'on y pensera le moins par la mort de quelque vieux Doyen. Vous savez qu'il y a un carrousel, où trente Dames et trente Seigneurs auront le plaisir de divertir la Cour à leurs dépens. Le pauvre Polignac, prêt à épouser Mademoiselle de Rambures, a trouvé, sur la proposition d'être Menin, que S. M. n'avoit pas encore pardonné à Madame sa mère, et le mariage a été rompu d'une manière désagréable. Mademoiselle de Rambures en a paru affligée; il faut espérer qu'il sera plus heureux à la troisième. M. Danio jouit à longs traits du plaisir d'avoir épousé la plus belle, la plus jolie, la plus jeune, la plus délicate, et la plus nymphe de la Cour. O trop heureux d'avoir une si belle femme! Il en faut croire Molière. L'endroit le plus sensible étoit de jouir du nom de *Bavière*, d'être *cousin de Madame la Dauphine*, de porter *tous les deuils de l'Europe par parenté*; enfin, rien ne manquoit à la suprême beauté de cette circonstance. Mais comme on ne peut pas être entièrement heureux en ce monde, Dieu a permis que Madame la Dauphine, ayant su que cette jolie personne avoit signé partout *Sophie de Bavière*, s'est transportée d'une telle colère, que le Roi

fut trois fois chez elle pour l'appaiser, craignant pour sa grossesse. Enfin, tout a été effacé, rayé, biffé, M. de Strasbourg ayant demandé pardon, et avoué que sa nièce est d'une branche égarée et séparée depuis longtems, et rabaissée par de mauvaises alliances, qui n'a jamais été appelée que *Lenestin*.

C'est à ce prix qu'on a fini cette brillante et ridicule scène, et en promettant qu'elle ne seroit point *Bavière*, ou qu'autrement ils ne seroient pas cousins : or, vous m'avouerez qu'à un homme gonflé de cette vision, c'est une chose plaisante que dès le *premier pas retourner en arrière*. Vous pouvez penser comme les Courtisans charitables sont touchés de cette aventure; pour moi j'avoue que tous ces maux qui viennent par la vanité, me font un malin plaisir. Ne me citez point, et croyez que je suis toujours une des persoñnes du monde qui vous estime et vous connoît le plus (c'est la même chose). Dites-nous quelquefois de vos nouvelles; et si vous voulez assurer le Père Bourdaloue de mes sincères respects, et M. de la Trousse de ma fidèle amitié, vous ferez plaisir à votre très-humble servante. Je voulois que notre Corbinelli mît là un mot, mais il m'est glissé des mains, je ne sais où le reprendre.

LETTRE XIV.

A Paris, lundi 29 Avril.

Vous aimez donc mes lettres : j'en suis ravie, Monsieur ; en voici une qui en vaut cent. Il y a un mois que ma triomphante santé est un peu attaquée : un peu de colique, un peu de rhumatisme, un peu de chagrin, par conséquent, tout cela me pourroit dispenser de vous écrire ; mais j'aimerois mieux mourir qu'un autre que moi vous eût mandé que M. le Prince de Conti est enfin revenu à la Cour ; il est ce soir à Versailles, et le Roi, comme un véritable père, l'a fait revenir auprès de lui, après l'avoir exilé quelque tems pour lui donner le loisir de faire des réflexions. Il les a faites sans doute, et la Cour sera bien parée et bien brillante de son retour. S. M. fait des Chevaliers à la Pentecôte, mais ce n'est qu'une promotion de famille : M. de Chartres, M. le Duc de Bourbon, M. le Prince de Conti, M. du Maine, sans plus : tous les autres prétendans prendront patience, s'il leur plaît : ce n'est pas sans chagrin qu'ils verront leurs espérances reculées. M. le Duc de la Vieuville est Gouverneur de M. le Duc de Char-

tres. Madame de Polignac, qui n'est point Mademoiselle d'Alérac, vint voir hier Madame de Grignan. Elle étoit brillante, vive, toute entêtée de la grandeur de la maison de Polignac, en aimant le nom et les personnes, se chargeant de la fortune des deux frères, et ayant soutenu fort généreusement et avec courage la première improbation du Roi; elle a pris son tems; elle a mis de bons ouvriers en campagne; et enfin, au lieu de les abandonner, comme les femmes du commun, elle s'est fait un point d'honneur de les remettre bien à la Cour. Je vous réponds qu'elle rétablira et ressuscitera cette maison : voilà ce que la Providence leur gardoit, et c'est ce qui nous empêchoit de pouvoir lire distinctement ce qu'elle avoit écrit pour Mademoiselle d'Alérac. Adieu, Monsieur, aimez-moi, vous le devez. J'aime votre esprit, votre mérite, votre sagesse, votre folie, votre vertu, votre humeur, votre bonté, enfin, tout ce qui est en vous, et vous souhaite toute sorte de bonheur, et à cette jolie couvée qui est sous votre aile, et qui vous doit donner tant de plaisir et de consolation. Tout ce qui est ici vous salue, et notre *ami* ne sait rien de cette lettre précipitée. Je parlerai bien de vous avec Bourdaloue. Madame Danio, ci-devant Bavière, est toute sage, toute

aimable, et rend son mari heureux; il n'auroit tenu qu'à elle de le rendre bien ridicule.

LETTRE XV.

A Paris, le jour des Rois.

Je laisse à part tout ce que je pourrois répondre à vos réflexions morales et chrétiennes, et je crois même que ce ne seroit pas une réponse que j'y ferois, ce ne seroit qu'une répétition. Je vous rendrois vos paroles, et ma lettre ne seroit que l'écho de la vôtre, parce que je suis assez heureuse pour penser comme vous dans cette occasion. J'aime donc bien mieux vous gronder et vous dire que vous êtes vraiment bien délicat et bien précieux, de vous trouver atteint d'une petite attaque de décrépitude, parce que vous êtes grand-père, et que Madame votre fille a pris la liberté de vous en faire une autre. Voilà un grand malheur! Et à qui vous en plaignez-vous, Monsieur? à qui pensez-vous parler? et que feriez-vous donc, si vous en aviez une qui eût pris l'habit à la Visitation d'Aix à seize ans? Vraiment vous feriez une belle vie, et moi je soutiens cet affront comme si ce n'étoit rien; je regarde

ce mal, qui n'est point encore tombé sur moi, avec un courage héroïque; je me prépare à toutes les conséquences avec paix et tranquillité; et voyant qu'il faut se résoudre, et que je ne suis pas la plus forte, je m'occupe de l'obligation que j'ai à Dieu de me conduire si doucement à la mort. Je le remercie de l'envie qu'il me donne de m'y préparer tous les jours, et même de ne pas souhaiter de tirer jusqu'à la lie. L'excès de la vieillesse est affreux et humiliant : nous en voyons tous les jours un exemple qui nous afflige, le bon Corbinelli et moi, le pauvre Abbé de Coulanges, dont la pesanteur et les incommodités nous font souhaiter de n'aller pas jusque-là. Voilà comme nous philosophons chrétiennement, et voilà comme nous vous prions de faire quand votre petite-fille aura seize ans. Mais il y a bien du tems encore, et vous en savez plus que nous : c'est ce qui m'a fait presser de vous dire tout ceci, afin de profiter de cette même vieillesse pour vous faire un sermon, jugeant bien que si je perdois cette occasion, je ne la retrouverois jamais. Votre Prince de Conti profite fort sagement de tout ce que M. le Prince lui attire de bonté et d'agrément de S. M. Je suis quelquefois affligée que vous ne régniez point dans la maison de ce soleil levant.

vant. M. de la Trousse est heureux d'être aimé de *tuti quanti*, comme vous me le représentez; mais sur-tout d'être estimé d'un *scélérat* comme vous; faites-lui mes amitiés, et à M. de Vardes que j'aime et honore toujours parfaitement. Je fais mes complimens à Madame votre femme. Je suis ravie de lui plaire, et que l'admiration que j'eus toute naturelle pour la pureté de sa langue qu'elle avoit conservée en ce pays, ne m'ait point brouillée avec elle. Je remercie aussi Madame votre fille, et me réjouis avec elle de vous avoir donné la qualité que je possède depuis si long-tems: et pour vous, Monsieur, croyez que si je n'avois pas un jaloux qui me contraint, je vous en dirois assez pour le faire enrager. M. de Grignan vient d'arriver: toute cette *case* vous est acquise, et notre pauvre bon Abbé.

DE MONSIEUR CORBINELLI.

Il me semble, Monsieur, que la qualité de grand-père est belle, à la considérer d'un certain côté; il naît une troupe d'enfans qui nous honorent, et qui souvent nous aiment mieux que nos propres enfans: de l'autre côté, ces grands-pères sont en peine d'un plus grand nombre d'inconvéniens et de contre-tems qui arrivent, ou dans leur con-

duite, ou dans leur fortune. Mais le plus sûr est d'aimer les ordres du Ciel, et de s'y soumettre; c'est le seul moyen de les trouver plus doux. Je suis bien fâché de n'être pas à ces conversations des Récollets, et à ces conférences de M. de Greffeille avec vous et les bons esprits. Vous m'auriez perfectionné sur les matières de droit. J'aurois encore pris un grand plaisir d'apprendre à vos Missionnaires l'art de ramener ces Réformés, et de réparer les torts que la nation monachale nous a faits. Mais quoi! Dieu ne l'a pas voulu. La mort de M. le Prince a édifié tout le monde, et vous autres comme nous: j'aurois voulu qu'il eût donné quelque signe de vie au public pour Madame sa femme. Adieu, mon ami, je vous embrasse de tout mon cœur, vous et votre chère famille, femme, fille, et petits-enfans, particulièrement vous, comme mon rival, sans rancune.

LETTRE XVI.

A Paris, le 22 Mai.

J'AI revu le Marquis de Toiras, Monsieur, que vous m'avez envoyé; je l'ai trouvé digne de votre estime et de celle de tous ceux qui le connoîtront. Vous me dites du bien de sa personne et des qualités qui sont attachées à son nom : c'est moi qui les dis aux autres; ce m'est une religion que la vénération que j'ai pour cette maison : ce sentiment m'est inspiré dès ma plus tendre jeunesse, et j'ai appris par la même tradition, que le Maréchal auroit épousé ma mère, si la mort traîtresse et désobligeante n'eût emporté ce héros. Ainsi, Monsieur, prenez d'autres sujets d'exercer le pouvoir que vos opinions auroient sur les miennes : car dans cette occasion vous avez trouvé fait ce que vous vouliez m'inspirer. Nous avons revu aussi M. et Madame de R**. Ha! qu'ils sont maigres! ils nous donneroient une méchante idée de la bonne chère de M. de Vardes, si nous ne la connoissions, et que nous ne connussions aussi la sécheresse de leur tempérament. En vérité, ils sont revenus comme ils étoient partis. Adieu, Monsieur : je vous

conserve ici, ou pour mieux dire, votre mérite se conserve ici tous les cœurs; il n'y en a pas un qui ait perdu la moindre chose de tous les désirs de vous servir. Pour moi je ne change jamais de goût pour des amis comme vous; on en trouve peu, et je vous mets avec notre cher ami, pour être dignes tous deux de la tendre amitié de ceux qui vous l'ont promise.

DE MONSIEUR CORBINELLI.

Je dis, mon ami, la même chose de M. de Toiras, et j'y ajoute qu'il m'a paru tout confit en douceur, en honnêteté, et son extérieur répondant à ses bonnes qualités intérieures qui se manifestent à tout moment dans ses discours. Je l'ai enfin trouvé, par tout ce que j'ai vu, tel que vous me l'avez dépeint, dont je suis, en vérité, fort aise pour lui et pour tous ceux qui l'aiment, c'est-à-dire, entre autres, pour vous. Madame de R** m'a dit que vous étiez demeuré en froideur avec M. son père, rien ne peut-il vous réchauffer pour lui, après l'exemple que je vous donne de ce que j'ai fait pour elle? Je l'ai vue donc, je lui ai offert mes services, et nous vivrons comme si de rien n'eût été, comme l'on dit. Je fais mon compte de vous aller voir environ vers la

Saint-Jean. J'ai donné congé à mon hôte, et je quitte mon logis; ainsi je me dispose à fuir...., c'est-à-dire le monde d'ici, qui est le précis de toutes les malédictions. Que dites-vous de la conversion de Gourville? M. de Tournay me l'offrit l'autre jour comme une nouvelle importante à tous les serviteurs de Dieu. Réjouissez-vous en cette qualité en me gardant ma part pour quand il plaira à Dieu de faire la mienne : *converte nos, Deus*. Adieu, mon cher ami : je suis toujours à outrance le droit où je commence à me former assez pour tenir ma place dans votre classe. Mes complimens à votre aimable famille. On commence à reparler de la paix, dont on a des pressentimens fondés sur de bons pronostics.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je fais mes complimens à Madame votre femme et à son aimable fille; je vous exhorte à vous réchauffer pour notre ami à l'exemple de l'autre : c'est trop d'être le seul exilé dans le monde, et de perdre un ami comme vous.

LETTRE XVII.

A Grignan, mardi 9 Janvier.

J'ai pris pour moi les complimens qui me sont dûs, Monsieur, sur le mariage de Madame de Simiane, qui ne sont proprement que d'avoir extrêmement approuvé ce que ma fille a disposé dans son bon esprit il y a fort long-tems. Jamais rien ne sauroit être mieux assorti : tout y est noble, commode et avantageux pour une fille de la maison de Grignan, qui a trouvé un homme et une famille qui compte pour tout son mérite, sa personne et son nom, et rien du tout le bien, et c'est uniquement ce qui se compte dans tous les autres pays ; ainsi on a profité avec plaisir d'un sentiment si rare et si noble. On ne sauroit mieux recevoir vos complimens que M. et Madame de Grignan les ont reçus, ni conserver pour votre mérite, une estime plus singulière. Nous n'avons qu'un sentiment sur ce sujet, et vous avez fait dans nos cœurs la même impression profonde, que vous dites que nous avons faite sur vous : ce coup double est bien heureux ; c'est dommage qu'on ne s'en donne plus souvent des marques. Votre style nous charme

et nous plait, il vous est particulier, et plus que nous ne saurions vous le dire, dans notre goût : c'est dommage que nous n'ayons encore quatre ou cinq enfans à marier. Il est triste de penser que nous ne reverrons jamais une seule de vos aimables lettres, les traits que vous donnez à celle qui cache la moitié de son esprit, et au degré de parenté de l'autre, nous font voir que vous seriez un bon peintre, si c'étoit encore la mode des portraits. C'est à vous, Monsieur, qu'il faut souhaiter une longue vie, afin que le monde jouisse long-tems de tant de bonnes choses. Pour moi je ne suis plus bonne à rien, j'ai fait mon rôle, et par mon goût je ne souhaiterois jamais une si longue vie : il est rare que la fin et la lie n'en soit humiliante; mais nous sommes heureux que ce soit la volonté de Dieu qui la règle, comme toutes les choses de ce monde; tout est mieux entre ses mains qu'entre les nôtres. Vous me parlez de Corbinelli : je suis honteuse de vous dire que, m'écrivant très-peu, quoique nous nous aimions toujours cordialement, je ne lui ai point parlé de vous; ainsi son tort n'est pas si grand; je m'en vais lui en écrire sans lui parler d'autre chose : nous verrons si c'est tout de bon que le crime de l'absence soit irrémissible auprès de lui.

Je ne le crois pas en me souvenant du goût que je lui ai vu pour vous. Je serois quasi dans le même cas à son égard, si j'étois encore long tems ici; mais il nous fera voir, comme vous, Monsieur, que le fonds de l'estime et de l'amitié se conserve, et n'est point incompatible avec le silence, et c'est cette seule vérité qui peut me consoler du vôtre.

La Marquise de Sévigné.

LETTRE XVIII.

A Paris, le 28 Juillet.

Vous allez entendre une belle et admirable histoire, remarquez-en bien toutes les circonstances. M. le Prince de Conti s'étant expliqué d'être mal-content de M. le Chevalier de Lorraine, parce qu'il avoit dit que M. le Prince de la Roche-sur-Yon étoit amoureux de Madame sa femme, trouva à propos de lui dire, il y a deux jours, dans les jardins de Versailles, qu'il lui vouloit faire l'honneur de se battre contre lui, parce qu'il l'avoit offensé par des discours, etc. M. le Chevalier de Lorraine le remercia de cet honneur qu'il lui vouloit faire, et vouloit se justifier d'avoir parlé; après quoi le Prince lui

lui dit, qu'il pouvoit prendre pour second M. de Marsan, qui s'approcha s'entendant nommer, et se mit volontiers de la partie, en priant M. le Prince de Conti de vouloir lui donner M. le Comte de Soissons; qu'il y avoit long-tems qu'il étoit ennemi de leur maison. La proposition fut acceptée : voilà la partie bien liée, le lieu pris, l'heure marquée, le secret recommandé. Ne croyez-vous pas être au tems de feu M. de Boutteville? Chacun s'en va de son côté; mais le Chevalier de Lorraine alla droit chez Monsieur, à qui il conta toute cette petite histoire, et Monsieur un moment après la confia au Roi. Vous pouvez penser tout ce qu'il dit à son gendre; il lui parla deux heures avec plus de gaîté que de colère, mais d'un air de maître qui a dû causer de grands repentirs. Tout cela n'a pas eu de suite. Le public a voulu trouver que le Chevalier de Lorraine devoit refuser sur le champ plutôt que de consentir et puis aller tout dire; mais les gens du métier ont trouvé qu'un refus auroit attiré des paroles fâcheuses du Prince, et quelque menace peut-être dure à digérer, et puis on a ce paquet-là sur le nez; et c'est à un homme à courre; ainsi on a approuvé sa conduite, d'autant plus que le courage du chevalier de Lorraine est hors de tout soupçon. Que dites-

vous de cette affaire? comment vous paroît-elle emmanchée? Hélas! si cette sainte Princesse revenoit ici-bas, et qu'elle trouvât son cher fils avec de telles impétuosités, ne croyez-vous pas qu'elle retourneroit sur ses pas, de douleur et d'affliction? Vous causerez de cela avec M. de Vardes. Plût à Dieu que la naissance d'un Duc de Bourgogne que nous attendons, nous le pût ramener!

Je suis toujours ravie du commerce que vous avez avec le contraire de gauche; vous me faites aimer Serignan, sans que je le voie jamais; je lui ai fait dire en l'air que nous étions bien proches par vous, et que j'avois pour lui une estime aussi particulière que son mérite. Il est fort vrai que Madame de Calvisson n'a point été voir Madame de Noailles; je n'oserois dire ce que j'ai trouvé de cet orgueil; notre *ami* est son ami, mais il ne me persuadera pas que son mari ayant fait tous ses devoirs, le corps de réserve soit d'une bonne politique. Celle du nouvel Intendant de Lyon seroit bien mauvaise, s'il n'estimoit (comme il doit) M. votre frère: en tout cas il sera averti de son devoir.

Le jeune fils du Comte de Rois, âgé de seize ans, étant à Rome avec M. le Duc de la Roche-sur-Yon et M. de Liancourt, ses cousins, a reçu un si bon petit rayon de la

grace efficace, qu'après une instruction fort sérieuse, il a fait son abjuration entre les mains du Pape, il a eu l'honneur de communier de sa main. Cette aventure est heureuse, et pour ce monde, et pour l'autre : toute la famille en est au désespoir.

Il y a des fêtes continuelles à Versailles, hormis de l'accouchement de Madame la Dauphine : car les médecins ne pouvant lui faire d'autre mal, se sont si bien mécomptés, qu'ils l'ont saignée dans la fin du troisième mois, et dans le huitième, tant ils sont enragés de vouloir toujours faire quelque chose. Il me semble, Monsieur, qu'il y a long-tems que je parle; cette réflexion vient un peu tard, je vous en plains, et vous supplie d'entendre tout ce que je pense d'estime et d'amitié faites tout exprès pour vous. Notre bon Abbé vous rend mille graces de vous souvenir de Livry. Tous ces hôtes vous font des complimens plus ou moins sérieux. M. de Grignan est parti pour Provence, mon fils est encore en Flandres (1).

(1) L'original de cette lettre a été donné à M. le Comte de Grave, qui l'a remise à M. de Walpo; ce dernier désiroit avoir une lettre en original de Madame de Sévigné.

LETTRE XIX.

A Paris, le 24 Novembre.

Je n'ai reçu aucune de vos lettres depuis plus de quinze mois; je ne sais si notre enragé de jaloux les auroit surprises; ce n'est pourtant pas son style, il auroit plus d'inclination à vous assassiner avec cette petite épée dont vous faisiez une fois un si plaisant usage au jardin de Rambouillet. Nous ne saurions oublier, ni vos folies, ni vos sagesses, et j'ai passé un an en Bretagne avec mon fils, où très-souvent nous parlions de vous avec tous les sentimens que votre sorte de mérite doit imprimer dans des têtes, sans vanité, qui ne sont pas indignes de le connoître. Vingt fois nous avons fait dessein de vous écrire des bagatelles ; nous voulions vous assurer que la *rareté de la satisfaction* n'empêchoit point que vous ne fussiez toujours dans notre souvenir; et vingt fois ce démon qui détourne des bonnes pensées, nous a ôté celle-là. Enfin, Monsieur, après avoir versé, avoir été noyée, avoir fait d'une écorchure à la jambe, un mal dont je ne suis guérie que depuis six semaines, j'ai quitté mon fils et sa femme, qui est fort

jolie, et j'arrive à Bâville chez M. de Lamoignon le 10 ou 12 de Septembre ; j'y trouve ma fille et tous les Grignans qui m'y reçurent avec beaucoup de joie et d'amitiés. Pour achever mon bonheur, ma fille m'est encore demeurée cet hiver. J'ai retrouvé notre cher Corbinelli comme je l'avois laissé, un peu plus philosophe, et mourant tous les jours à quelque chose : son détachement me fait envie ; en changeant d'objet, on en feroit un saint ; il est cependant si bon, et si charitable pour le prochain, que je crois que la grace de Dieu se cache sous le nom de Cartésien. Il convertit plus d'hérétiques par son bon sens, et par ne les pas irriter par des disputes inutiles, que les autres par la vieille controverse. En un mot, tout est missionnaire présentement, chacun croit avoir une mission, et sur-tout les Magistrats et les Gouverneurs de Province, soutenus de quelques dragons : c'est la plus grande et la plus belle chose qui ait été imaginée et exécutée. Vous avez été surpris comme nous des autres nouvelles. Quelle mort que celle de M. le Prince de Conti ! après avoir essuyé tous les périls infinis de la guerre de Hongrie, il vient mourir ici d'un mal qu'il n'a quasi pas ! Il est le fils d'un saint et d'une sainte, il est sage naturellement, et par une

suite de pensées emmanchées à gauche, il joue le fou et le débauché, et meurt sans confession, et sans avoir eu un seul moment, non-seulement pour Dieu, mais pour lui : car il n'a pas eu la moindre connoissance. Sa belle veuve l'a fort pleuré : elle a cent mille écus de rente, et a reçu tant de marques de l'amitié du Roi, et de son inclination naturelle pour elle, qu'avec de tels secours, personne ne doute qu'elle ne se console. Le Prince de la Roche-sur-Yon, qui n'a pas les mêmes raisons, est encore très-affligé. Vous savez et vous approuvez sans doute toutes les places remplies. Mais ne semble-t-il pas, à voir comme je bats la campagne, que j'aie dessein d'oublier de vous parler du mariage de Madame votre fille? les apparences sont bien trompeuses; car c'est l'endroit principal et favori dont j'ai été touchée par rapport à la sensible part que je sais que vous y prenez, Monsieur. En vérité, j'ai une véritable joie de son établissement, que je trouve fort honnête et fort agréable. Je connois le nom de notre amant, il est des premiers de la robe. Feu Madame de Frêne, célèbre par son bon esprit, disoit de ces sortes de familles, que c'étoit du velours rouge cramoisi, c'est-à-dire, une belle et solide et honorable étoffe.

J'ai encore une joie partieulière, c'est de savoir qu'ils sont contens, et que Madame votre fille est parfaitement satisfaite : Dieu leur conserve ce goût, et à vous, Monsieur, celui de m'aimer toujours un peu, malgré toutes les distances et les absences; vous savez celui que j'ai pour votre mérite. Je n'ose m'étendre davantage, car voilà notre cher et furieux jaloux.

DE MONSIEUR CORBINELLI.

Je croyois avoir étouffé ce vilain commerce, et que la crainte de mes extravagances vous eût ôté l'envie de faire de nouvelles protestations. Je m'étois heureusement imaginé que vous n'aviez ni écrit, ni reçu de lettres l'un de l'autre depuis dix mois, et je jouissois tranquillement de l'idée charmante d'un oubli parfaitement établi. J'étois ravi de n'avoir plus à méditer un assassinat, ni tous les secrets de la magie noire pour vous séparer, et par malheur je me vois plus que jamais dans la nécessité d'user d'enchantement. Je vous donnerai avis de tous ceux que j'aurai pratiqués inutilement, afin que votre persévérance me réduise à consentir à la fatale nécessité de votre union. Voilà donc Madame votre fille toute prête à vous faire grand-père, je n'en-

visage que cette qualité pour me consoler de l'amitié dont je viens de vous parler : cela seroit vraiment beau qu'un grand-père aimât une grand'mère ! Revenons à Madame votre fille : faites-leur bien mes complimens, et à Madame sa mère, dans l'espérance qu'elle multipliera cette race, qui, à ma jalousie près, est digne de s'étendre depuis l'orient jusqu'à l'occident. Qu'elle fasse vitement un petit garçon, qui, du côté de la mère, sera vif, bon et aimable, et du côté du père, représente le mérite d'une infinité de Girards qu'on honore ici encore plus que là. Voulez-vous un compliment pour la mort de M. le Prince de Conti ? je vous le fais : en voulez-vous un autre sur ma mission aux huguenots ? je vous le fais : car c'est de vos inspirations que je tiens le goût de servir mon Église. Tout ce qu'il y a de gens de qualité ici me prennent pour leur guide, la canaille ne s'accommode pas si bien des talens. Adieu, mon ami, je m'en vais à ma vigne.

LETTRE XX.

Mercredi, 4 Mars.

Que de choses à dire, Monsieur! quel endroit dans l'histoire du Roi, que la manière dont il a reçu le Roi d'Angleterre; les présens dont il l'a accablé en partant pour aller en Irlande, des vaisseaux à Brest où il est présentement, des frégates, des troupes, des Officiers, et le Comte d'Avaux pour Ambassadeur extraordinaire et pour Conseil, et pour avoir soin des troupes et de l'argent; deux millions en partant, et dans la suite tout ce qu'il demandera! Mais après ces grandes choses, il lui a donné ses armes, son casque, sa cuirasse, qui lui porteront bonheur. Il a donné de quoi armer dix ou douze mille hommes. Mais pour les petites choses et les commodités, elles sont en abondance; des chaises de poste faites en perfection, des calèches, des attelages, des chevaux de main, des services d'or et d'argent, des toilettes, du linge, des lits de camp, des épées riches, des épées de service, des pistolets, et enfin de tout ce qui peut s'imaginer; et en lui disant adieu et en l'embrassant, il lui a dit: Vous ne sauriez dire que

je ne sois touché de vous voir partir ; cependant je vous avoue que je souhaite de ne vous revoir jamais ; mais si par malheur vous revenez, soyez persuadé que vous me retrouverez tel que vous me voyez. Rien n'est mieux dit, rien n'est plus juste : jamais la générosité, la magnificence, la magnanimité, n'ont été exercées comme elles l'ont été par Sa Majesté.

Nous espérons que la guerre d'Irlande fera une puissante diversion, et empêchera le Prince d'Orange de nous tourmenter par des descentes ; ainsi tous nos trois cents mille hommes sur pieds, toutes nos armées si bien placées partout, ne serviront qu'à faire craindre et redouter le Roi, sans que personne n'ose l'attaquer.

Voici un tems de raisonnemens et de politique : j'aimerois bien à vous entendre parler sur tous ces grands évènemens. Voilà le sentiment d'un bon Tapissier sur les questions de Madame votre femme ; mais quoi qu'il vous dise d'une crépine d'or à deux taffetas, et qu'il y en ait ici, rien n'est si joli, si bien et si frais pour l'été, que de faire de ces beaux taffetas, des meubles tout unis, et la tapisserie aussi. J'en ai vu à deux ou trois personnes, il n'y a rien de mieux : il faut tout retrousser comme il vous a dit, et

tout plisser ; pour l'autre meuble, il faut du damas ou de la brocatelle.

Pour notre *ami*, il vous rendra compte lui-même de ce qu'il sait, je ne le sais pas ; depuis qu'il est logé ici, je ne le vois plus, et quand on lui en demande la raison, il répond *que je suis trop près :* cette plaisanterie est une vérité. Si quelquefois le matin je ne me trouvois à son passage quand il va à l'un des trois ou quatre dîners où il est tous les jours prié, je ne le reconnoîtrois plus ; je suis contrainte de le souhaiter au faubourg Saint-Germain, afin de reprendre le commerce que nous avons depuis plus de trente ans. N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'il n'y a point de jalousie qui puisse trouver à mordre sur cette conduite ? la vôtre en sera fort contente.

M. de la Trousse a pris du lait tout l'hiver, il est bien mieux : on croit qu'il commandera un corps séparé dans le Poitou. Il y a trois cents mille hommes sur pied, cinq ou six armées ; mais personne n'est encore précisement assuré de son poste : celui de ma fille est en Provence, le mien cet été sera en Bretagne.

Le petit Marquis a une belle compagnie dans le régiment de son oncle : et partout, Monsieur, je conserverai pour vous une vé-

ritable estime accompagnée d'une amitié qui devroit faire trembler les jaloux.

DE MONSIEUR CORBINELLI.

Je demeure à l'hôtel de Carnavalet, rien au monde que pour me venger de vous; mais ce qui vous surprendra, est que je ne la vois plus depuis que je demeure avec elle: j'espère que vous n'en croyez rien, parce que c'est une chose incroyable, et que vous mettrez ce point sous le titre d'une méchante finesse. Pour les nouvelles publiques elles sont grandes et dignes de votre attention; mais comme je m'accoutume à imputer à Dieu tous les évènemens, je l'admire uniquement en toutes choses, et ne regarde que lui. Adieu, mon ami, je suis tout à vous, jaloux ou tranquille, n'importe.

DE MADAME DE SIMIANE.

Mille baise-mains à Madame votre femme, je voudrois lui rendre un plus grand service.

Madame vient-elle.... à désapprouver le procès qu'on veut lui faire?

LETTRE XXI.

A Paris, le 26 Novembre.

Je ne croyois pas, Monsieur, qu'il y eût d'autres affaires quand on achète une charge, que de chercher de l'argent ; mais je vois qu'il y a encore la manière de le donner et de le recevoir. Vous serez bientôt hors de ces embarras, avec l'envie que vous avez de contribuer toujours à tout ce qui peut vous donner du repos. Mon Dieu ! que ce goût est raisonnable et digne de vous, et que le choix que fait votre compagnie, quand il faut parler et montrer ce qu'elle a de bon, est juste aussi ! Si l'on juge d'elle par ce qu'elle fait paroître, on la mettra au-dessus de nos Parlemens. Il me semble que je vois M. et Madame de Verneuil vous dire des douceurs, et recevoir agréablement les vôtres. Quand cette Princesse vous parlera de moi, répondez bien qu'on ne peut être à elle plus entièrement que j'y suis. Vous avez une sœur de Madame de la Troche qui est aimable, l'aînée vous tiendra compte de tout ce que vous ferez pour elle. J'ai fait des complimens pour vous au Chevalier de Grignan, il les a reçus admirable-

ment bien ; il fit valoir en Prince le silence et la discrétion de votre départ, rien ne manque aux sentimens et au zèle de celui qui prend vos intérêts : mais quand on est emmanché à gauche, on ne peut répondre de rien. Ce que vous me mandâtes l'autre jour d'un certain discours qu'il a fait à un certain homme, me fait vous exhorter encore à conserver en vous la noble tranquilité que je vous ai toujours vue sur le succès de cette affaire. Nous ne revînmes qu'hier de Livry ; la beauté du tems, et la santé de ma fille qui s'y est quasi rétablie, nous y faisoit demeurer par reconnoissance. Dans les deux mois que nous y avons été, je n'ai pu y faire demeurer notre *ami* plus de douze jours. Il y a ici mille petites affaires à quoi il est accoutumé : je ne sais point ses desseins sur son départ, je me doute quasi que la bonne compagnie qui est chez M. de Vardes, pourra l'empêcher d'y aller sitôt. Je vous avoue que je profiterai avec plaisir de cette disposition, mais je n'y contribue que de mes souhaits. Je vous prie de nous mander comme M. de V.... se trouvera de cette troupe de Bohêmes, je ne saurois m'ôter cette vision. Nous aurions cent choses à vous dire sur le tendre ; en un mot, il nous sembloit l'autre jour que si Homère l'avoit

connu, il en auroit bien fait son Achille pour la colère. Nous avons ici un nouveau Prince et une nouvelle Princesse. . . .
. . . .

LETTRE XXII.

A Paris, ce premier Mars.

Il est vrai que j'ai tort de ne vous avoir pas mandé la conclusion du mariage de mon fils, mais cela même me servira d'excuse : demandez à notre ami Corbinelli ce que c'est que d'avoir affaire avec des Bas-Bretons, il n'y a point de tête qui n'en soit renversée, et l'on ne peut pas songer à M. de Moulceau quand on fait un contrat dans la Généralité de Ploermel : cette dernière pensée chasse absolument l'autre; votre souvenir ne peut pas demeurer dans une mémoire chargée de tous les incidens qui ont accompagné notre mariage, jusqu'au jour de la bénédiction nuptiale. Elle fut donnée le 8 de l'autre mois, et dès ce moment je me mis à respirer et à songer qu'il y avoit au monde l'antipode de notre beau-père, qui s'appeloit M. de Moulceau. Cette pensée m'a redonné la vie, et votre lettre est venue tout à propos pour répondre à ce qu'on pensoit de vous. Notre

Corbinelli a eu part aussi à mon tourbillon : car le pauvre homme n'en est pas à couvert; il a beau se parer de sa philosophie, il faut qu'il écoute mes détails cruels, qu'il entre dans mes colères, qu'il me dise que j'ai raison pour m'empêcher de la perdre tout à fait; enfin, il a été dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, le médecin de mon ame. Il a donc cette excuse, sans compter celle d'être un jeune Avocat, qui veut se signaler par la perte de trois ou quatre procès de ses meilleurs amis, dont il a été le conseil. Ce pauvre M. de Housset en sait des nouvelles, en attendant mon cousin de Bussy. Je vous rendrai compte de ce dernier : car si par hasard il le gagnoit, il seroit l'homme du monde le plus riche, puisqu'il auroit l'habileté de faire voir qu'un mariage qu'on croyoit bon, n'est qu'une pure imagination, et n'a jamais été.

Vous me rendez un fort bon compte de M. de Vardes; mais renvoyez-le nous, nous avons besoin de son mérite. Je n'approuve point qu'il ait quitté notre quartier, il est allé se planter au fond du faubourg Saint-Germain, et y traîne notre *ami*. Il a quitté ici tous ses anciens amis; il est vrai qu'il s'éloigne aussi de ses enfans, mais nous devons emporter la balance. Le pont rouge

a

a commencé à nous venger, il est parti pour Saint-Cloud, et n'a point soutenu la fureur des débaclemens qui ont ravagé. Jamais il ne s'est vu un hiver si terrible; votre pays n'en a pas été exempt; et si M. le Cardinal de Bonzi a trouvé des hommes morts sur le chemin de Montpellier à Lyon, les Courtisans en ont trouvé plusieurs sur le chemin de Versailles; et nous autres bourgeois, nous n'avons pu empêcher qu'il y en ait eu la nuit dans les rues, glacés et morts, et plusieurs pauvres et de petits enfans: c'est ainsi qu'il plaît à la Providence de faire sentir sa main de tems en tems. Il faut, je crois, Monsieur, parcourir un peu l'hôtel de Carnavalet, et vous faire les amitiés de tous les appartemens.

Ma fille se porte bien; elle ne sait encore si elle ira en Provence, ou si un procès qu'elle a la tiendra ici.

La destinée de Mademoiselle d'Alérac paroît encore incertaine, nous croyons pourtant que le nom de Polignac est écrit au ciel avec le sien. Si Mademoiselle de Grignan vouloit, elle nous en diroit bien la vérité; car elle a dans ce pays céleste un commerce perpétuel.

Le petit Marquis est un petit mérite naissant qui ne se dément point: le bon Abbé

est toujours le bien bon : les autres Grignans sont toujours dignes de votre estime. Je me suis embarquée insensiblement à cette longue kirielle. Adieu, Monsieur, il ne faut pas abuser de vous. Je vous conjure de faire mes complimens à Madame votre femme; je n'oublierai jamais tout ce qu'elle me conta un jour ici dans la pureté de son langage et la vivacité de votre climat, et la réponse qu'elle fit à Versailles.

Il me semble que je vois dans mon almanach que j'irai en Bretagne, mais ce ne sera pas sans vous dire adieu encore plus de deux fois.

La Marquise de Sévigné.

DE MONSIEUR CORBINELLI.

Plus de deux fois quand c'est trop d'une : quelle abomination! quel abandonnement! J'ai vu ce matin votre Président Bocaud, qui m'a fait l'honneur de me voir, il m'a conté qu'il a quatre enfans, et tout cela m'a renouvellé les affaires du pays : nous avons raisonné de celles de Hollande et d'ici. Mais que faites-vous là abîmé dans votre Présidence? revenez avec M. de Vardes. Je me jette toujours dans l'avocasserie, et je ferai perdre autant de procès pour y réussir, qu'un bon médecin fait perdre de vies avant qu'il

en sauve une. Adieu, mon cher, je meurs d'envie de vous assassiner à Rambouillet, ou que vous m'y assassiniez.

LETTRE
DE MONSIEUR CORBINELLI.

24 Octobre 1687.

VOTRE lettre, mon cher *scélérat*, m'a fait un très-grand plaisir; je l'ai lue et relue avec attention, j'y ai trouvé cette éloquence épistolaire qui charme ceux qui s'y connoissent. Or, je prétends être un des plus intelligens sur ce point. Si ma pratique répondoit à ma théorie, je défierois, vous, et Cicéron, Pascal et Voiture, et tant d'autres. Il est certain que mon silence n'est point un oubli, je suis ordinairement plongé dans le premier, et toujours hors du second. Je parle de vous quand et tant de fois que je puis; la phrase n'est pas juste, (il falloit dire comme vous l'eussiez dit). Je dis que vous avez plus d'esprit et d'agrément que tout le Languedoc ensemble, même au tems des États. Je disois la même chose il y a deux jours à votre premier Président Nicolaï, qui m'a prié de vous prier de lui faire faire une douzaine de bouteilles d'eau de thym, persuadé

que vous prendrez volontiers ce soin pour l'amour de lui. La Faveur fera bien ce bel ouvrage, et l'argent ne tient à rien, ou tout au plus à la peine de m'envoyer le mémoire.

Vous me demandez à quelle étude je m'occupe: à quoi je réponds, qu'après avoir lu quelque histoire et bien des livres de politique moderne, j'ai trouvé à m'occuper sur les propositions de Molinos; et comme on m'a assuré qu'elles sont conformes aux sentimens de Sainte Thérèse et d'autres mystiques, j'ai lu le *Château de l'ame* et ses autres ouvrages, et en effet j'ai rencontré presque toute la la doctrine de ce condamné. Je lirai dans peu le *Chrétien intérieur* par un solitaire, fait, imprimé par Bernières, Trésorier de France à Caen. De vous dire à quoi la théologie mystique me peut être utile, je n'en sais rien; mais enfin je défie tous les directeurs d'en savoir autant que moi seul, et de connoître les replis du cœur par rapport à la sainteté chétienne aussi bien que moi; j'aimerois cependant mieux étudier les fiefs avec vous, quoique vous autres Commissaires ne rendiez vos ordonnances que sur des principes bien douteux, et que vous présumiez toujours pour le fisc : *il n'y a point de terre sans Seigneur*. En voilà un auquel on oppose qu'il n'y a aucune servitude sans ti-

tre ; c'est au demandeur à prouver tout cela: est-il vrai ou faux ? comme il vous plaira, Commissaire Fieffet. Oui, M. de Vardes m'a conté ce qu'il avoit fait pour vous, ou pour mieux dire pour lui-même, étant certain qu'un homme qui agit pour vous, a le plus clair du profit. La Cour nous l'entraîne, il y fait un très-bon personnage : c'est un Courtisant libre que le maître traite bien, à qui il parle toujours, et tout cela sans désir et sans prétention. Adieu, je fais ce que je puis pour empêcher Madame de Sévigné de vous écrire; mais hélas! mes efforts sont superflus. Je vous prie de me mander si vous croyez qu'il faille prononcer la lettre finale d'un mot avant ceux qui commencent par une consonne, comme devant ceux qui commencent par une voyelle, comme en vers, que quand il faut *aimer*, mais *aimer* autrement : on se divise fort ici sur cette question. Adieu, mon cher *scélérat*, je ne vous oublierai qu'après ma mort : encore ne sais-je. Mes complimens à votre famille.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ce n'est point lui qui m'a empêchée de vous écrire, rengaînez votre petite épée de Rambouillet. Voici, Monsieur, une longue suite de bonnes ou méchantes raisons. Pre-

mièrement, il me souvient fort bien que je vous ai écrit la dernière, et que vous m'avez négligée et fait languir pour la réponse ; ensuite je suis entrée dans la tristesse de voir languir long-tems, et ensuite de voir mourir il y a deux mois, mon cher oncle l'Abbé de Coulanges, que j'aimois par tant de raisons, qui étoit mon père et mon bienfaiteur, à qui je devois tout le repos et tout le plaisir de ma vie, par le bon ordre qu'il avoit donné à mes affaires. Je l'ai pleuré amèrement, et le pleurerai toute ma vie, et non-seulement l'Abbé, mais l'Abbaye, cette jolie Abbaye où je vous ai mené, qui vous fit faire un joli couplet sur les chemins, et où mon fils, par un enthousiasme qui nous réjouit, assis sur un trône de gazon, dans un petit bois, nous dit toute un scène de *Mithridate*, avec les tons et les gestes, et surprit tellement notre modestie chrétienne, que vous crûtes être à la comédie, alors que vous y pensiez le moins. Un peu après la mort de ce cher oncle, je me résolus d'aller à Bourbon, où je ne voulois point aller crainte de le quitter. J'ai fait ce voyage avec Madame la Duchesse de Chaulnes, je m'y suis guéri l'imagination, et la crainte que j'avois de certaines vapeurs que je croyois importantes, et qu'on m'a dit qui ne le sont

point : vrai ou faux, je suis contente, et n'ai point de regret à mon voyage. Il y a six jours que j'en suis revenue; ma fille m'a dit que vous m'aviez écrit pour me réveiller; eh bien, mon cher Monsieur, me voilà réveillée. Vous dites aussi, car tout cela n'est que par ouï-dire, Madame de Grignan n'ayant pas manqué de perdre la lettre; vous dites donc que vous avez une sentence qui dit qu'il est plus aisé de se séparer du monde, que de s'accoutumer à l'oubli de ses amis; n'est-ce pas? Sur cela, Monsieur, j'ai un beau champ pour vous rassurer, en vous disant de bonne foi que vous êtes l'homme du monde que j'oublie le moins. Quand on vous connoît, qu'on a goûté la sorte d'agrément de votre esprit, et la bonté de votre cœur, il n'est pas aisé de vous effacer; vous faites une impression qui dure. Je parle de vous quand j'en trouve l'occasion; votre rival est toujours prêt: j'en parle encore à d'autres, à tems, à contre-tems: en un mot, Monsieur, ôtez de vos chagrins celui de croire qu'il soit aisé de vous oublier, dites à votre sentence qu'elle n'est plus capable de vous humilier par sa réflexion, et que je suis toujours pour vous tout ce que j'ai été et serai toute ma vie.

LETTRE
DE MONSIEUR CORBINELLI.

Du 20 Février.

Je n'ai jamais oublié, Monsieur, votre mérite distingué : ce mérite qui m'a fait dire avec autorité, que vous étiez le plus illustre de tous les *scélérats*, et le plus *scélérat* des hommes les plus illustres du siècle. Le vulgaire ne comprendra rien à ce jargon; mais c'est assez pour vous faire ressouvenir que je ne vous ai pas oublié, ou pour mieux dire, que votre mérite n'a pu l'être d'un homme qui l'a connu à fond. De vous dire pourquoi je ne vous ai pas écrit de tems en tems, ce seroit vous fatiguer inutilement ; mais si quelque chose peut réparer le tort que je me suis fait par-là, c'est de vous assurer que j'ai tâché de ne pas me rendre indigne de vos bonnes graces par mes études, et entre autres d'avoir coupé Cicéron tout entier en fragmens à peu près grands comme les Maximes de M. de la Rochefoucauld, et d'avoir passé à côté des maximes en f ançois de mon style concis, sans affecter de traduire le latin. J'ai fait, comme vous savez, la même chose de tous les Historiens latins ; il me semble

semble que tout cela peut me servir à vous faire ma cour, et vous faire voir que si je vais jamais à Montpellier, je ne serai pas moins digne de l'honneur de votre estime que je ne l'étois. Je voudrois bien vous entretenir des sujets qui remplissent les conversations à présent; mais que sais-je si vous aimez assez le monde pour le revoir dans des lettres? Tout ce que je vous puis dire, est que vous ne le reconnoîtriez pas, et que la France de ce côté-ci est plus différente de ce qu'elle étoit de votre tems, qu'elle ne l'est de la nation Espagnole ou Allemande.

Je vous prie de dire à M. de Courson que j'ai bien de l'impatience de le revoir logé en notre quartier, et d'assurer le *scélérat* que je me fais un grand honneur de l'honorer et d'être dans son souvenir, et enfin qu'il est autant dans le mien, que si je lui avois écrit tous les ordinaires, ou que j'eusse reçu de ses lettres. A propos, n'oubliez pas de lui dire que je passe ma vie à admirer celles de Cicéron, tant les familières que celles à Atticus. Je me promets d'attirer dans le même goût Madame de Sévigné, et de lui faire porter quelqu'envie (j'entends à Cicéron) de la conformité que ce grand Orateur peut avoir avec elle sur le genre épistolaire.

LETTRE
DE MONSIEUR CORBINELLI.

Lundi, 24 Novembre.

Je vous eusse fait réponse, mon ami, il y a trois ordinaires, sans que je voulois communiquer à M. le premier Président des Comptes votre lettre; il étoit à la campagne, et ensuite à Versailles : enfin, je lui ai dit vos intentions de lui faire présent de douze bouteilles de thym, de quoi il n'a pas été consentant d'abord; mais comme je lui ai représenté qu'il pourroit vous revaloir ce présent par un autre, lorsque je vous y aurois fait consentir, il m'a donné les mains, et recevra la caisse, son valet-de-chambre s'étant chargé de la lettre d'adresse pour cela. Je doute que la caisse soit arrivée; quoi qu'il en soit, je serai votre second facteur sur cette affaire quand elle sera consommée, et en attendant vous prendrez possession de son amitié, comme lui de la vôtre. En outre je lui ait dit que vout étiez des amis de M. son père, et l'un des meilleurs de M. de Vardes, ce qui vous fait encore un nouveau titre auprès de lui. Il me mena à la réception d'un Maître des Comptes, mon allié, et j'entendis

attaquer et défendre la loi *Desiderium meum rationibus tuis non congruet, etc.* Il s'agit du dépôt, et votre premier Président argumente à merveille. Je vous dis tout cela en passant pour vous faire souvenir que j'aime toujours passionnément la jurisprudence ; mais elle ne m'a point empêché de lire tous les ouvrages de Sainte Thérèse, dans lesquels je crois avoir trouvé toutes les propositions de Molinos. J'ai fait un recueil des maximes chrétiennes ou mystiques de la Sainte, j'en ai conféré avec les Cartésiens fort savans, qui tous croient que les équivoques qui tournent plus au paradoxe, font brûler leurs auteurs, selon que leurs juges sont plus ou moins ignorans : or l'on tient pour assuré que ceux qui composent le tribunal de l'Inquisition, le sont au suprême degré. Le Cardinal Petrusci les attend sous l'orme, et ils n'osent l'attaquer, parce qu'il a de l'esprit et du savoir, joints à une grande dignité. Je lirai deux ou trois mystiques après que j'aurai achevé le *Chrétien intérieur* fait par un solitaire, et recueilli par le Sieur de Bernières, Trésorier de France. Tout cela, mon ami, ne m'avance en rien dans la dévotion, et seroit plus capable de me reculer; les distinctions d'oraisons vocales, mentales, de contemplation, d'union et de quié-

tude, ne servent qu'à embrouiller l'esprit, et ne signifient enfin que plus ou moins d'attention à la prière, et plus ou moins de charité, ce que je savois à merveille. Mais ce n'est point la science qui inspire la dévotion, c'est uniquement la grace de Dieu. Adieu, mon ami; ma jalousie va toujours en augmentant : je vous embrasse cordialement.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je n'ai jamais vu de tels rivaux, je crois qu'il faut dire d'eux comme des deux Paladins, *O grand bontà di Cavalieri antiqui.* Je vous demande pardon de ce dernier mot; mais votre union attire cette application.

J'ai reçu, Monsieur, votre dernière lettre, elle me plaît comme tout ce qui vient de votre plume. J'ai parlé de vous avec M. de la Trousse, le goût qu'il a pour votre personne le rehausse bien à mon égard : nous ne serions pas cousins, s'il n'avoit pas senti tout l'agrément et la solidité de votre mérite; il m'en paroît touché : il me semble que j'en ferois encore mieux mon profit que lui, si la Providence m'avoit mise à portée d'en faire un bon usage; mais hélas ! nous sommes séparés par de grands espaces. Si ceux qui font élever ces palais avoient toujours été ainsi, ils n'auroient pas avalé tant

de couleuvres en ce pays, qui ont été si malsaines, qu'il a fallu ensuite avaler beaucoup de quinquina. Un autre de la même espèce a eu le même coup de poignard : c'est bien employé, voilà de plaisantes lumières à mettre sur le boisseau; il faudroit les mettre dessous, et qu'on ignorât toutes leurs actions : *ma tace*, je vous prie, car je ne veux point de tels ennemis. Enfin, quand je verrai M. de Vardes en lieu de remercier, je sais de quoi je me réjouirai avec lui, de l'honneur qu'il s'est fait, et du plaisir qu'il a eu de pouvoir, dans une si heureuse occasion, rendre justice à un ami comme vous : le nôtre me paroît tout confit en dévotion spéculative. J'espère toujours qu'en se jouant ainsi avec elle, il s'y attrapera, et se trouvera tout empêtré dans ses méditations comme un oiseau dans de la glu. Il est certain toujours que le monde, ni tout ce qui s'y passe, ne lui paroît pas digne de l'occuper, et qu'il passe sa vie dans les saintes réflexions, et dans l'exercice de la charité du prochain. Il me semble que Dieu veut faire de lui quelque chose d'extraordinaire. J'ai toujours dans la tête de dire à Dieu, comme Polieucte disoit de Pauline en parlant de son ame :

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne;

Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître, et ne vous pas aimer.

Pour vous, Monsieur, vous avez des graces de toutes les manières, et sur-tout, ce me semble, un don de persévérance qui est le tout, et qui rend votre vie uniforme, comme la véritable amitié qu'on a pour vous.

LETTRE XXV.

Vendredi 3 Septembre 1688.

Je vous mandois, Monsieur, l'arrivée de M. de Vardes à la Cour après son exil. Je puis vous mander aujourd'hui son arrivée dans le Ciel; car tout Chrétien doit présumer le salut de son prochain, quand il est mort dans le sein de l'Église avec tous ses sacremens. Ce pauvre homme, après une maladie de langueur, comme vous avez su, s'abandonna enfin à M. Sanguin. D'abord ses remèdes ressuscitans l'avoient comme ressuscité; mais la nature n'aidant point à ces cordiaux admirables, il est retombé, et depuis quatre jours il se défend contre la mort, tantôt à l'agonie, tantôt prenant du quinquina, puis retombant en telle sorte, que sa fille l'a quitté il y a plus de deux jours

dans une foiblesse, et M. de R** fort inconsidérément mit son Suisse rouge à la place du verd, et puis honteux de cette impudence, il remit le verd à la place du rouge, et puis à trois heures après-midi il a pu remettre le rouge en toute sûreté : c'est à cette heure qu'il a passé avec beaucoup de peine, et parlant toujours. Il a écrit au Roi, lui a demandé encore pardon, et ses bontés pour ses enfans. Je ne sais s'il a demandé le Gouvernement ou le justaucorps bleu pour M. de R**. Notre *ami* étoit sur un testament qu'il a rompu, et il ne l'a point remis sur le dernier. M. l'Évêque de Mirepoix, qui le conduit au Ciel, lui a demandé d'où venoit cette diminution, il lui a dit que depuis quelque tems Corbinelli se moquoit de lui : cela n'a paru qu'à lui : voilà qui ressemble bien au malheur de ce pauvre homme. Sa résignation s'accommode fort bien de tout cela; cependant il ne l'a pas quitté, il lui fit reeevoir le saint viatique et l'extrême-onction, au retour d'une horrible foiblesse, et lui parla de Dieu divinement et simplement. Sa famille n'y étoit pas : M. de Vardes parut content et reconnoissant de ce service important; il avoit mené deux jours auparavant Madame D.... et sa famille

dans une maison garnie, où elle vouloit aller. Il l'a vue aujourd'hui : elle pleure, mais sagement; il a laissé la croix de l'Ordre que le Grand-Maître lui avoit donnée, à ses héritiers, Messieurs de Roquelaure et de Foix; un gros diamant à la Duchesse de Lude, parce qu'elle en a pour cinquante mille écus. Je ne sais point le reste; pour moi je le regrette, parce qu'il n'y a plus d'homme à la Cour bâti sur ce modèle-là. Adieu, aimable ami.

LETTRE XXVI.

A Livry, ce 25 Octobre.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre : elle s'est présentée à moi comme si vous vouliez me faire quelque honte de mon silence, et me faire croire que j'ai été malade, pour rentrer en discours avec moi. Elle m'a fait souvenir d'une jolie comédie, où quelqu'un qui veut avoir un éclaircissement avec celle qui entre, lui fait croire qu'elle l'appelle, et rentre ainsi en conversation. Si vous avez eu le même dessein, je vous en rends mille graces, Monsieur, et je ne puis jamais comprendre comme, vous estimant comme je fais,

me souvenant de vous avec tant d'agrément, en parlant si volontiers, ayant tant de goût pour votre esprit et pour votre mérite, *pour ne rien dire de plus, crainte des jaloux,* je puisse, avec toutes ces choses, si propres à faire un commerce, vous laisser sept ou huit mois sans vous dire un mot : cela est épouvantable; mais qu'importe? demeurons dans ce libertinage, puisqu'il est compatible avec tous les sentimens que je viens de vous dire. J'ai vu M. de la Trousse, nous parlâmes de vous, un moment après nous être embrassés; je le trouvai par ce qu'il m'a dit, fort digne de l'estime que vous paroissez avoir pour lui. Le coup est double pour le moins, je le trouvai tout instruit, et touché autant qu'on le peut être de tout ce que vous valez; il doit passer ici pour aller à la Trousse, je lui montrerai votre lettre, et je ne crois pas qu'elle l'oblige à changer d'avis. Vous avez présentement M. de Noailles : vous êtes si bien à cette Cour, que je veux me réjouir avec vous du plaisir que vous aurez de voir un homme à qui vous avez inspiré une si forte estime. Je comprends le dérangement que vous fait celui de vos États; mais vous ne pouvez vous dispenser d'aller à Nîmes. Il faut que je vous parle de celui de Mademoiselle de Grignan. Je suppose que vous

savez qu'elle est entrée aux grandes Carmélites il y a huit mois, pris l'habit en cérémonie avec un zèle trop violent pour durer. Dans les trois premiers mois, elle s'est trouvée si accablée de la rigueur de la règle, et sa poitrine si offensée de la mauvaise nourriture, qu'elle étoit contrainte de manger gras par obéissance. Cette incapacité de faire cette vie, même dans le noviciat, l'a obligée de sortir: mais avec une dévotion, une humiliation de sa délicatesse, et une si grande haine pour le monde, que les saintes Religieuses ont conservé pour elle une tendre et véritable amitié; et elle qui n'a changé que d'habit, et point du tout de sentiment, n'a point la mauvaise honte de celles qui veulent changer de vie, et elle est présentement avec nous ici, tout comme à l'ordinaire, et nous donnant la même édification : elle demeure à Paris aux Feuillantines, où elle est pensionnaire comme beaucoup d'autres; elle y retournera à la Saint-Martin quand nous irons à Paris; et ce qui l'attache à cette maison, c'est le voisinage des Carmélites, où elle va quasi tous les jours, et y entre quand il y a quelque Princesse : elle prend tout ce qui lui convient de ce saint couvent, c'est-à-dire, la spiritualité et la conversation, et laisse la ri-

gueur de la règle, dont elle n'étoit point capable. C'est ainsi que Dieu l'a conduite et l'a repoussée doucement de ce haut degré de perfection où elle aspiroit, pour le soutenir dans un autre un peu au-dessous, qui ne peut être que très bon, puisqu'il lui donne la grace de l'aimer uniquement, qui est tout ce qu'il y a dans le monde à souhaiter. Mais cette même Providence lui a inspiré la plus belle, la plus juste, et la plus estimable pensée qu'il est possible d'imaginer pour sa famille. Elle n'a point voulu que son retour à la vie ôtât à M. son père ce qu'elle vouloit lui donner par cette mort civile : elle lui a fait à sa sortie une donation entre-vifs très-bien conditionnée de quarante mille écus qu'il lui devoit; savoir, vingt mille écus en fonds, et vingt mille écus d'arrérages, et de quelques sommes prêtées. Ce présent a été estimé de tous ceux, non-seulement qui aiment M. de Grignan, mais de ceux qui savoient que tout son bien étant devenu meuble à vingt-cinq ans, si elle n'eût disposé de rien par testament, alloit quasi tout entier à son père, et que de plus, M. de Grignan devra encore quatre-vingt mille écus à Mademoiselle d'Alérac, en comptant le fonds du douaire de quarante mille écus. C'est assez honnêtement pour ne pas plaindre la sœur,

et pour être bien aise que cette maison soit soulagée de ce double paiement. Je vous avoue que j'ai été fort touchée de cette douceur faite si à propos, et j'admire que son bon naturel lui ait fait faire sans art, la seule chose qui étoit capable de lui redonner du prix dans sa famille, où elle est présentement agréée et considérée comme la bienfaitrice. L'esprit seul auroit dû faire cet effet dans une antre personne; mais il vaut mieux que le cœur tout seul y ait eu part. Ma fille a si joliment contribué à cette petite manœuvre, qu'elle en a eu une double joie. Le Chevalier y a fait aussi des merveilles : car vous jugez bien qu'il a fallu aider, et donner une forme à toutes ces bonnes volontés. Enfin, tout est à souhait, Mademoiselle d'Alérac même a fort bien compris la justice de ce sentiment. Je prie Dieu qu'il l'en récompense par un bon établissement, dont la Providence nous cache tellement encore toutes les apparences, que nous n'y voyons rien du tout. N'est-ce point vous accabler, Monsieur? Voilà un long récit, vous aurez une indigestion de Grignan. Pour vous divertir, parlons un moment de ce pauvre Sévigné : ce seroit avec douleur si je n'avois à vous apprendre qu'après cinq mois d'une souffrance terrible par des remèdes qui le purgeoient

jusqu'au fond de ses os; enfin le pauvre enfant s'est trouvé dans une très-parfaite santé: il a passé le mois d'Août tout entier avec moi dans cette solitude que vous connoissez; nous étions seuls avec le bon Abbé, nous avions des conversations infinies, et cette longue société nous a fait un renouvellement de connoissance, qui a renouvellé notre amitié. Il s'en est retourné chez lui avec un fonds de philosophie chrétienne chamarrée d'un brin d'anachorète, et sur le tout une tendresse infinie pour sa femme, dont il est aimé de la même façon, et qui fait en tout l'homme du monde le plus heureux, parce qu'il passe sa vie à sa fantaisie. Nous avons vingt fois parlé de vous avec amitié et avec un goût extrême, et dit vingt fois, écrivons-lui, je le veux, je vous en prie; et sur le point de nous donner ce plaisir, un démon vient qui nous jette une distraction, et qui nous ôte cette bonne pensée. Que peut-on faire à ces sortes de malheurs, mon pauvre Monsieur? peut-être connoissez-vous le chagrin d'avoir de bonnes intentions sans les exécuter. Je crains que notre cher jaloux ne compte dans sa tête d'aller passer l'hiver avec vous: vous en serez bien aise, vous en rirez, et j'en pleurerai: car c'est une si intime confiance:

et une si véritable amitié, que celle que j'ai pour lui, qu'on ne peut perdre la présence d'un tel *ami*, sans s'en appercevoir à tout moment; mais M. de Vardes, qu'il est charmé de suivre, nous le ramenera, comme il nous l'enlève. J'aime que cet attachement continue, vous y ferez fort bien, et je compte beaucoup pour notre *ami* le plaisir de vous revoir, et de se renouveller dans votre cœur. M. de Vardes ne m'a point assez conté ce que vous ne me dites point; rien n'est sûr que de l'écrire soi-même, comme vous voyez. Je ne vous écris pas souvent; mais vous m'avouerez que quand je m'y mets, ce n'est pas pour peu.

LETTRE

DE MONSIEUR CORBINELLI.

Mercredi, 22 Septembre 1688.

RIEN, Monsieur, n'est mieux pensé, ni n'a jamais été mieux écrit que le raisonnement de votre lettre. Le monde d'ici improuve que M. de Vardes ne m'ait rien laissé; je suis ravi que ce sentiment soit conforme à celui qu'on a eu en Languedoc sur cé point. Je réponds à cela que je n'étois nullement

serviteur, et encore moins l'ami du dernier Vardes, j'entends de celui qui avoit succédé au premier : il y avoit un an que le premier m'avoit honoré dans son testament; mais le dernier l'avoit fait déchirer vingt-cinq jours avant sa mort. C'étoit deux personnes de caractères différens en bien des choses, et sur-tout sur ce qui me regardoit. Si le premier avoit pu survivre au dernier, il se seroit moqué de son successeur sur ce chapitre, comme sur bien d'autres; il étoit comme tombé, non pas dans le délire, mais en extravagance. Son dessein étoit d'aller achever de vivre en Languedoc, et ce désir étoit devenu sa passion dominante, après laquelle marchoit l'amour pour.... et la haine pour son gendre : elle étoit plus que.... Ces trois passions l'ont accompagné devant le tribunal de Dieu, où il n'a pu défendre la première que par la spiritualité de la seconde; pour la troisième, je ne sais dire autre chose que le mot de Juvénal, et je le dis de la part de Dieu : *dic, Quintiliane, colorem.* Quelqu'un me dit quinze jours avant sa mort, qu'il avoit assuré qu'il ne me pardonneroit jamais de lui avoir donné un tel gendre. Je répondis que son gendre ne me pardonneroit jamais de lui avoir donné un tel beau-père. Je priai celui qui m'en parloit de le lui

dire de ma part ; et, entre nous, j'avois résolu de ne le plus voir, et de lui mander que, dès qu'il se plaignoit de moi, il jouiroit de mon absence jusqu'à ce qu'il m'eût demandé pardon de ses plaintes. La mort a calmé cette tempête, et j'ai gagné par elle un repos auquel je ne m'attendois pas. On parle ici d'attaquer la donation qu'il a faite à Madame D..... ; mais il n'y a nulle apparence de réussir, parce que si, d'un côté, la coutume réduit les donations sur le pied des testamentaires, et les déclare nulles quand elles sont faites pendant la maladie dont meurt le donateur, la même coutume les approuve quand elles ne sont faites que des acquêts. Adieu, mon ami, l'honneur de vos bonnes graces, sans préjudice des rancunes qu'inspire la jalousie.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

On n'a plus guère à dire quand on vient après quelqu'un qui a si bien dit ; j'ai pourtant à vous redresser sur ce qu'on vous avoit dit que Madame D.... avoit eu, outre la donation, de la vaisselle d'argent, et deux mille pistoles : cela n'est point vrai du tout : au contraire, il voulut lui donner quelque argent pour s'en retourner : elle s'enfuit si brusquement d'auprès de lui, que, comme

il étoit assez mal, on crut qu'elle couroit au secours, et qu'il expiroit; mais dans la vérité, elle fuyoit une sorte de présent qui lui faisoit horreur avec ces circonstances. Je vous ai déjà mandé que cette personne avoit été trouvée aimable dans ce pays-ci : son accent, ses manières, ses naïvetés même, ont été prises en bonne part, et cela confirme puissamment ce que vous dites si bien, que nos yeux ne sont point ceux qu'on devroit avoir, si nous regardions les choses comme des Chrétiens; mais la mode en est tellement passée, que les plus honnêtes femmes n'en ont pas même conservé les discours. Adieu, mon cher Président : plaignez-moi, ma fille s'en va en Provence, j'en suis accablée de douleur : il est si naturel de s'attacher et de s'accoutumer à la société d'une personne aimable, et qu'on aime chèrement, et dont on est aimé, qu'en vérité c'est un martyre que cette séparation. Encore si nous pouvions espérer de nous revoir encore un jour à Grignan, ce seroit une espèce de consolation : mais hélas ! cet avenir est loin, et l'adieu est tout proche. Nous reverrons donc bientôt ici M. de la Trousse. J'ai dit à M. de Carcassonne la joie que vous avez du bon succès de sa harangue au Roi : il est vrai

qu'elle fut belle et bonne comme lui. Vous savez que M. du Maine a la charge des Galères qu'avoit M. de Vivonne : on donne quatre cents mille francs à Madame de Vivonne. Vous savez toutes les nouvelles mieux que nous : c'est pourquoi je finis.

LETTRE XXVIII.

A Grignan, ce 29 Juin 1695.

C'EST bien gagner son procès, Monsieur, que de le perdre comme vous faites. Je ne puis m'empêcher de vous dire, malgré le dessein que je vois que vous avez de rompre tout commerce avec le monde, que votre style que nous avons reconnu et retrouvé avec les mêmes agrémens, nous a fait une sorte de plaisir que nous n'avions pas senti depuis votre silence. Nous avons lu et relu plusieurs fois votre lettre, ma fille et moi; elle est delicieuse, et vous n'avez peut-être pas senti ce qu'elle vaut. Que vous êtes heureux, Monsieur, de conserver cette sorte d'esprit avec le sérieux et la solidité de la dévotion! elle vous fait faire des réflexions très-bien placées sur ces deux tropiques que vous avez vus depuis peu si près de vous, et je ne

sais comme notre ami Corbinelli a pu résister à vos lettres. C'est dommage qu'une morale accommodée au style que vous avez avec lui eût été perdue ; cette perte ne vous seroit pas arrivée avec nous ; et comme l'appétit vient en mangeant, il nous a pris une si grande envie d'avoir encore une fois l'honneur et le plaisir de vous revoir dans ce château, que ma fille ne comprend pas qu'ayant de la santé, vous n'ayez point eu la pensée de nous venir voir, et que même vous ne puissiez y venir encore cet automne. J'ai beau lui représenter que nous n'en sommes pas là, et que sans moi vous seriez encore dans votre léthargie ; il n'importe, elle veut que je hasarde de vous en faire la proposition. En vérité, si vous jugiez du plaisir que vous nous feriez par celui que nous a donné votre lettre, je crois en conscience que vous ne pourriez pas nous résister. Je vais parler de vous, Monsieur, à notre *ami*. Il me répondra ; je serai obligée de vous faire savoir sa réponse ; peut-être qu'il se trouvera encore quelqu'autre occasion de vous dire un mot ; enfin, je n'oublierai ni raison, ni prétexte pour vous faire dire encore quelques mots, et pour vous dire encore, Monsieur, que jamais votre mérite et votre esprit n'ont fait

de plus profondes traces dans aucun cerveau, que daus celui de vos très-humbles servantes.

Sévigné et Grignan.

LETTRE XXIX.

A Grignan, mercredi 23 Juin 1696.

J'AI répondu, Monsieur, à votre dernière lettre au commencement de cette année : ce billet est donc uniquement pour vous supplier de faire lire ces consultations sur l'état de ma fille à M. Barbeirac, le prier qu'il augmente, s'il se peut, son application ordinaire pour nous donner son avis que nous estimons beaucoup, de nous l'envoyer le plus promptement qu'il sera possible. Voilà, Monsieur, ce que je demande à votre cœur, qui, sans doute, n'a pas oublié combien le mien est tendre et sensible à ce qui touche ma fille : et dans une occasion si importante, je croirois vous offenser, si je vous faisois la moindre excuse et le moindre compliment.

La Marquise de Sévigné.

LETTRE XXX.

A Grignan, ce 29 Févrer 1696

Vous n'ètes pas encore quitte de nous, Monsieur. Il est plus aisé de n'avoir aucun commerce avec nous, que de cesser celui que j'ai remis sur pied, quelque petit qu'il puisse être. Je trouve que l'honnêteté m'oblige à vous dire que nous sommes bien fâchées que dans le tems que nous sommes si malades, (car je parle toujours au pluriel) vous ayez pris la liberté d'ètre malade aussi. Nous trouvons aussi que nous devons pour le moins à la rhubarbe, à qui nous croyons avoir tant d'obligations, la justice de ne la pas laisser condamner sans l'entendre : c'est ce que je fais dans le mémoire que j'envoie à M. Barbeirac. Par modestie, je n'y mets pas votre nom; mais par l'amitié que je conserve pour vous, Monsieur, et par celle que je me flatte que vous avez encore pour nous, je ne le ferme point, et tout librement je vous conjure de vouloir bien le lire, et le faire entendre à M. Barbeirac : car je n'écris pas méthodiquement, et c'est vous seul qui pouvez l'expliquer. Ayez donc cette charité, Monsieur; vous

ne chercherez pas bien loin pour trouver dans votre cœur toute la bonté qui nous est nécessaire pour vous faire excuser de pareilles libertés. Voici une troisième raison de vous écrire. Il faut bien que je vous envoie une lettre que j'ai enfin excroquée à la philosophie de notre cher Corbinelli : il m'a donné le nom de *scelérat* que j'avois oublié, et que vous méritiez si bien. Adieu donc, illustre *scélérat ;* jamais une telle qualité n'a été si parfaitement estimée et de la mère et de la fille, qu'elle l'est en vous. C'est un goût que vous renouvellez dès que nous revoyons la plus petite de vos lettres, et la moindre période qui nous redonne ce style qui a trouvé si particuliérement le secret de nous plaire.

La Marquise de Sévigné.

LETTRE XXXI.

A Grignan, samedi 4 Février 1696.

JE ne me suis point trompée, Monsieur, quand j'ai cru que vous seriez touché de ma peine, et que vous feriez toute la diligence possible pour la soulager. Votre ordonnance de M. Barbeirac et votre lettre ont eu des ailes, comme vous le souhaitez, et il sem-

ble que cette petite fièvre qui paroissoit si lente, en ait eu aussi pour fuir aux approches seulement du nom de M. Barbeirac. Tout de bon, Monsieur, il y a du miracle à un si prompt changement, et je ne saurois douter que vos souhaits et vos prières n'y aient contribué. Jugez de ma reconnoissance par leur effet. Ma fille est de moitié de tout ce que je vous dis ici : elle vous fais mille remercîmens, et vous conjure d'en faire beaucoup à M. Barbeirac. Nous sommes trop heureuses de n'avoir plus qu'à prendre patience, et de la rhubarbe, dont elle se trouve tout à fait bien. Nous ne doutons pas que dans cet état de repos, M. Barbeirac n'approuve ce remède, avec un régime qui est quelquefois le meilleur de tous. Remerciez Dieu, Monsieur, et pour vous, et pour nous, car nous ne saurions douter que vous ne soyez intéressé dans cette reconnoissance; et puis, Monsieur, jetez les yeux sur tous les habitans de ce château, et jugez de leurs sentimens pour vous.

La Marquise de Sévigné.

LETTRE

De Madame la Comtesse DE GRIGNAN.

Le 18 Avril 1736.

VOTRE politesse ne doit point craindre, Monsieur, de renouveller ma douleur, en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut ni l'augmenter, ni le diminuer. Je suis très-persuadée, Monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes, la bonté de votre cœur m'en répond ; vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables ; rien n'est plus digne de vos regrets : et moi, Monsieur, que ne perdai-je point, quelles perfections ne réunissoit-elle point, pour être à mon égard par différens caractères plus chère et plus précieuse ! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolation ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissemens. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours ; je ne puis encore

tourner

tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de bien, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre attachement, avec l'agrément de la société. Il est bien vrai, Monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privation. J'étois bien loin d'y être préparée : la parfaite santé dont je la voyois jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avoient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattois, je me flattois de ne jamais souffrir un si grand mal ; je le souffre, et le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, Monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu. Je n'ai point changé de sentiment pour vous depuis que je vous connois, et je crois vous avoir dit plus d'une fois qu'on ne peut vous honorer plus que je ne fais.

La Comtesse de Grignan.

LETTRE

De M. le Marquis DE GRIGNAN.

A Grignan, le 23 Mai 1696.

VOUS comprenez mieux que personne, Monsieur, la grandeur de la perte que nous venons de faire, et ma juste douleur. Le mérite distingué de Madame de Sévigné vous étoit parfaitement connu. Ce n'est pas seulement une belle-mère que je regrette, ce nom n'a pas accoutumé d'imposer toujours; c'est une amie aimable et solide, une société délicieuse. Mais ce qui est encore bien plus digne de notre admiration que de nos regrets, c'est une femme forte dont il est question, qui a envisagé la mort, dont elle n'a point douté dès les premiers jours de sa maladie, avec une fermeté et une soumission étonnante. Cette personne si tendre et si foible pour tout ce qu'elle aimoit, n'a trouvé que du courage et de la religion, quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle, et nous avons dû remarquer de quelle utilité et de quelle importance il est de se remplir l'esprit de bonnes choses et de saintes lectures, pour lesquelles Madame de Sévigné avoit un goût, pour ne pas dire une

avidité surprenante, par l'usage qu'elle a su faire de ces bonnes provisions dans les derniers momens de sa vie. Je vous conte tous ces détails, Monsieur, parce qu'ils conviennent à vos sentimens et à l'amitié que vous aviez pour celle que nous pleurons : et je vous avoue que j'en ai l'esprit si rempli, que ce m'est un soulagement de trouver un homme aussi propre que vous à les écouter, et à les aimer. J'espère, Monsieur, que le souvenir d'une amie qui vous estimoit infiniment, contribuera à me conserver dans l'amitié dont vous m'honorez depuis long-tems ; je l'estime et la souhaite trop pour ne pas la mériter un peu. J'ai l'honneur, etc.

Grignan.

Fin des nouvelles Lettres de Madame DE SÉVIGNÉ.

AVERTISSEMENT.

Les Lettres de Madame de Simiane ne sont point indignes de paroître à la suite de celles de Madame de Sévigné : on y trouve un air de famille. Celle où elle peint un vieux domestique de son père, fondant en larmes devant le portrait de son ancien maître, est un modèle de la sensibilité la plus honnête et la plus touchante.

LETTRES DE MADAME LA MARQUISE DE SIMIANE.

LETTRE PREMIÈRE.

A Aix, ce 20 Mars 1731.

Vous cherchez et vous attendez des prétextes pour me donner de vos nouvelles, Monsieur. Je ne sais pas si c'est là une politesse dans le pays que vous habitez; mais je vous déclare que chez moi c'est une offense, et que si vous avez la Cour pour vous, j'ai pour moi la simplicité et la sincérité de l'amitié. Vous me deviez plutôt une relation de votre voyage, et entrepris et commencé sous les auspices les plus glacés et les plus effrayans. Vous voilà donc arrivé en bonne santé; il falloit me le dire, et me tirer de la véritable inquiétude où j'ai été pour vous, et dont pourtant Monsieur de.... eut la bonté de me tirer : car, ne vous en déplaise, vous lui avez donné toutes les préférences. Mais,

d'où datez-vous votre lettre, et quel souvenir réveillez-vous en moi ? Si vous n'étiez pas bien sûr d'être toujours bien reçu, il est certain que vous auriez trouvé un excellent moyen d'y parvenir. Je n'ai pu résister au désir de remercier M. le Comte de son précieux souvenir; la joie est babillarde, la mienne a été excessive en apprenant que ce Prince pour lequel j'ai tant de respect et d'attachement, ne m'avoit point oubliée; faites-moi l'amitié de lui donner cette lettre, et vous lui donnerez le prix qu'elle n'a point.

Il court un bruit que vous ne reviendrez pas sitôt, Monsieur: et que deviendra Belombre? Je n'ai point encore été à Marseille, l'ennui y augmente au point de me préparer des voies aisées à ce que j'ai dans l'esprit; le tems ne nous nuit pas, vous m'entendez. J'ai fait mes derniers efforts pour accommoder l'affaire de Madame de...; ils ont été inutiles: elle est à Paris, cela est toujours gagné en attendant le reste. J'espère que vous voudrez bien nommer mon nom chez vous à Monsieur et à Madame d'O... Rien n'égale le sincère attachement avec lequel je vous suis, etc.

LETTRE II.

A Aix, ce 30 Avril 1731.

Est-il possible, Monsieur, que vous vous soyez souvenu de la misérable petite breloque que j'avois pris la liberté de vous demander? J'en suis ravie, non pas pour elle, dont je ne me soucie, en vérité, point du tout, mais parce que cette attention de votre part me marque la continuation de l'honneur de votre amitié qui me flatte et m'est extrêmement précieuse. Je vous remercie donc, et vous prie de ne plus penser à cette boîte. Nous sommes gens qui donnons dans la mode, et qui ne voulons point de vieilleries: c'est bien assez d'être soi-même une antique, sans en orner ses poches.

Vous m'avez envoyé, Monsieur, une lettre charmante de notre Prince. Je ne devrois pas en souhaiter souvent de pareilles: elles réveillent tous mes regrets. J'ai besoin d'oublier et d'être oubliée; le dernier est un ouvrage aisé: cependant je ne puis m'empêcher de vous supplier de faire ma cour à ce grand Prince quand vous en aurez l'occasion.

Vous ne me dites rien de Madame d'O..., je compte pourtant que vous avez la bonté

de parler quelquefois de moi avec elle, et de lui rendre de bons témoignages de mes sentimens.

Je n'ai jamais eu trop bonne opinion de l'affaire de Madame de... : malgré sa grande confiance, il faut voir ce que cela deviendra.

Vous me surprenez, Monsieur, en m'annonçant un certain oncle; je croyois les projets de ce côté-là bien éloignés, et d'un autre côté le frère n'a pas besoin de secours, ni de conseil de famille. Je vous rendrai compte de tout cela dans peu : voici le tems de Belombre qui s'approche, dont je suis ravie.

J'arrive d'Avignon où j'ai été faire une petite course. Je suis dans les horreurs de ma maison de ville, les ouvriers me font enrager. Revenez, Monsieur, ce sera à la grande satisfaction de vos amis, et sur-tout de moi qui vous honore, et qui suis avec un très-sincère attachement, etc.

LETTRE III.

A Belombre, le 18 Juillet 1731.

Si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis que je suis à Belombre, Monsieur, ce n'est pas assurément que je n'aie bien pensé à vous, tout m'y rappelle vos bontés et votre

aimable société; mais ce sont des regrets bien amers quand on en est privé. J'aurois pu vous parler des ouvrages du Frère Côme, que la sécheresse a presque anéantis : voilà d'abord un sujet triste. Nous sommes brûlés par la plus violente canicule : autre affliction. Et je n'aurois rien à vous dire de tout ce que vous auriez cherché dans ma lettre : voilà le sujet de mon silence. Bien des circonstances m'en ont imposé un, qu'il n'est pas à propos ni prudent de rompre. J'ai souffert de cette contrainte; mon zèle a pensé s'échapper, mais la réflexion qu'il pourroit nuire l'a arrêté : voilà tout ce que je puis vous dire.

Vous retardez bien votre retour, Monsieur; vous avez pris goût à marcher l'hiver : il falloit nous revenir voir dans le beau mois de Septembre.

Je suis bien touchée du souvenir de Madame d'O... et de Madame d'Armentières; ayez la bonté de bien parler de toute ma reconnoissance et de mon attachement pour elles. Je ne sais si je n'aimerois pas mieux ignorer les marques si touchantes de leur amitié, que de les savoir pour m'en attendrir au point que je le fais. Il s'élève des regrets dans mon cœur que les réflexions ont bien de la peine à calmer; je suis beaucoup moins

sensible aux promesses de me faire faire des miracles.

Vous m'avez envoyé, Monsieur, le plus joli livre que l'on puisse lire, et dans le goût le plus neuf. Je comprends que les Auteurs rigoureux y trouvent des défauts; mais les femmes, accoutumées aux négligences de l'écriture, n'en sont point choquées, et sont charmées des traits d'esprit dont cette histoire pétille partout. Madame d'Orves qui l'a lu avec grand plaisir, me prie de vous faire cent mille complimens de sa part. J'ai envoyé ce livre à M...; mais avec votre permission, je l'ai prié de me le renvoyer bien vite, car je le garde pour moi, et vous supplie instamment, dès que la suite paroîtra, de me l'envoyer par la même voie. J'attends cette galanterie de votre part, et vous rends un million de graces de vous être souvenu de moi dans cette occasion.

Je crois que vous ne manquez pas de gens à Marseille qui vous disent toutes les nouvelles du pays, ainsi je ne tomberai point dans la répétition, que pour vous dire mille et mille fois que personne ne vous honore, Monsieur, et n'est avec un plus sincère attachement, etc.

LETTRE IV.

Du 11 Décembre 1731.

J'ai grand regret, Monsieur, à tous les pas précipités et inutiles que vous avez faits, et qui nous ont dérobé les momens que vous nous aviez destinés. Votre courte apparition n'a fait qu'augmenter le désir que nous avions déjà d'avoir l'honneur de vous voir; il a fallu contraindre nos empressemens, ravaler toutes nos questions, réprimer notre curiosité sur cent mille choses, et vous en laisser ignorer aussi un grand nombre. J'aurois bien sérieusement souhaité de pouvoir vous entretenir un peu avant votre arrivée à Marseille, parce que je sens que personne n'est plus véritablement votre amie que moi. Ce Prince a tout dérangé, et, en vérité, ce n'étoit pas trop la peine de s'en faire une si grande fête. Il méprise tout, il ne se soucie de rien, les honneurs le fatiguent, et il ne lui vient pas dans l'esprit, encore moins dans le cœur, de savoir le moindre gré aux gens qui se tourmentent le plus pour lui. Si cette fierté étoit soutenue d'un cortège et d'une représentation respectable, ce seroit une consolation: mais si vous voyiez ce train et ces

figures, vous ne leur donneriez pas le moindre asyle; et si vous leur donniez quelque chose, ce seroit l'aumône. Notre ville d'Aix, et sur-tout le cours, étoient cependant le plus beau spectacle que l'on puisse imaginer. Je sais bien que Marseille en auroit encore eu de plus magnifiques à présenter; mais il n'en auroit pas été ému davantage : ainsi je vous conseille de prendre patience, et de nous venir voir. Je suis chargée, Monsieur, de vous faire cent mille complimens de la part de M. le Comte de Coëtlogon, Syndic des États de Bretagne, et de vous supplier de vouloir bien vous charger du soin de faire embarquer pour un bâtiment sûr et connu de vous, des provisions d'huile d'olive, et autres raretés de Provence qu'il m'a demandées, et que je vous adresserai à Marseille, selon qu'il m'en a priée.

Soyez bien persuadé, s'il vous plaît, de sa sincère reconnoissance, et que ce n'est pas un discours ordinaire, mais les véritables sentimens d'un cœur qui vous aime et vous honore parfaitement.

J'ai l'honneur d'être au-delà de toute expression, Monsieur, etc.

LETTRE V.

A Aix, le 24 Décembre 1731.

Je ne pourrois en quatre pages d'écriture répondre aux quatre lignes que je reçois de vous, Monsieur : je n'ai jamais rien vu de si joli, de si galant : comment faites-vous pour rendre si agréable un compliment si commun, si trivial, si répété ? expliquez-le-moi, je vous en prie. Désespérée de ces lettres de bonne année, il me prend envie de souhaiter toutes sortes de guignons à ceux à qui j'écris, afin de varier un peu la phrase. Je n'ai pas la force de commencer par vous, ainsi, Monsieur, apprenez que je vous souhaite de bonnes années sans nombre, tous les bonheurs que vous méritez, et que je suis avec un attachement très-parfait, etc.

On ne parle que de votre passion pour Frère Côme, et de la sienne pour vous; je vous en félicite, Monsieur.

LETTRE VI.

Du 16 Mars 1732.

J'AI reçu, Monsieur, tous les dessins que vous avez eu la bonté de m'envoyer : nous allons exécuter : vous êtes le maître de la salle à manger de Belombre, faites-y tout ce qu'il vous plaira, mais dans le plus simple. Il me prend des inquiétudes terribles, que tant de délicatesse dans les ornemens n'en requièrent dans les mets qui seront servis dans toutes les salles à manger. J'ai peur qu'il ne m'arrive quelque confusion, dont vous serez le premier spectateur, s'il vous plaît. Adieu.

M. de B.... est arrivé en bonne santé à Paris, sans encombre. Sa chaise s'est cassée à Nevers, il a été obligé d'y en acheter une. Mon Dieu ! qu'un petit Gentilhomme à lièvre est heureux dans sa gentilhommerie ! rien ne le trouble, il n'espère rien, il ne craint rien, ses jours coulent dans l'innocence ; il est sans passion et sans ennui, il n'a soin que de ses guêtres, elles font tout son équipage; quand elles se coupent, une aiguillée de fil en fait l'affaire. Je le place dans les montagnes du Forez et du Viva-

rais, afin que les nouvelles ne parviennent à lui qu'au bout de deux ou trois ans. Il me semble que je le vois d'ici, tant mon imagination se remplit vivement de cette idée. Qu'il y a loin de lui à M. le G. P. Je vous prie de lui faire valoir que malgré mon goût et ma subite inclination pour ce paisible Forestier, je l'aime encore davantage dans le moment : c'est tout ce que je puis dire de plus fort. Adieu, Monsieur : honorez toujours de votre amitié la personne du monde qui vous est le plus sincèrement dévouée.

LETTRE VII.

Du 30 Mars 1732.

CELA est tout simple, vu le tems présent. On arrive à Paris chaise rompue, brancards brisés : on n'est pas plutôt arrivé, qu'on a ordre de ne point paroître à la Cour et de rester à Paris, et le lendemain lettre de cachet pour revenir à A...? Grande exactitude à obéir, et pour cela chaise neuve qui coûte bien de l'argent, mais qui est magnifique. On revient à tire d'aile : on conte son aventure à tout le monde : on apprend en arrivant que M. le premier Président part le lendemain pour Paris : on y va dès le matin, visite

ordinaire : on parle de chemins, de la pluie et du beau tems, et le jour d'après on siége et on préside à la Grand'Chambre, où l'on est actuellement, et voilà tout, il n'y a ni plus ni moins à cette aventure. On rapporte pour cinq cents écus de jolis bijoux, sans compter la chaise de poste, et on se porte à merveille.

Je vous suis tendrement acquise, Monsieur.

LETTRE VIII.

Du 8 Avril 1732.

Vous approuvez bien, Monsieur, que l'on aime ses domestiques; vous voulez bien qu'on leur rende tous les services que l'on peut; vous convenez bien que vous êtes en place pour acquitter vos amis de ce devoir. Enfin, vous permettez bien que je m'adresse à vous avec toute sorte de confiance pour vous demander une grace : la voici, Monsieur, dans ce petit mémoire; elle intéresse un de mes gens, elle fait sa fortune, elle fera le motif de ma très-vive et sincère reconnoissance.

Comment vous portez-vous, Monsieur? Savez-vous toutes nos lettres de cachet et nos exils laïques et ecclésiastiques? J'en reviens

viens à mon Gentilhomme de Vivarais, et vous souhaite de bonnes et heureuses fètes à la façon du pays.

LETTRE IX.

Du 25 Juin 1732.

On me dit hier au soir que vous aviez une place de Conseiller d'honneur dans le Parlement. Je vous en fais mon compliment, Monsieur. C'est à vous à y mettre une juste valeur, et à la proportionner à cet objet. Il me semble que cette place vous étoit due de droit, et que cet évènement est des plus simples; mais je veux bien que vous sachiez que, depuis les plus petites jusqu'aux plus grandes choses, tout ce qui vous regarde me touche et m'intéresse infiniment. Les grandes nouvelles de Paris ôtent la parole : c'est à cela que j'attribue votre long silence.

Vous avez un bon cœur, Monsieur; vous avez des entrailles ; vous savez ce que c'est qu'un vieux et ancien domestique d'un pere et d'une mere tendrement aimés. Voilà un pauvre vieillard affligé que je vous présente, Monsieur; il n'étoit pas domestique, mais excellent sculpteur, qui a travaillé toute sa vie aux châteaux de Grignan et de la Garde:

c'est un ouvrier qui a été admirable, et de pair avec les plus fameux. Il travaille encore à quatre-vingt ans qu'il possède; au surplus bon et honnête homme. Ce misérable père a un fils qui le soulageroit dans sa vieillesse; il s'est avisé de donner un soufflet à son sergent, le voilà aux galères pour la vie. Il est venu à moi tout en larmes, je lui ai dit toute l'impossibilité de ravoir ce fils; il le sait, il m'a montré cette lettre que je vous envoie de l'Abbé de Suse, Aumônier du Roi. Je vous conjure, Monsieur, de vouloir accueillir charitablement et cordialement ce pauvre homme, cela le consolera: dites-lui que vous lui accordez votre protection; et puis dans la suite nous verrons s'il y auroit quelque moyen de le servir réellement. Il sera content de cela, et vous me ferez un sensible plaisir. Quand je vois un vieux bon homme que j'ai vu toute ma vie chez mon père, que je le vois fondre en larmes devant son portrait, je vous avoue que s'il me demandoit mon bien, je crois que je le lui donnerois, et je vous avertis que je vous fatiguerai beaucoup au sujet de ce fils galérien; prenez courage et armez-vous de patience.

Ce ne sera plus que le 7 que j'aurai l'honneur de vous voir, Monsieur; je vous dirai

les raisons, elles sont trop longues pour une lettre qui l'est déjà beaucoup, mais que je ne finirai pas sans vous dire que M. le Chevalier de Castelane, d'accord avec mon traître de valet-de-chambre, après m'avoir empêchée d'entrer dans ma nouvelle maison pendant huit jours, sous prétexte de la couleur que l'on mettoit au plancher, m'y menèrent il y a deux jours, et que je trouvai la maison meublée depuis la cave jusqu'au grenier, sans qu'il y manquât un clou, toutes les fenêtres et cheminées du rez-de-chaussée posées; enfin, affaire de Fées; voyez si cela se peut souffrir; c'est un enchantement de toutes les façons; et Belombre m'est un peu obligé cette année.

Adieu, Monsieur: j'ai un extrême desir d'avoir l'honneur de vous embrasser.

LETTRE X.

Du 28 Juillet 1732.

MONSIEUR l'Intendant revient donc de son rocher; s'il est aussi brûlant que les nôtres, je le plains beaucoup. Sait-il bien, cet aimable Intendant, qu'il y a long-tems que nous ne l'avons vu, et qu'il ne faut pas mettre les gens en goût, et puis les planter

là? On a cent choses à lui dire, encore plus à entendre. Sait-il bien encore qu'il est attendu vendredi à Belombre, et que les draps sont déjà dans son lit? ce sont mes nouvelles, j'ai cru devoir les lui communiquer.

LETTRE XI.

Du 22 Août 1732.

Les timides nymphes de Lovône ne répondent pas à des chants si doux et si séduisans. Si on les agace trop, j'ai peur qu'elles ne se gâtent. C'est le tems des complots, il s'en forme un tout le long de la côte pour leur faire perdre cette belle simplicité, qui est tout leur ornement. Déjà les voilà tristes à mourir d'avoir vu échouer une partie sur la mer, dont elles s'étoient flattées; venez demain pour les consoler, amenez M. de R... on le désire, et on veut bien qu'il le sache. Mais ne sont-ils pas deux? Faites sur cela ce que vous jugerez à propos; mais sur-tout faites des vers, Monsieur, car en vérité vous les faites bien jolis; vous le savez bien, et vous n'avez que faire de ma fade louange.

LETTRE XII.

Du 10 Septembre 1732.

MILLE et mille graces soient rendues à qui m'a envoyé un vent si aimable et si favorable, si délectable, si guérissable, et toutes choses en *able*. Il est sept heures, et l'estomac n'a rien dit; nous avons eu grand monde, tout est reparti. Les chasseurs ignorant l'intention qu'on avoit sur eux, se sont fatigués à la chasse, et faisoient mauvaise figure le soir auprès des Dames : ils font leurs très-humbles excuses. J'aurois de la gaîté aujourd'hui, si je ne regrettois la journée d'hier, dont je profitai si mal; ainsi va le monde.

Je suis pénétrée de vos bontés et de vos attentions, Monsieur. Être enchanté auprès d'Armide, et se souvenir de ses amis, c'est une très-belle action. Bon jour, belle Armide.

LETTRE XIII.

Du 26 Octobre 1732.

Est-ce de Maroc que vous m'avez envoyé une si belle peau, Monsieur? Hélas! je n'en doute pas; je ne vous vois plus, je n'ai plus l'espérance de jour à autre de vous voir arriver, tantôt à dîner, tantôt à souper. Le Chancelier O.... ne vous annonce plus, ni vous, ni vos volontés. Enfin, c'est un changement auquel je ne m'accoutume pas, et dont toutes les gentillesses de mon petit palais ne me consolent point. Je me suis jetée dans une retraite totale; les orages, les éclairs, les tonnerres, sont ma seule compagnie, et ont si bien rompu tout commerce avec le reste du monde, que voilà trois ou quatre courriers qui ne passent point, ainsi pas la moindre petite nouvelle. M. de... nous a quittés, le Chevalier d.... est à S. Marc, et celui de L. . . . chez ses parens. Je suis avec Pouponne et mes pensées, tant bonnes que mauvaises. Vous êtes l'objet des premières: ne m'oubliez pas, je vous prie, Monsieur.

LETTRE XIV.

Du 21 Novembre 1732.

JE suis au désespoir, Sineti n'est point ici : je lui envoie dans l'instant un porteur exprès à Apt, il sera ici demain au soir sans faute. Conservez-lui votre bonne volonté et votre précieuse amitié : vous êtes un ami du premier ordre. Je suis dans l'enchantement de la bonté de votre cœur; vous ne sauriez rien faire qui ne fasse plus de plaisir assurément que de placer ce pauvre garçon. Je vous conjure de l'attendre, je voudrois le tenir; mais enfin, il sera sûrement vendredi à Marseille avec tout le secret et les précautions nécessaires.

Je suis au milieu de cent mille voix qui m'étourdissent; je ne sais ce que je dis ; mais je sais que je vous aime de tout mon cœur. Je n'ai pas le tems de vous dire cela plus poliment.

LETTRE XV.

Du 22 Novembre 1732.

Si les choses inanimées ne vous apprennent rien de moi, Monsieur, il ne faut pas que vous espériez d'avoir jamais de mes nouvelles, avec le divorce que j'ai été faire avec tous les mortels. Mais voyez de quoi je me suis allée aviser ; si j'avois prévu l'embarras où cela me mettoit, par rapport à vous, je serois demeurée parmi les hommes, et à portée qu'il n'en parût aucun devant vous qui ne vous parlât de moi. Je ne vois plus de remède à ce mal que de venir vous-même : vous me l'avez promis, et j'entends encore le François. Venez donc en propre personne, Monsieur ; venez triompher de toutes mes résolutions, et les voir céder au foible que j'ai pour vous, et dont ce babillard de L..... vous a parlé, si je ne me trompe, dans une de ses lettres. Je ne sais plus ce qu'est devenu mon gendre Castellane, son frère est revenu de ses montagnes ; la ville se remplit : voilà à-peu-près toutes mes nouvelles. Ma pendule attend sa console, et sa console, à ce que je comprends, attend son ouvrier ; et moi je vous attends

attends avec une impatience proportionnée à tous mes sentimens pour vous, Monsieur; vous les connoissez, mais non encore tels qu'ils sont. J'ai cependant une grande quantité de choses à vous dire; je ne sais par où commencer. Je crois qu'il faut capter d'abord la bienveillance de mon lecteur, en lui disant que j'ai vu la beauté B.... J'ai dîné avec elle chez Madame de..... je l'ai contemplée tout à mon aise : cela est beau certainement; cela est pâle; cela est maigre; cela est changé; mais j'ai démêlé tout cela, je la vois telle qu'elle est naturellement, et telle que vous l'avez vue. Je l'ai admirée, hélas! en femme qui n'a plus de raison de lui trouver des défauts. J'en suis enchantée. Le premier article vous a-t-il mis de belle humeur?

L.... pénétré de votre amitié et de vos vues pour lui, vouloit partir ce matin. Je l'arrête encore quelques jours sur la phrase de votre lettre, qui lui donne congé jusqu'à la revue. J'ai de sérieuses raisons pour le garder ce peu de tems. Le Marquis de..... doit passer à Aix; je serai bien aise de le voir, et il me faut mon grand-maître de cérémonies; vous le voulez bien, j'en suis sûre.

LETTRE XVI.

Du 30 Novembre 1732.

Je n'ai point vu le pauvre S..... Monsieur, il ne me trouva point chez moi, et quand j'envoyai chez lui en rentrant, il étoit malade et prêt à se coucher. Je suis véritablement en peine de lui : son père n'est point trop mal ; mais je crois qu'une petite absence et un peu de repos lui étoient absolument nécessaires. Son département et ses fonctions me semblent pénibles ; l'air contagieux d'un hôpital n'est pas sain ; vous avez de la bonté pour lui, vous voulez le conserver, vous en avez trouvé le seul moyen, je vous en remercie.

Que vous dirai-je de plus, sinon que nous l'aimons tendrement, et que nous le regrettons au-delà de toute expression, et que je n'ai d'autre consolation en le perdant, que de penser que vous le connoîtrez bien, et que vous l'aimerez à proportion, et que vous trouverez en lui tout ce que vous cherchez dans un ami sincère, sage et fidèle. L'âge ne fait rien à l'affaire, ses bonnes qualités ont soixante ans ; il vous consolera de vos peines et de l'ingratitude des faux amis. Les

attachemens sont la source de toutes les miennes : c'est une expérience que je fais depuis que je suis au monde, et il y a long-tems. J'ai passé par toutes sortes de peines, d'indigences, de tribulations : tout m'a secouée ; mais rien ne m'a abattue, que ce qui a attaqué mon cœur du côté de l'amitié. Ménagez donc ma sensibilité, Monsieur ; et puisque je vous aime, aimez-moi un peu avec tous mes défauts ; mon sauvage, ma retraite, mon divorce avec le monde, que tout cela ne vous rebute point ; gardez-moi pour les momens où le goût de la solitude et des réflexions vous prendra ; ne serai-je pas bien flattée de vous voir venir à moi, quand vous voudrez être à vous ? J'avois dans ma jeunesse une amie du premier ordre pour la sagesse, le bon conseil, le bon esprit, la vertu, et je ne la voyois presque jamais, parce que j'étois toujours comme les gens ivres : mais dès que mon ivressse passoit un peu, ou qu'il m'arrivoit quelque encombre, je courois à elle ; elle en badinoit, et me savoit très-bon gré de mes retours, dont elle connoissoit tout le prix. Ayez la bonté de ne pas croire que je veuille faire de comparaison ; à Dieu ne plaise, je n'ai de tout cela que la solitude.

J'oublie avec vous, Monsieur, que j'ai fort mal aux yeux. Adieu donc, Monsieur, jusqu'au retour de ma vue.

LETTRE XVII.

Du 5 Décembre 1732.

Je n'ai vu de tout ce que vous m'envoyez que la console qui est charmante; je vous en remercie de tout mon cœur, Monsieur. Je ne doute pas que vous ne l'ayez faite vous-même: toute la délicatesse de votre esprit aura passé dans vos doigts, et cela fait un ouvrage parfait. Je n'ai donc point vu la noce: mon premier mouvement m'y portoit, la réflexion m'a arrêtée, et n'ayant fait aucune visite dans la ville, celle-là auroit paru singulière. La petite femme sera heureuse avec un très-honnête homme et dans une belle ville.

Je vous renvoie la lettre de notre ami M..... Monsieur, elle est écrite à merveille. J'y apperçois des sentimens pour vous que je comprends mieux que personne, et je l'en aime davantage. Quand il vous viendra quelque lettre de la petite Angloise, faites-m'en part, je vous en prie, mais sur-tout

de ce qui se sera passé le deux de ce mois. Comptez sur ma discrétion, comme je compte ne pouvoir savoir rien de bien sûr, que ce que vous recevrez.

J'ai bien envie d'avoir l'honneur de vous voir; il me semble qu'il faudroit se rassembler pour écouter les nouvelles de ce moment présent.

LETTRE XVIII.

Du 29 Décembre 1732.

J'AI si peur que vous ne me souhaitiez la bonne année le premier, que je me dépêche de faire mon compliment : le voici. Bon jour et bon an, Monsieur, et tout ce qui s'ensuit : voilà mon affaire faite, et très-bien faite, je le soutiens; car trois mots qui viennent d'un cœur bien sincère et bien à vous, valent un trésor. Divertissez-vous à présent à tourner joliment votre réponse et vos souhaits; cela ne m'embarrassera point et me fera grand plaisir. Je vous pillerai et ferai mon profit de ce que vous me direz. Et pourquoi non? vous pillez mon sallon, mes corniches, etc. Il est vrai que le vol n'est pas égal; mais il y a de grands et de petits voleurs.

Adieu, Monsieur. Que je vous plains ces jours-ci !

LETTRE XIX.

Du premier Février 1733.

O DAME ! c'est que je suis la plus raisonnable et la plus juste personne qui soit sur terre : vous allez voir. Je veux bien vous oublier, mais je ne veux pas que vous m'oubliez ; je n'entendrois aucune raillerie, et je gronderai dès qu'il y aura un intervalle un peu considérable. Voilà, Monsieur, sur quoi il faut que vous comptiez, s'il vous plaît : et ne venez point tenir de mauvais propos ; que c'est par discrétion que vous ne voulez pas interrompre ma retraite ; mauvaises raisons non reçues. Quant aux miennes, pour un marché qui paroît inégal, avec un peu de méditation, que vous y trouverez de choses flatteuses ! Je vous y renvoie, Monsieur. Je voudrois bien vous voir ici, je soupire après Belombre, je veux que vous vouliez y venir souvent passer des soirées avec nous ; vous savez parler toutes sortes de langues ; vous savez vous accommoder à tous les esprits ; vous savez permettre que l'on tienne son imagination un peu enchaî-

née et dans le solide et le sérieux : n'êtes-vous pas charmant ? moyennant quoi ne renoncez point à moi, et soyez persuadé que je vous suis sincèrement et tendrement attachée, Monsieur, et pour la vie.

LETTRE XX.

Du 17 Février 1733.

QUAND je ne vous serois venue dans l'esprit que le vendredi des cendres, c'étoit bien assez, Monsieur, pour exciter ma reconnoissance ; mais vous souvenir de moi au milieu du bal et des plaisirs les plus vifs du carnaval, il y a de quoi me faire tourner la tête. Vous excusez mieux que moi le marché que je vous ai proposé ; je ne saurois parvenir à vous oublier, c'est une chose étrange que mon foible pour vous ; je prends le parti de ne plus combattre ce penchant, de vous aimer de tout mon cœur, et de penser à vous bien tendrement et bien solidement ; car mes pensées ne sont point frivoles : je vais au fait. Je vous enrichis, je vous établis, je vous marie, je vous fais le sort du monde le plus joli et le plus heureux ; je me place à portée de voir tout cela, je vous possède à Belombre. Enfin,

que ne fais-je point ! je défie l'imagination vive et jeune de votre Angloise d'aller plus loin. Cette lettre de rencontre est en effet un portrait où l'on voit cette personne. Il y a dans mes châteaux en Espagne de la voir à Marseille à la suite de Madame votre mère, à qui je fais vous rendre une visite, et voir la Provence. Si vous ne trouvez pas que je m'occupe assez de vous, vous n'avez qu'à dire. Ne grondez point Madame d'Héricourt de vous avoir négligemment envoyé cette lettre : au contraire, dites-lui de vous en envoyer tant qu'elle pourra : elles sont vives et jolies. Nous savons ici toutes vos fêtes : savez-vous les nôtres ? et la résurrection de l'ordre de Méduse ? J'ai reçu des descriptions de la Cour et de Paris, qui donneroient envie de s'en éloigner, si nous n'étions pas déjà au bout du monde. Mais y sommes-nous mieux ? non : concluons qu'il faut se faire une habitation au-dedans de soi, y admettre bien peu de gens, la décorer d'ornemens solides et agréables, avoir un M. Lainé qui donne de beaux dessins, les bien exécuter soi-même, et s'y renfermer. M'entendez-vous, Monsieur ? vous ferez fort bien ; car pour moi je ne m'entends presque plus, et sens que j'extravague. Adieu, etc.

LETTRE XXI.

Du 17 Mars 1733.

Vous avez eu la bonté, Monsieur, de faire espérer l'honneur de votre protection au sieur Ferraud qui se présente à vous aujourd'hui. Il a une grosse famille, de jeunes, jolies et sages filles; tout cela demande un peu de bien, et il n'en a point; un petit emploi pourvoiroit à tout; je vous le demande pour lui, et je joins mes prières à celles de M. de B...... C'est la mouche du coche; mais n'importe, ma reconnoissance n'en perdra rien de sa force, non plus que tous les sentimens que vous me connoissez pour vous, Monsieur, et que je vous ai voués pour toute ma vie.

LETTRE XXII.

Du 28 Avril 1733.

Il m'est revenu que M. de B..... compte que vous souperez chez lui le jour que vous arriverez à Aix, Monsieur, et moi je compte sur cet honneur-là aussi, et j'ai invité et prévenu le P. de R.... qui s'y attend: évitez une

querelle qui deviendroit sérieuse entre M. de B.... et moi, d'autant plus que les esprits sont aigris de part et d'autre par plusieurs poissons d'Avril qui ne sont pas encore digérés. Sérieusement ayez la bonté d'écrire un mot au P. pour lui apprendre votre engagement avec moi, et instruisez-moi de votre marche; elle me seroit bien agréable, si elle ne m'annonçoit pas une absence longue et insupportable.

LETTRE XXIII.

Du 25 Mai 1733.

JE fais tout le cas que je dois de votre aimable attention pour moi, Monsieur; rien n'est perdu avec une personne qui en connoît tout le prix. Je vous remercie donc de tout mon cœur de m'avoir appris votre arrivée à Paris. Je m'étois avisée d'être inquiète de vous, au hasard que l'on se moquât de moi d'être en peine de quelqu'un qui est jeune, qui se porte bien, et qui voyage dans le mois de Mai. Votre lettre a tout rassuré, et m'a fait un grand plaisir; il n'y a que la date qui m'en déplaît. Quand je vous vois à deux cents lieues de nous; quand je pense que Belombre sera sans vous cet été, je m'af-

flige et je suis toute découragée. Mais de quoi vous vais-je parler ! vous avez bien d'autres idées. Nous voilà dans les grandes mers, vous avez trouvé M. votre père encore foible et infirme, je le sais par le P. de R.... Madame votre mère en bonne santé; vous leur avez nommé mon nom, j'en suis persuadée : vous avez trouvé Madame de ..... toujours la même, et se souvenant de ses anciennes amies : mon Dieu, que cela est beau et rare ! Je suis effrayée de tous ces enfans uniques qui ont péri ou qui vont périr, et des maisons sans ressource : beau sujet de réflexion pour les personnes qui ont le tems d'en faire. Nous n'avons rien en ce pays-ci digne de vous être mandé; des missions, des sermons, Aix en est farci. M. de B.... est allé faire une course légère jusqu'à mercredi. Dites-moi des nouvelles de Mademoiselle de P... (dis-je bien son nom?) Pouponne est très-étonnée de se voir respectée; elle vous fait ses petits complimens; et tout ce qui m'environne vous respecte, vous honore, et me charge de vous le dire. Pour moi, Monsieur, je n'y fais pas tant de façon, je vous regrette et vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XXIV.

Du 12 Juin 1733.

C'est un tableau que tout ce que vous dites du pays où vous êtes, Monsieur ; il me semble que j'y suis; gens affairés de riens; gens parlant beaucoup et ne disant rien ; gens affectueux qui ne sentent rien ; gens écoutans qui n'entendent rien ; gens enfin fort aimables qu'il ne faut point aimer; gens sociables, qu'il faut, s'il vous plaît, quitter bientôt pour venir commercer avec gens simples, rustes, brutaux, si vous voulez, mais francs et sincères, et qui désirent beaucoup votre retour. Ma lettre, Monsieur, est donc allée tout de suite à R..... J'aime mieux qu'elle y soit lue qu'à Versailles. Je n'ai point été surprise de la bonne réception qu'on a faite dans la rue .... à celle que vous avez eu la bonté d'y porter; c'étoit déjà une grande avance d'être présentée par vous : mais d'ailleurs le cœur de cet ami n'est pas équivoque; il est de la bonne et vieille roche, et des meilleurs. Je ferai peut-être bientôt usage de son habileté et de son autorité; peut-être aussi que M. P..... finira tout : c'est un autre ami à qui j'ai des obligations sans nombre.

Il semble qu'il ne soit à Paris que pour mes affaires. Celles qui me tourmentent à présent sont effrayantes ; car il s'agit d'une vieille tante qui veut former opposition au paiement du prix d'une terre que j'ai vendue en Bretagne de son gré, de son consentement, et je craindrois quelque confiscation de la part des acquéreurs ; ce qui n'avanceroit pas les affaires de cette tante, et gâteroit fort les miennes : vous savez ce que c'est que les consignations. Tout ceci est une terreur qui sera peut-être vaine : il ne faut point en parler, s'il vous plaît, pour ne pas réveiller le chat qui dort.

M. le Marquis D..... a passé ici ; il y arriva à huit heures du matin, il a dîné, soupé et couché chez moi, et repartit le lendemain pour Marseille, et tout de suite à Toulon, où il est.

J'ai été charmée de la pension de notre pauvre Comtesse : je m'imagine que vous n'y avez pas nui ; car vous êtes un bon ami, Monsieur, sans faire semblant de rien, *vous ai destapat* : entendez-vous ces paroles ? Vous ne me dites rien de Mademoiselle votre sœur, je ne veux savoir que ce qu'il vous plaira, pourvu que vous sachiez que je m'intéresse sincèrement à tout ce qui vous regarde.

Il n'y a rien de nouveau en ce pays-ci. Missions, processions, confessions, restitutions, réconciliations : voilà ce qui nous occupe, et voici bientôt le tems de Belombre, qui m'occuperoit bien agréablement, s'il ne m'y manquoit rien. Mais hélas !.... hélas !.... Adieu, Monsieur, regrettez-nous la centième partie de ce que nous vous regrettons; je suis chargée de vous en assurer de la part de toute la société.

LETTRE XXV.

Du 17 Juin 1733.

MONSIEUR le Chevalier de C..... me rendit bien fidèlement votre lettre à sept heures du matin, Monsieur : elle me fit grand plaisir. Il me faudroit un Chevalier de C.... pour vous porter ma réponse : mais comme le vôtre n'a pas voulu retourner à Paris, me voilà fort embarrassée, et obligée de tout ravaler et de tout garder pour une allée de Belombre, ou pour le coin de mon feu à Aix. Ce que je puis bien dire tout haut, c'est la joie que j'ai qu'un grand personnage m'honore toujours de son amitié, et que les nuages que je craignois, et auxquels je donnois des causes extraordinaires, ne soient

qu'un effet tout naturel. Avec cette certitude je souffrirai tous les silences et les apparences d'oubli, et l'oubli lui-même; n'est-il pas bien dû aux pauvres absens? il y a longtems que l'on sait qu'ils ont tort. Mais revenons à notre affaire. Quand on ne peut rien dire, que dit-on? je vous le demande. Je n'ai pas assez d'esprit pour fournir à une conversation forcée; quand mon cœur ne s'ouvre pas, mon esprit se bouche. Des nouvelles? hélas! la ville d'Aix n'en fournit point; la mission est finie, la Comédie lui succède demain, nous partons tous pour nos campagnes. La pauvre petite Castellane a eu la fièvre; sœur Lutine en a été bien malade, elle est hors d'affaire. M. de B... a la fièvre double-tierce, et Mademoiselle de... épouse de M. de N..... ; c'est comme si le P. G.... épousoit Mademoiselle C.... Voilà pourquoi c'est une nouvelle. Et voici une commission : car vous croyez peut-être, Monsieur, que vous serez tranquillement à Paris sans être chargé de rien pour moi ; ne vous en flattez pas. Vous saurez donc que dans un certain petit cabinet de ma maison d'Aix, cabinet où l'on va de ma chambre, cabinet soi-disant mon oratoire, il y a une petite tablette en encoignure, à plate

terre, qui me sert de bibliothèque; elle a trois pans et demi de hauteur : je voudrois une jolie serrure et une jolie clef angloise ou façon d'Angleterre; je vous supplie de m'en apporter une avec toutes ses appartenances. Cette encoignure est cintrée et fort jolie; vous vous en souviendrez peut-être. Je suis fort pressée de cette serrure, et je ne la veux que de votre main : vous voyez tout ce que cela veut dire. Que je vais vous regretter à Belombre, Monsieur! cela ne se peut décrire.

LETTRE XXVI.

Du 28 Juin 1733.

Je vous réitère tous mes complimens, Monsieur, sur le mariage de Mademoiselle votre sœur. Mais mon Dieu! dans quelle situation vous trouvera-t-il ce compliment? L'état où est M. votre père ne laisse presque pas d'espérance pour lui; ainsi je m'afflige avec vous plus encore que je ne me réjouis. La douleur se fait plus sentir que la joie, celle de votre noce aura été bien troublée : peut-être aussi que mon imagination va trop loin, et avance des malheurs qui seront éloignés, s'il

s'il plaît à Dieu. Je le souhaite bien sérieusement, Monsieur, car je partage vos peines avec beaucoup de tendresse.

Vous m'avez attiré une lettre, Monsieur, qui m'embarrasse infiniment. Quand j'admirois celles de Mademoiselle de P.... je ne croyois pas avoir un jour à y répondre, et cette commission me paroissoit bien entre vos mains. J'ai un style tout dégingandé qui lui paroîtra tout à fait ridicule. Je vais tâcher de le réduire au sens commun : en tout cas vous corrigerez, s'il vous plaît, et vous la donnerez vous-même, ce qui lui servira d'excellent passe-port.

Rien n'est si solitaire que Belombre, il semble que tous mes amis se sont accordés cette année pour avoir affaire ailleurs. Le Chevalier de.... et moi allons tête à tête. L.... va à B.... ; M. de.... reçoit Madame de M.... ; D.... est à Aix, celui-là reviendra. *Je ne veux pas me dire qu'on s'ennuie à Belombre, je veux au contraire, me persuader que l'on est au désespoir de n'y pas être.* Adieu, Monsieur, vraiment j'ai bien d'autres affaires que de babiller avec vous; je vais faire ma lettre, je suis votre servante très-humble.

LETTRE XXVII.

Du premier Juillet 1753.

Qu'est-ce donc que vous avez, Monsieur, vous êtes dans votre lit, vous avez mal à la jambe; êtes-vous tombé? vous êtes-vous cogné? Je suis fort occupée de tout cela, et vous comprendrez aisément que c'est l'article qui me touche principalement, puisque je le fais passer avec celui de mes félicitations.

Voilà donc enfin Mademoiselle votre sœur, Madame de L. F. Il ne faut penser qu'au plaisir et à la douceur que vous aurez d'avoir cette chère sœur sous vos yeux, et mariée dans une famille où tout ce qui la compose est fait pour la rendre heureuse : mais elle leur rendra bien un avantage si précieux ; j'en juge par tout ce que j'entends dire d'elle, et encore plus par le sang qui coule dans ses veines. Je ne veux rien dire de M. son frère en particulier, les louanges en face sont trop grossières ; il suffit qu'il soit dans mon cœur tel qu'il doit y être ; mais je veux qu'il soit en bonne santé ; j'en reviens toujours là : il ne faut

point troubler la fète, s'il vous plaît, Monsieur, par un article si considérable.

Oserois-je vous prier de présenter tous mes complimens, félicitations, vœux, souhaits, à tout ce qui vous appartient? Faites, je vous prie, souvenir, M. et Madame d'H. de la façon dont je les honore. Madame votre mère ne viendra-t-elle jamais voir ces chers enfans? la Provence devient son pays. Il faut y mener cette aimable Angloise, sa présence dédommagera bien de la privation de ses lettres.

Tout est parti ou part, les vaisseaux sont à mille lieues de nous. Les B.... les L.... B.... tout est déjà décampé; votre petite servante part lundi, et va vous attendre, Monsieur, avec une grande tristesse de ne vous point trouver, et avec une grande impatience de votre retour.

On vous a mandé les hauts faits de M. de B....; le pauvre M. de R.... en est affligé à mourir.

LETTRE XXVIII.

Du 17 Juillet 1733.

Je voudrois, Monsieur, que vous vissiez Belombre sans vous : le Chevalier de Castellane, qui est un épilogueur, dit que cela n'est pas possible. Pour moi, que le miracle de Saint-Denis baisant sa tête n'a jamais pu étonner, je trouverois tout simple que vous fissiez la triste expérience de voir la mélancolie d'un lieu où vous n'êtes point. Tout vous y redemande, tout crie après vous, il n'y a pas une feuille de mes arbres, qui ne se plaigne de votre absence; le fleuve en murmure. Mais ceci est trop commun, et j'ai vu le murmure des fleuves dans je ne sais combien de livres, à la différence que c'étoient des fictions, et que pour nous cela est très-vrai. Je voudrois bien que ce Chevalier avec sa physique me vînt dire que, dans une telle occasion, les choses inanimées ne sentent rien. Comme il lui plaira; mais pour les choses animées, je réponds de leur sensibilité et de leur mal-aise. Mais, Monsieur, à votre absence se joignent les aventures les plus sinistres et les plus affligeantes. Vous n'ignorez pas la mort funeste

de ce pauvre G.... assassiné à table au milieu de son repas et de ses amis. Cette catastrophe à mis la consternation dans tout le pays. Monsieur de...., qui prend des eaux à...., en est désespéré. Pour moi je n'en reviens point ; je regrette mon ami, mon conseil, l'homme de monde le plus vertueux et le plus aimable. Vous comprenez bien qu'avec quelques dispositions aux réflexions, ceci les augmente infiniment, et détache bien de la vie.

Nous sommes ici les solitaires de la Thébaïde : j'ai quelque peine de tems en tems d'imaginer que ma jeunesse s'ennuie peut-être ; mais je pense tout d'un coup que l'amitié dans les cœurs bien faits, tient lieu des grands plaisirs, quand ce n'est pas pour toujours que l'on habite des déserts. Le mois de Septembre ramenera les voisins, et alors je serai moins inquiète de mes Chevaliers et de D...., c'est la seule compagnie que j'ai eue, et on m'a fait le plaisir à Marseille de me servir à ma mode. B.... me fait espérer de venir dans la semaine prochaine. Les grandes compagnies iront à B.... L.... y est furieusement invité, et ne sauroit résister, la tentation est trop forte. Nous ne faisons donc rien pour le pauvre garçon, Monsieur? Sûrement ce n'est pas votre faute, mais une

étoile maligne sur laquelle il a marché, comme dit fort bien je ne sais pas qui.

Le P. de R.... viendra aussi au mois de Septembre passer ses huit jours, si vos ordres ne l'arrètent. Hé bien ! Monsieur, tout est-il fait ? dites-moi un peu des nouvelles de votre noce. Je ne sais rien, je n'entends rien dire; je le veux bien, pour beaucoup de choses, mais non pas pour ce qui vous regarde : vous, oui vous, Monsieur, que j'honore, que j'estime, et que j'aime tendrement, puisqu'il faut le dire.

Tout Belombre vous salue très-humblement, et même Pouponne.

LETTRE XXIX.

Du 22 Juillet 1733.

Ligondès, tout éloquent qu'il est, ne peut pas atteindre à tout ce qu'il faudroit dire pour vous exprimer nos regrets, Monsieur. Enfin, Belombre est laid, jugez de tout le reste; j'y arrivai hier au soir munie d'une de vos lettres que je reçus à Aix. Je n'y répondrai, s'il vous plaît, que dans la première de mon fils; une Dame de château a mille occupations : il faut distribuer mon lard, ma chandelle, mon huile, pren-

dre bien garde à tout; mais avec ma bonne conduite, je vais être ruinée. Savez-vous à quoi, Monsieur? En glace. Je suis outrée de colère contre la ville de Marseille d'être si grande et si petite.

Je vous ai fait tous mes complimens, Monsieur, sur le mariage de Madame votre sœur; plus j'y pense, et plus je le trouve joli. Vous me dites à cette occasion des choses si jolies et si flatteuses, que je ne saurois y répondre; mais je sais ce que je sais, et Ligondès vous l'a dit. Il faudra donc, Monsieur, se passer de nouvelles, et se contenter de savoir les gentillesses des jeunes gens de Paris: vous apprendrez que nous avons aussi nos histoires, et que l'Amiral de B.... est tout-à-fait du bel air. Nous allons être ici très-solitaires: vous pouvez nous mettre en chanson si vous voulez, nous sommes so.... nous sommes so....

Il n'y a point de délicatesse que vous ne receviez de notre part: point de plaisir, point d'esprit, point de joie, un ennui mortel, tant que votre absence durera. Mais, Monsieur, pourquoi, s'il vous plaît, *cette serrure, et cette clef immense*? J'ai ouï dire que quand on ne trouvoit point ce que l'on cherchoit, il ne falloit *rien mettre à la place*: c'est ainsi qu'on en usera pour vous

à Belombre. L. B.... est chez lui assez infirme; je dînai hier avec lui en passant.

Le Chevalier de C.... vous rend mille et mille graces au sujet de son peintre.

On se prépare avec grande satisfaction à recevoir Madame votre sœur, à B......

Je vous remercie, Monsieur, de toute mon ame, de vos bontés pour ces pauvres f..... J'ai encore cent mille choses à vous dire, ce sera pour la première fois.

LETTRE XXX.

Du 18 Septembre 1733.

J'ai une si grande quantité de choses à vous dire, Monsieur, que je ne sais pas comment en sortir, et j'ai pris le parti du silence, comme le seul moyen de me tirer d'affaires; mais il n'est pas trop soulageant, et j'y renonce. Je commence par le plus pressé : c'est la santé de M. votre père. Mon Dieu ! Monsieur, par quel miracle est-il revenu de l'agonie où nous l'avons vu, et à son âge? Il faut convenir que nos machines sont quelquefois bien parfaitement construites, et capables de résister à tout. Je souhaite que vous jouissiez encore long-tems d'une vie qui vous est si chère. Votre absence et votre retour

seront

seront mon second article ; il est considérable, Monsieur, pour qui vous attend avec impatience, et s'est accoutumé à vivre quelquefois avec vous. Votre départ dépendoit de M. votre père; le voilà mieux : il me semble que rien à présent ne doit vous arrêter, ni changer le projet de venir le mois prochain, et de nous amener Madame votre sœur, qui appartient à la Provence présentement. Madame sa belle-mère a passé un mois à Marseille, elle est retournée à Aix : venez donc, Monsieur.

Me voici à la promotion ; elle est très-satisfaisante pour moi. Mon fils, mon cousin, je me trouve entourée de bonnes fortunes, je suis véritablement aise de L...... Que ne vous doit-il pas, Monsieur ! je vous réponds bien de son cœur et de sa reconnoissance ; je la partage avec lui, et vous remercie mille fois de tout mon cœur d'avoir si bien conduit cette affaire. Ce traître enfant est à B.... devant être à Belombre, selon nos arrangemens ; mais le drôle s'amuse à B...., et je ne lui présente rien qui en approche. Il faut prendre son parti, et s'exécuter de bonne grace. Je ne lui ai point écrit, parce que je le compte ici à tout moment. Belombre est aujourdui dans son plus fort pour la compagnie ; j'y possède M. de L. B.... M. le P.

de R...... et M. G.... qui n'a peut-être pas l'honneur d'être connu de vous. Tout cela me quittera dans quatre jours, et je retomberai dans une parfaite solitude. J'ai été accablée d'une fluxion épouvantable, il m'en a coûté une dent que l'on a soupçonnée être la cause du mal, et cette opération a été faite par un forçat qui vient d'avoir sa liberté. Si on pouvoit placer le mot de délicieux en pareil cas, je vous dirois que véritablement c'est une chose délicieuse que de se faire arracher des dents par cet homme. Ma fluxion est passée, et me voilà comme une autre.

Je crois, Monsieur, que vous ne manquez pas de gazettes de Marseille, ainsi je ne m'aviserai pas de vous dire des nouvelles, ni les petites tracasseries de votre Académie; mais je vous dirai que le Poëte Gros a fait une pièce charmante pour Belombre : il faut que ce soit le Chevalier qui vous la lise, sans quoi je vous l'aurois envoyée. Ce Chevalier a été enchanté de l'honneur de votre souvenir; imaginez-vous tout ce qu'il vous répond, et combien de complimens de tendresse et de respects. Mes deux Magistrats vous disent aussi mille belles choses. Voilà à-peu-près ce qui étoit accumulé; mais voici une affaire sérieuse que je prends la liberté de vous confier, Monsieur. Je vous supplie de vouloir

vous y employer, avec toutes les circonstances que j'aurai l'honneur d'ajouter à ma prière.

LETTRE XXXI.

Du 12 Octobre 1733.

Je quitte Belombre, Monsieur; mais hélas! *j'ai beau changer de lieux, mon soin est inutile* (c'est une vieille chanson.) Je ne vous rencontre nulle part, les bruits de guerre ne vous émeuvent pas, je crains bien qu'un motif plus pressant ne vous retienne à Paris; la santé chancelante d'un père, dont l'âge et les infirmités tiennent dans une inquiétude continuelle, nous annoncent une prolongation d'absence d'autant plus affligeante pour nous, qu'elle l'est infiniment pour vous. Je demande de vos nouvelles à tous ceux qui peuvent m'en donner, hors à vous, que je n'ose interroger, vous sachant bien occupé. J'ai cependant eu l'honneur de vous écrire pour deux petites affaires, mais sans me formaliser le moindre brin de n'avoir pas de réponse, persuadée que ce n'est ni par oubli, ni par indifférence. Aujourd'hui, par exemple, me voici à la tête de tous les Cast... du monde, Commandeurs, Chevaliers et au-

tres, pour vous apprendre la mort du pauvre Serre, peintre, et vous demander en grace d'employer tout crédit, et le verd et le sec, pour placer notre petit peintre Bernard, dont l'habileté, l'esprit, le caractère, la sagesse, vous charmeront quand il aura l'honneur d'être connu de vous. Qu'il vous doive son établissement, je vous en conjure : c'est une bonne et très-bonne acquisition que vous ferez ; et sans vouloir nous faire valoir, il est heureux que sa famille, le climat et bien de petites circonstances le fixent à Marseille. Il vous devra son bonheur, Monsieur; n'en est-ce pas un que de faire du bien ? Il n'y a pas un moment à perdre, cette place va être demandée avec empressement, il faut gagner du terrain : c'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux. Je quitte le plus beau tems du monde : il semble qu'il le fasse exprès, après avoir été sauvage et froid pendant huit jours ; mais enfin je pars : je crois que l'envie de voir passer toute une armée à Aix, me détermine. Cette ville est ordinairement si languissante, que je crois que le mouvement lui siéra bien. L... arriva hier au soir du château R.... ; c'est le séjour des plaisirs : le maître, la maîtresse et leur fille y sont avec Mesdames de B.... de M.... et des hommes tout plein. Adieu, Monsieur, sou-

venez-vous que vous avez au bout du monde une amie tendre et fidèle, et souvenez-vous aussi, s'il vous plaît, de l'intérêt qu'elle prend au petit peintre.

LETTRE XXXII.

Du 25 Janvier 1734.

VOILA notre petit peintre, Monsieur, je vous présente tour à tour tout mon monde; je vous le recommande de tout mon cœur, je le mets sous votre protection, et je crois que je n'ai rien à ajouter à tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire ici sur cet article.

M. de la Fare est arrivé galamment, et a surpris mère, femme, grand'mère, et surpris bien agréablement. On dîne aujourd'hui chez le P.... de Ricard; j'y vois tout cela dans le lointain qui convient à mon âge et à mon humeur sauvage. Mais, Monsieur, vous savez ce que vous savez, et que mon cœur est près de vous, et de tout ce qui vous appartient, avec une grande sincérité, et à toutes les épreuves dont je pourrois être capable. *Dixi.*

Je voudrois bien savoir par vous-même des nouvelles de ce pauvre Olivier, si vous l'avez vu, et comment cela s'est passé.

LETTRE XXXIII.

Du 25 Février 1734.

Je voudrois bien trouver quelque façon de de vous témoigner ma reconnoissance, Monsieur, qui convînt, et qui fût assortie à toute celle que j'ai dans le cœur pour le bien que vous venez de faire au pauvre petit Bernard ; vous en serez content, c'est un bon sujet, il répondra par son zèle à toutes vos bontés. Voilà qui nous acquittera un peu tous. Soyez bien persuadé, s'il vous plaît, que vous n'obligez pas une ingrate, et que vos bienfaits me pénètrent à un point *qui vous acquiert mon moi tout entier. Si avec cela Varages est écrivain, je ne sais plus où donner de la tête. Ma grand'mère disoit en pareil cas, que quand on étoit obligé à quelqu'un à un certain point, il n'y avoit que l'ingratitude qui pût tirer d'affaire. Je ne sens point encore cette façon de penser à votre égard, Monsieur.*

Madame votre sœur est jolie, gentille, aimable au dernier point ; elle se conduit très-bien, elle a bien des devoirs à remplir, elle s'en acquitte, c'est beaucoup ; car tout cela n'est pas toujours ce qui plairoit à son

âge. Soyez content, Monsieur, et jugez bien d'une petite ame, dont les fonctions sont raisonnables ; elle me fait l'honneur de venir quelquefois passer les soirées avec moi, et il ne paroît pas alors qu'elle désire d'être mieux ; l'esprit de couvent s'efface, le sien paroît : elle en a ; et pourquoi n'en auroit-elle pas ? le monde, la bonne compagnie perfectionneront tout : elle est en bonnes mains, elle est fort aimée dans sa famille : et je dirois trop, si elle avoit quelque petite chose sujette à correction ; car on ne l'appercevroit pas, et ce seroit alors un malheur. En tout c'est une fort jolie femme, et le tems manifestera les qualités solides dont je la crois pourvue, sans aucune flatterie; vous savez combien je suis à elle et à vous, je le lui ai déjà bien témoigné, et je le ferai encore : il n'y a pas lieu à la confiance sitôt, et il est même du bon esprit de ne la donner qu'à propos. Soyez content encore une fois. J'entends murmurer d'un second voyage à Paris, Monsieur, cela est-il vrai? Quoi ! Belombre seroit encore abandonné cette année! quelle inhumanité ? Si vous ne pouvez pas venir nous voir jusqu'au départ des galères, j'irai vous rendre une visite, et par occasion à mes lilas.

Adieu, Monsieur : aimez moi toujours,

vous le devez un peu, c'est moi qui vous en reponds.

Du même jour.

Le Chevalier m'accable : il est si aise, si content, si reconnoissant, qu'il ne sait où il en est; il voudroit me charger de tout cela, comme si je n'en avois pas assez pour ma part. O mon Cousin! dites vous-même toutes vos affaires. » Je suis si pénétré de reconnois» sance, Monsieur, du grand service que » vous venez de rendre à notre petit Ber» nard, que je ne trouve pas de termes pour » vous exprimer tout ce que je sens dans » cette occasion. Je ne l'entreprendrai donc » pas, et je vous ferai grace d'un compliment » et remerciment dans les formes que j'a» vois d'abord imaginé de vous faire; per» mettez-moi seulement de vous renouveller » ici les assurances de mon attachement et » de mon respect «.

LETTRE XXXIV.

Du 28 Février 1737.

C'EST une vraie curiosité, et premièrement une grande rareté, que de voir un homme heureux; en voilà un de votre façon, Monsieur : dites-moi, s'il vous plaît, si ce n'est pas une grande satisfaction que de disposer ainsi de l'ame d'un mortel. Je ne cesse de vous louer et de vous remercier; je vous ai baisé ce matin sur deux joues plus jolies que les vôtres, ne vous en déplaise; mais elle a su que c'étoit à vous à qui j'en voulois : c'est la seule occasion où l'on peut être bien aise qu'un autre tienne votre place. Cette aimable sœur étoit à sa toilette, Bernard lui a fait la révérence, et a pris une première idée du portrait qu'il fera d'elle, dès qu'il aura fini vos ouvrages.

On m'annonce le petit peintre parti; je comptois lui donner cette lettre, il me semble qu'elle ne vaut plus rien par la poste : elle ira pourtant, et moi à vêpres. Adieu, Monsieur.

Le pauvre Ligondès est donc auprès de son père mourant.

LETTRE XXXV.

Du 11 Mars 1734.

Je parle de vous, Monsieur, aux échos d'alentour, tant j'en suis remplie ; jugez donc si j'en parlerai à M. le M..... je vous assure même que ce sera ce que j'aurai de meilleur à lui dire ; il n'ignorera ni votre zèle, ni vos empressemens, ni tout ce que vous avez fait pour contribuer à le faire bien recevoir à Marseille ; et si tout cela ne perd pas de son prix en passant par moi, il vous en saura tout le gré qu'il doit. Il arrive aujourd'hui à deux heures à Aix, nous serons aux fenêtres de M. de la B..... non pour voir passer un Gouverneur de Province, mais pour considérer des Magistrats à cheval en robe, chose qui sera curieuse. Messieurs les Procureurs du pays sont revenus d'Orgon, charmés de ce Gouverneur, de ses bonnes façons, de ses politesses, dont l'une a été entr'autres de demander par écrit la harangue de l'Assesseur, pour la porter à M. son père ; il faut convenir que ce père fait beau jeu aux harangueurs : Pouponne s'en tireroit.

Vous arrivez donc de Toulon, Monsieur,

vous avez dansé et soupé vous quarantième, chez M. Mithon ; vous avez un corps de fer ; on ne peut pas vous tenir tête. Si nous étions assez heureux pour que vous eussiez quelque petite plaie, quelque petit ulcère, quelque charbon, quelque bagatelle de cette espèce, nous serions bien contens ; et nous avons bien nos raisons pour cela ; car voici le sieur Boismortier avec tous ses bistouris, qui se présente à vous plein de zèle et de transport.

En voilà assez, voici une lettre immense, j'ai plus de regret à la lecture qu'à l'écriture ; pardon, Monsieur ; si j'ai réussi, il faudra que je mange les joues à Madame de Bonneval. L'Abbé d'Oppède est arrivé, le savez-vous ? Pour moi, il y a huit jours que je suis enfermée dans mon couvent. Je ne sais que le *Miserere*, que j'ai dit pour ces quarante libertins qui s'enivroient à Toulon : il y en a un que j'aime bien ; devinez-le, Monsieur.

LETTRE XXXVI.

Du 30 Mars 1734.

Tout est surprenant, Monsieur, dans l'affaire du sieur V...., hors vos bontés pour moi ; je les reçois avec une extrême reconnoissance, et je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur, de la dernière marque que vous venez de m'en donner. Voilà deux grandes affaires finies, il ne reste plus que le pauvre B. M. ; je vous le recommande de plus en plus, Monsieur. Je savois la promotion du sieur V. par une lettre de Madame de.... la plus honnête et la plus jolie qu'on puisse imaginer. Cette circonstance doit être mise dans le nombre des surprises ; car ordinairement, ou point de réponse, ou papier et style de Ministre ; ici c'est billet tout à fait doux ; enfin la grace est bien assaisonnée et complète. Je fis hier votre commission auprès du Chevalier de Majastres : il est parti ce matin pour Marseille. Grand merci, Monsieur, grand merci, une fois, deux fois, mille fois.

Il y a quelques jours que je n'ai vu Madame votre sœur, mais c'est ma faute, et non la sienne. J'ai eu bien de petites affaires ces

derniers tems-ci : vous en allez avoir de plus sérieuses, Monsieur : l'arrivée des Généraux, l'armement, le départ des galères. Si vous avez quelques momens à donner aux réflexions, convenez qu'un solitaire philosophe, si vous ne le voulez pas mieux, est bien heureux, qu'il épargne par une totale séparation des hommes, la vue d'une grande quantité de sottises et d'inutilités; mais il faut non-seulement s'en séparer, mais s'en éloigner, le mauvais air pénètre les portes et les fenêtres les mieux calfeutrées. J'ai une grande envie d'être dans le bois de Belombre, nous y raisonnerons, Monsieur; et en attendant je vous suis et serai toujours tendrement attachée, n'en doutez jamais.

LETTRE XXXVII.

Du 13 Mai 1734.

Dieu soit loué et M. l'intendant bien remercié de toutes les faveurs et marques d'amitié qu'il donne à sa très-humble servante remplie de reconnoissance, d'amitié, d'attachement et de tous les sentimens les plus sincères et les plus tendres pour lui. Reposez-vous, conservez-vous, Monsieur : je

meurs d'envie d'avoir l'honneur de vous voir.

J'espère que Boismortier se rendra digne de vos bontés, il en est transporté.

LETTRE XXXVIII.

Du 4 Juin 1734.

JAMAIS, au grand jamais, on n'a vu un oubli et un silence si complet ; j'ai voulu voir jusqu'où cela iroit, et si quelque remords ne surviendroit point. Si j'avois trouvé une rime en *elle*, j'aurois parodié une jolie chanson, et j'aurois dit :

Vole, tendre amitié, vole. . . . .
Et ramène avec toi l'infidèle. . . . .

Enfin, les approches de Belombre ont dégourdi le cœur, l'esprit, les doigts : on me craint, si on ne m'aime, et sûrement j'appesantirai bien ma main sur les oublieux. Il faut pourtant avouer ma foiblesse. La nouvelle de venir habiter le château Montgrand m'a furieusement désarmée, et sans un vilain *si*, c'en étoit fait ; mais si ce *si* a lieu, je reprends toute ma colère, et je la mets en croupe pour vous suivre et accompagner à Paris, où sa fonction sera de troubler tous vos plaisirs, et de vous faire vivre

de remords. J'ai été bien malade pendant cinq ou six semaines, je vous conterai tous mes maux. Les B. sont à B. où l'on croyoit vous voir. La B. est à D.... Tout le monde part, et moi aussi dans huit jours; j'attends ma fille, elle attend la santé de son mari, qui est déplorable depuis quelque tems; mais enfin tout s'est déterminé à un gros rhume appelé *coqueluche*, qui a son cours, et dont on entrevoit la fin. Je serai charmée de voir Mesdames de....; mais il faudra s'arranger; car vous savez que Belombre est comme Marly : nous parlerons de cette affaire à fond. Vous gardez bien long-tems Madame votre sœur; vous avez grande raison et elle aussi; quelque aimable qu'elle soit, elle gagne auprès de nous : c'est mon sincère avis. Mais qu'elle ne me fasse pas le mauvais tour de revenir à Aix quand j'en partirai : en attendant, je lui fais ma très-humble révérence. Adieu, Monsieur, j'ai plus d'envie d'avoir l'honneur de vous voir et de vous embrasser, que je ne veux vous le dire.

Et les grandes nouvelles, et les grandes morts, qu'en avez-vous dit? que de pâture pour les allées de Belombre!

LETTRE XXXIX.

Du 8 Juin 1734.

Mon Dieu ! Monsieur, dans quelle situation devez-vous être, et Mesdames de B.; il n'y en a jamais eu de si cruelle. Je la partage de tout mon cœur, et je vous assure que cette nouvelle m'a jetée dans une tristesse dont je ne reviens point. Quelle espèce de victoire où tout le monde périt. On est ici dans une peine mortelle; il n'y a point de famille qui ne soit intéressée à cette évènement, et ceux qui savent leur sort sont moins à plaindre que les autres. Le courrier d'aujourd'hui nous apprendra ces funestes détails. On attend des horreurs aussi du côté de l'Allemagne. *Pourquoi donc tant de sang répandu?* Il n'est pas possible que je vous parle d'autre chose. Je ne verrai pas tout à fait sitôt les bords de l'Euvonne; je ne pourrai guère partir que vers la fin du mois; je regagnerai ce tems en Octobre. Soyez persuadé, Monsieur, que j'ai grande envie de vous voir; soyez-le aussi de la part que je prends à vos inquiétudes; assurez-en, je vous prie, Mesdames de.... Dieu veuille que nous ayons tous de bonnes nouvelles.

LETTRE

LETTRE XL.

Du 11 Juin 1734.

Je vous félicite, Monsieur, je vous félicite, Mesdames; convenez que vous êtes bien heureux au milieu d'un carnage et d'une tuerie sans exemple, de ne voir pas une égratignure à votre cher enfant, à votre cher mari, à votre cher beau-frère. J'ai bien partagé toutes vos inquiétudes, je partage bien sincèrement votre joie. La pauvre Madame d'O.... étoit mourante, elle est enchantée. Mais quel combat, quelle espèce de victoire! auroit-t-on le courage de chanter un *Te Deum?* il faut au moins que ce soit sur l'air du *De profundis*. Dès qu'on demande des nouvelles de quelqu'un : il est mort, voilà la réponse. Je suis en peine du petit.... donnez-m'en, je vous prie, des nouvelles; et ce pauvre C.... ô mon Dieu, et tant d'autres, et M. de M.... voilà qui est effroyable. Vous serez bien généreux de donner une larme aux malheureux, ayant pardevers vous une si grande fortune. Nous n'avons pas laissé ici de donner un grand bal la même nuit de cette nouvelle, et sous les fenêtres des affligés. Nous sommes tout hé-

roïques, et nous ne nous soumettons pas aux foiblesses humaines. Adieu, Monsieur, adieu, Mesdames; jouissez tranquillement de vos prospérités et d'une bonne santé : je vous fais à tous ma très-humble révérence; j'ai bien envie d'être à Belombre.

LETTRE XLI.

Du 25 Juillet 1734.

Le précurseur Verdun suivra de près cette lettre, Monsieur; il vous porte un exemplaire de celles de Madame de Sévigné, que je vous prie de recevoir comme un petit amusement que je vous présente pour les momens de loisir que vous aurez au bord du fleuve Euvonne. Je n'ai cet ouvrage que depuis quatre jours, et je n'ai trouvé personne pour vous porter mon présent. Verdun va balayer, nettoyer, meubler et m'annoncer: son retour à Aix décidera de mon départ; mais à vue de pays, je crois pouvoir assurer que ce sera pour lundi 2 d'Août. Je mène ma fille, et son mari suivra de près; je mène la B.... Da.... et le Chevalier. Jetez un coup d'œil sur le château de Belombre, et voyez, Monsieur, si je puis recevoir Mesdames de... et de la.... Il y a une impossibilité morale,

j'en suis au désespoir. Mais puisque vous disposez du palais M.... ce seroit là une bonne ressource. Enfin, réglez et arrangez le voyage ; je serois bien fâchée qu'il échouât; mais je n'y puis contribuer que de mes désirs et de mon petit ordinaire. Je donnerai de tout, hors des lits dont je n'ai point, pas même de place : vous le voyez. On dit que Madame de B.... arrive demain : est-ce au pluriel ou au singulier? et ne trouverois-je plus l'aimable sœur? cela seroit barbare. Mon Dieu! Monsieur, pensez-vous bien à la quantité de choses que nous avons à dire? j'en suis étouffée et pressée. Je compte les jours et les heures et les momens ; et celui ou j'aurai l'honneur de vous embrasser, me sera assurément bien agréable.

LETTRE XLII.

Du mardi au soir 4 Août 1734.

COMMENT vous appellez-vous?
D'où venez-vous?
Quel cheval montez-vous?
Quelle rivière avez-vous passée?
Où êtes vous arrivé? Que portiez-vous?
Qui avez-vous rencontré?
A quelle enseigne avez-vous logé?

Qu'avez-vous mangé ?
Dans quel lit avez-vous couché?

Addition.

Quelles femmes avez-vous vues à E... ?
Qu'y a-t-on fait ?
Qu'y a-t-on dit ?
A-t-on songé à Belombre ?
N'y reviendrez vous plus ?

Or, cela étant dit, voici du sérieux. M. l'Abbé Calibeau, mon très-cher ami, homme d'esprit et de mérite, se présente à vous, Monsieur. Je vous prie de le recevoir dans la grande perfection; il s'en va à Gênes trouver la Princesse de Modène, ayez la bonté de lui donner bon et sage conseil sur ce voyage. Ira-t-il s'embarquer à Antibes, ou s'embarquera-t-il à Marseille? auroit-il quelque bon bâtiment tout prêt à partir ? Enfin, je mets cet Abbé sous votre conduite, ayez-en bien soin, il vous donnera un écrit admirable que je vous supplie de m'envoyer sur le champ par un de vos gens, bien enveloppé et cacheté, c'est-à-dire, le papier : car si vous alliez cacheter le porteur, cela ne seroit pas chrétien. Je n'ai qu'un jour pour lire cet écrit, ainsi il ne faut pas perdre un moment, s'il vous plaît. Je prendrai la liberté de vous l'adresser quand je le renver-

rai, et vous aurez la bonté de le faire remettre à l'Abbé. Tout ceci est un peu difficile à comprendre ; mais avec de l'esprit, on en vient à bout. Hélas! Monsieur, ce pauvre Belombre, vous en souvenez-vous? c'étoit un bon tems que celui-là ; que de choses se sont passées depuis ! Le Chevalier de Castelane est fort vieilli, l'Abbé Poule s'est morfondu sur les livres, il est devenu asthmatique. Pouponne est mariée : cette petite fille que vous avez laissée faisant des poupées ; elle a épousé un Seigneur Napolitain, qui a cinq cents mille livre de rente ; il est bossu, mais d'ailleurs très-bien fait. Ce beau parc de Belombre est mort de vieillesse: c'est à l'heure qu'il est une grande prairie où paissent des moutons, des vaches. Il y avoit un certain endroit qu'on appeloit Belle-Isle: eh bien ! c'est à présent un beau collége de Jésuites : voilà le changement que produisent les années. Bon soir, Monsieur. On soupe, je n'ai pas là un Intendant pour me tenir compagnie, et je vous écris, ne sachant que faire.

LETTRE XLIII.

Du 24 Septembre 1734.

Je date mes regrets de plus loin que Marseille, Monsieur; j'ai quelque envie même de n'y pas comprendre le tems de dissipation, de tumulte, d'embarras d'esprit et de corps, et de transporter tout à Belle-Isle et à Belombre, séjours de la paix et de la tranquillité, et à qui appartiennent de droit les chagrins de la séparation. Tout ce qui s'est passé depuis, n'a fait que fortifier en moi le goût de la retraite, de l'aimable et petite société, des mœurs douces, et de l'amitié pure et sincère. Je suis persuadée que vous pensez tout de même; et c'est ce qui m'attache encore plus à vous, Monsieur. N'appelez point cela mes bontés, je vous en prie, vous m'obligeriez à parler des vôtres, nous ne finirions plus, et nous tomberions dans les complimens : langage que le cœur n'entend point. Vous connoissez le mien pour vous, au moins je m'en flatte; ainsi recevez-en toutes les marques qu'il peut vous en donner, qui sont bien bornées quant aux effets, mais bien étendues par la bonne volonté. Je suis très-fâchée sans être étonnée des dernières

folies du pauvre C....; je l'ai toujours cru hors de son bon sens. Je crois qu'il faut songer bien sérieusement à mettre son adversaire en sûreté, tôt ou tard ce misérable périroit. Ce sera donc jeudi que nous aurons l'honneur de vous voir, Monsieur; il y aura un petit dîner chez moi, vous en userez comme il vous plaira, et M. le Duc d'Enville aussi. Je n'ai pas bien compris s'il va à B.... ou si vous y allez tout seul. On disoit que notre courrier étoit arrivé, vous me l'auriez dit. Tout est en mouvement ici, vous n'en doutez pas, et que tous les esprits ne soient bien agités dans l'attente de ce qui sera réglé et arrangé. Nous en dirons davantage jeudi. Souvenez-vous, s'il vous plaît de Ferrand, et continuellement de nous, mère, fille et cousin. La fille souffre toujours. Cette lettre écrite dès ce matin, je reçois à midi la vôtre, Monsieur, par un Garde qui va à B. Me voilà éclaircie sur le fait de M. d'Enville. Je vous attends mercredi de pied ferme depuis la première aube du jour jusqu'à la dernière. Pouvez-vous croire, Monsieur, qu'il y ait quelque heure du jour ou de nuit où ma porte ne vous soit ouverte?

LETTRE XLIV.

Du 13 Janvier 1735.

VERDUN que je gronde toujours de faire tout ce que j'ordonne, m'obéit quelquefois trop tôt. Il vous envoya hier, Monsieur, un panier contenant des citrons de Vence, d'une figure singulière, sans avis et sans lettre de ma part. C'est à M. du Hamel que j'adresse cette galanterie, je suis bien aise de vous en avertir, il aime les fruits rares : en voilà, au moins, par la figure. Mais ce qui seroit digne de sa curiosité, c'est cette plante qui a empoisonné tous les Solitaires de Notre-Dame des Anges, et dont l'effet a été si singulier : on dit qu'on l'a envoyée à l'Académie des Sciences. Nous possédons un des plus illustres membres de ce corps fameux. Il devroit donc se faire apporter de ce légume, dont il y a quantité dans le jardin de ces Pères, et en faire l'anatomie.

On m'a dit que Madame votre sœur avoit des maux de reins, qu'elle gardoit le lit, et que Madame de.... la garderoit aujourd'hui. Pour moi je suis dans les vapeurs, dans les souffrances, et bonne à rien. Je vous écris par

par un matelot qui ne me donne pas seulement le tems de finir. Adieu, Monsieur.

LETTRE XLV.

Du 17 Janvier 1735.

Vous avez fait bien de l'honneur à nos monstres citrons, Monsieur, leur ambition ne passoit pas Marseille; nous les exposions à la curiosité de M. du Hamel, voilà tout; et les voilà eux-mêmes à la Cour. Ils seront bien étonnés. Mais puisque vous aimez ces choses-là, vous n'en manquerez pas, ma fille m'en envoya il y a un an de bien plus extraordinaires. Il y en avoit deux, j'en ai perdu un, l'autre est mutilé, mais je vous l'enverrai: c'étoit une main parfaite, le pouce est perdu. Je l'aurois mis dans cette lettre, sans qu'il se seroit brisé. Je le donnerai à un homme qui part aujourd'hui, vous verrez comme la nature se joue. J'ai deux petites graces à vous demander, Monsieur; toutes deux me sont demandées, l'une par M. de Caumont, l'autre par M. de Rousset. Celui-ci voudroit savoir le détail de la mort du pauvre Bailli, dont il ne sait pas un mot; quelle étoit sa maladie; combien elle a duré; qui l'a vu, traité; quels remèdes on lui a faits;

s'il a été confessé; en un mot, tout ce qui appartient à cet évènement. Le pasteur ou B. M. vous instruiront, et je vous demande bientôt cet éclaircissement.

Le Caumont voudroit le rapport du chirurgien qui a traité les empoisonnés. Il est de Marseille; ainsi il peut vous être aisé de me donner de quoi satisfaire cette curiosité.

Je vous en prie, et bientôt : ne m'allez pas oublier, moi qui suis tout le jour avec vous dans ma Thébaïde, dont je parcours les landes avec vous. Madame de.... vient passer la soirée dimanche avec moi. Son médecin et son confesseur lui ont ordonné ce régime de tems en tems : *repos*, dit l'un; *ennui*, dit l'autre : moyennant quoi, vie heureuse en ce monde et en l'autre. Savez vous que le Chevalier de... a la Lieutenance du Roi, ou Commandement de Landau? Madame de.... est saignée et garde sa chambre, j'aurai l'honneur de la voir; elle me fit celui de venir chez moi, Je trouvai en elle un changement très-considérable : elle est toute posée, toute considérée; ses discours ont totalement perdu l'air du couvent, et le ton aussi. On écoute les autres; on répond juste; on ne bat point la campagne; on ne parle point continuellement nippes. Je crois qu'en vous disant tout ce qu'on ne dit et ne

fait plus, c'est vous dire ce qu'on disoit et faisoit; mais il n'y a qu'honneur quand tout est corrigé. On jette de petits propos sur le bonheur unique de bien vivre avec un mari: on veut partager son tems entre une grand'-mère où l'on s'ennuie, et avec une tante où l'on se divertira modérément; car on veut conserver et ménager beaucoup sa grossesse : enfin, Monsieur, je fus charmée : on ajoute des choses tendres et polies pour sa belle-mère. Je vous félicite de tout cela; mais je vous gronde de ne me l'avoir pas annoncée, car vous vous en étiez bien apperçu. Je crois que vous aurez bientôt cette sœur, dont vous avez l'idée comme de la femme qui ne se trouve point; quand je dis que vous l'aurez, vous entendez bien figuré, elle *existera*, je ne crois pas que vous l'ayez avec Madame de.... nous voulons nous aimer infiniment.

Voilà ce que ma fille vient de me mander sur les citrons. On dit, Monsieur, que vous avez été à Aix; je n'en sais rien, je ne vous ai ni vu ni parlé, vous le voyez bien par cette lettre.

LETTRE XLVI.

Du 19 Janvier 1735.

Ceci est pour vous dire, Monsieur, que vous recevrez une de mes lettres bien belle, bien conditionnée en faveur d'un M. qui m'a été recommandé. Vous entendez ce jargon, et vous avez le contre-coup de tout l'ennui qu'on me donne : c'est un plaisir qui satisfait ma malice. Bon jour, Monsieur : citrons, oranges, monstres, mère, grand'mère, Pouponne, tout est à vous.

Grand merci de la relation, elle partira demain.

LETTRE XLVII.

Du 3 Février 1735.

Il me semble, Monsieur, que vous me devez une réponse, et moi des tabatières de bergamotte. Je m'acquitte pour huit, il en viendra d'autres, et pour des monstres il en arrive sans nombre ; jamais la terre n'en avoit tant produit ; c'est apparemment pour vous plaire. Dès que je les aurai, je les ferai partir pour Marseille. Mais vous devriez

bien en faire un petit brin ma cour à M. de Maurepas; je vous tiens quitte des autres. Je vous félicite de la bonne compagnie qui vous arrive : je vous permets bien à présent de m'oublier; mais auparavant vous me devez assurément une lettre.

J'attends à tous les instans le M. d'A..... S'il faisoit beau vous devriez mener votre compagnie à Belombre, M. Pène a les clefs d'en-bas.

Adieu, Monsieur : j'ai bien encore des choses à vous dire, mais vous n'avez pas le tems de les entendre.

LETTRE XLVIII.

Du jeudi-gras, 7 Février.

MONSIEUR l'Intendant veut-il bien me donner un petit moment d'audience? sans quoi plus de monstres, plus de boîtes, plus de greffes, et ma disgrace par-dessus le marché : or, écoutez donc, s'il vous plaît. Ce Belombre me tient en cervelle cruellement, et le silence profond de M. me désespère : il n'y a que vous, Monsieur, qui puissiez redonner un peu de mouvement à son esprit, à ses doigts, et à sa langue. Vous savez ou vous ne savez pas, et vous le saurez quand

il vous plaira, qu'il y a de grands projets de bâtimens pour le Belombre, bâtimens si absolument nécessaires *à ma vie, à ma vie*, remarquez bien *à ma vie*, que s'ils ne se font point, il faut renoncer à la campagne cette année. J'ai prié, crié, supplié que l'on commençât cet ouvrage, afin qu'il pût être sec, et en état d'en pouvoir jouir. Un maçon malade, ceci, cela; en un mot, je n'entends parler de rien. Pour l'amour de Dieu, envoyez querir notre cher Pène, et ayez la bonté de mettre un peu toute cette besogne en train; mais ne l'oubliez pas, et faites-moi un quart de réponse. Je ne parle plus de chemin, c'est l'affaire de Madame la première Présidente, et si elle ne s'en tire pas bien, elle aura affaire à moi. Je vous prie de lui dire de ma part que tout languit ici en son absence, jusqu'à moi qui n'en jouis point, mais qui l'aime et la respecte de tout mon cœur, et M. le premier Président aussi, pour lui je vous assure que Madame est bien heureuse de ma caducité. M. d'A... arriva à midi avec le déluge, il ne sortit point de l'arche, il dîna et soupa bien, joua avec les poupées de Pouponne, et hier à six heures du matin onze chevaux de poste lui portèrent le rameau d'olive qui le fit partir, mais je le crois actuellement dans quelque bour-

bier. Vous avez des fètes, vous avez des bals, vous avez des plaisirs, et vous avez mon très-fidèle attachement, Monsieur.

LETTRE XLIX.

Du 12 Février 1735.

Mon Dieu! Monsieur, que j'ai été inquiète de Madame de B. Sa maladie a été annoncée ici d'une façon terrible. Je suis charmée que vous en ayez été quitte pour la peur: elle est grosse apparemment; il faut bien ménager les premières grossesses: je lui fais cent mille complimens avec votre permission. Me voilà inquiète de vous à présent, vous n'êtes point fait pour être garde-malade; votre délicatesse ne doit point suivre les mouvemens de votre bon cœur: conservez-vous, au nom de Dieu, car malgré toutes mes fureurs, je vous aime tendrement: cela ne vous fait pas grand bien, dont je suis bien fâchée.

Je souhaite de tout mon cœur que vos affaires s'arrangent de façon à ne partir que quand vos parens seront arrivés. Si nous gagnons le mois de Mai, je vais me planter chez vous pour quinze bons jours, pour aller tous les matins en donner un aux lilas de

Bélombre. Je m'en fais un grand plaisir ; mais vous m'échapperez, et alors je renonce aux lilas.

Adieu, Monsieur. B. M. est comblé de vos bontés, et moi aussi. Je ferai usage de votre réponse pour mes deux requêtes, c'est tout ce que j'en veux.

LETTRE L.

Du 21 Février 1735.

Ne faites faute, Monsieur, cettre lettre reçue, de donner une place à celui dont voilà le mémoire. Le nom est effacé, mais cela n'y fait rien ; ne laissez pas d'accorder la demande : c'est pour le plus joli garçon du monde. Je ne l'ai jamais ni vu, ni connu ; il m'est recommandé par une personne que je n'ai jamais ni vue, ni connue, et le tout m'a été donné par l'Abbé de Saint-Andriol, mon cousin germain ; et à cause du cousinage, je vous prie de m'écrire en sérieux que ce que je vous demande est impossible, afin que je puisse montrer et lui lire votre lettre. Ce n'est pas tout, Monsieur, voilà le M. Chevalier de Castelane qui vous prie de le faire Archer de la marine ; il s'acquittera fort bien de cet emploi, ou si vous vou-

lez, il en fera exercer les fonctions par un de ses amis nommé Musel, grand, beau, bien fait, qui a servi dans la Maréchaussée. M. du Mont, qui vous rendra ceci, est, comme vous savez, rempli de talens et de mérite, il veut que je vous le recommande; mais je l'assure qu'il est tout recommandé auprès de vous, qui l'honorez de votre estime et de votre amitié : continuez-lui donc vos bontés.

Pourquoi ne voulez-vous point me répondre sur deux articles considérables; l'un qui regardoit vos affaires, et ce qu'il falloit que je répondisse; l'autre sur la prière que je vous avois faite de voir un peu ce pauvre Castelane Adhémar, et de vous faire instruire de sa triste situation, et pourquoi elle étoit telle qu'il me l'a dépeinte? Enfin, je ne puis pas tirer un mot de vous, Monsieur, sur tout cela; j'en suis en colère un petit brin. Est-ce que vous ne m'aimez plus? est-ce que je ne suis plus de vos secrets la grande dépositaire? je suis toujours pourtant bien à vous.

LETTRE LI.

Du 23 Février 1735.

Le pauvre B. M., surchargé de sa respectueuse reconnoissance envers vous, Monsieur, désire que je lui aide à vous la témoigner, et je le fais de tout mon cœur, et d'autant plus volontiers que je m'intéresse réellement à la fortune de ce garçon. Il a du mérite tout plein et est très-habile. Madame de Vence en sait des nouvelles, et criera comme un aigle à vos oreilles, soit pour demander, soit pour remercier. Voilà donc la mère et la fille dans les remercîmens; et celle-ci n'étant à autre fin, je vous souhaite, Monsieur, mille tendres bonjours.

LETTRE LII.

Du 15 Mars 1735.

Monsieur de la B. se porte à merveille, Monsieur, et il est fort en état de lire les nouvelles de sa mort. Il étoit il n'y a que trois jours à E....; il faut apparemment que ce soit une mort subite, si bien répandue à

Marseille, qu'un de ses citoyens étant venu ici hier matin, et ayant rencontré ce prétendu mort, il fit un cri épouvantable, comme d'un revenant. Je ne comprends rien à ce funeste et faux bruit. Il est, au reste, très-sensible à votre sensibilité, et m'a prié de vous en bien témoigner sa reconnoissance

Je souhaite passionnément que Majastres perde son procès contre le Marquis de Levi. Il fait bien de le solliciter, et moi bien de désirer qu'il perde. Il n'est pas en état de s'embarquer assurément, et cette commission ne paroît pas exiger une sorte d'empressement qui aille jusqu'à hasarder sa vie : c'est là mon idée. J'ai eu l'honneur de voir Madame de Bonneval, elle est très-bien ; mais elle est grosse : c'est une maladie à part qui doit avoir son cours. Voilà donc Mademoiselle B.... congédiée ; il n'y a de mal à cela, selon moi, que d'avoir trop tardé à faire cette expédition. La petite sœur est, en vérité, pleine de douceur et de raison. Vos affaires traînent en longueur : d'où viennent-elles donc, Monsieur? de traînerie en traînerie, pourrions-nous gagner les lilas? si nous y parvenons, je cours, je vole. Mais il y a un préliminaire dont je vous confie et le secret et la conduite : c'est qu'il faut que M. de V.... ne le sache pas : amenez donc d'un peu loin

ce voyage et cette visite que vous exigez de moi, et que nous ayons toute sorte de permission et d'approbation. Le V. est extrêmement délicat en fait d'amitié. Je vous abandonne cette affaire, traitez-là, je vous en prie, avec lui, de façon que je n'aie nul embarras de vous aller voir et de loger chez vous. Je m'en fais un délice, à condition que vous serez bien persuadé qu'en m'ayant, vous n'ayez personne; il faut de plus que je sois avertie des premiers lilas. Enfin, Monsieur, conduisez-moi, et aimez-moi toujours, et cela parce que je vous suis fidèlement attachée. Quand vous saurez quelque chose de nos Vice-Rois, dites-le moi, s'il vous plaît.

Si vous pouvez faire perdre le procès de Majastres, faites-le, Monsieur.

LETTRE LIII.

Du 27 Mars 1735.

REVOILA M. B.... Monsieur : il n'étoit pas question de cors, au moins aux pieds, mais de quelque chose de plus considérable. Je vous remercie de tout mon cœur de m'avoir envoyé ledit Sieur, et je trouve que vous avez très-bien pensé d'apprendre son

art. Je me présenterai pour la première expérience, après laquelle il faudra peut-être me couper les deux jambes; mais c'est une bagatelle.

Diantre! comme vous allez vous goberger à ce B....! quelle chienne de vie! n'y oubliez pas tout-à-fait les pauvres solitaires d'Aix. Embrassez pour moi ce pauvre D. je vous en prie, je vous le rendrai ici; mais peut-être ne serez-vous pas touché de cette restitution; vous aimeriez mieux celle de S..... Je vous la souhaite, Monsieur.

LETTRE LIV.

Du 14 Avril 1735.

Ne vous fâchez point, ne me grondez point, ne me jugez point, ne me condamnez point; je n'irai pas voir les lilas, la chose est devenue impossible, la Providence en ordonne autrement. J'ai des affaires momentanées que je ne puis abandonner d'un clin d'œil; j'ai tout plein d'infirmes autour de moi et d'infirmités en moi; il me faut la pleine canicule; je veux espérer que nous serons comme l'année passée. Donnez-moi de vos nouvelles, et de vos affaires: n'accablez pas de vos regrets quelqu'un qui en est farci. Il

ne faut plus faire des projets agréables. Si vous ne me rendez pas justice, vous serez dans le comble de l'ingratitude. Je n'ose lever les yeux sur ces campagnes. Voilà un tems à souhait, tout contribue à me désespérer, et de tout ce que je perds, rien ne me touche tant que la niche jaune : croyez-le bien, Monsieur.

Madame de...... a fait une mention de moi très-honorable et très-aimable dans une lettre à Madame de B....; je vous prie de l'en remercier quand vous lui écrirez.

Permettez-moi de mettre ce billet pour B.... M.; et permettez-lui de faire un petit tour à Aix. Adieu, Monsieur.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir dire tous mes chagrins à M. P....; j'avois trop de plaisir de voir ses ouvrages.

LETTRE LV.

Du 28 Avril 1735.

Vous m'accablez, Monsieur, vous n'avez point de charité et fort peu d'équité : pouvez-vous douter du plaisir que je m'étois fait de vous aller voir ; d'être chez vous en toute liberté; de jouir de toutes vos bontés, de votre belle maison, de cette jolie niche janne;

de causer avec vous aux heures que vous auriez eues libres; d'être sûre que je suis avec un ami de qui je puis tout dire, et de quoi j'aime à tout écouter? Hélas! Monsieur, c'est là le seul bonheur de ma vie. Je ne vous parle pas de mes lilas, ils n'étoient que prétexte. Et qu'est-ce que je préfère à tout cela? de vilaines affaires qui sont à Paris, qui sont dans leurs crises, pour lesquelles il faut d'un courrier à l'autre être alerte pour ne pas perdre l'instant de la conclusion. D'ailleurs, le Sieur B. M.... vous dira dans quel état il m'a trouvée; un accès de goutte et de rhumatisme; il n'y a point de Moine plus chargé de chemises de laine que je ne le suis; je suis flanelle de la tête aux pieds, les doigts en souffrance. Enfin, c'est un état déplorable, mais c'est la moindre de mes raisons. B. M.... a mis mes pieds en état de marcher; c'est quelque chose: il n'y a pas moyen de nommer ce pauvre garçon sans vous le recommander, Monsieur. Il vient de perdre sa femme qu'il adoroit; il a sept petits enfans; rien ne peut le consoler, ni adoucir tant de peines, que l'honneur de votre protection; il en a besoin plus que jamais; il est pénétré de vos bontés, et j'y ai pour lui une entière confiance; mais je me satisfais en vous le recommandant tout de nouveau.

Convenez, Monsieur, qu'il y a bien loin de M. de Marseille, à M. de S. Papoul, et que ce seroit un beau miracle de les rapprocher. Dieu sait qui a raison. Les hommes se partagent, la vérité est dans le fond de son puits, et nous aurions grand besoin qu'elle parût, et qu'elle vînt nous éclairer. Appliquez, Monsieur, ce que nous en connoissons et ce que nous pouvons en avoir en nous, aux sentimens tendres et fidèles que je vous ai voués. Le Chevalier, Pouponne, Madame de Vence, vous disent des choses infinies.

LETTRE LVI.

Du 3 Juin 1735.

Comment vous portez-vous, Monsieur,
Comment croyez-vous vous porter ?

Deux questions distinctes et séparées sur lesquelles je vous supplie de satisfaire ma tendre curiosité.

Si votre santé, Monsieur, si vos affaires, si vos plaisirs, si vos distractions même vous permettent de jeter un coup-d'œil de votre cabinet sur Belombre, oserois-je vous demander votre avis, et tout de suite votre secours pour l'exécution du projet que j'ai formé pour mon nouveau salon, qui ne vous

plaît

plaît pas, dont je suis moult attristée? Le voici; puisqu'il ne mérite pas votre approbation, il ne mérite pas de meubles; d'ailleurs, je ne veux point en faire davantage. J'ai donc imaginé un lambris, une peinture, tout ce qu'il vous plaira, dans le goût de votre petit arrière-appartement, un peu plus orné, et différent de ma salle à manger. Je crois que cela vaudra mieux que tout blanc. Vous voudriez peut-être des moulures, des encadrures : vous avez raison ; mais cela coûte trop : je suis dans une réforme étonnante; j'en ai assez fait. Ayez donc la bonté de parler un peu avec M. Pene de tout ceci, et si tout de suite cette besogne pouvoit être faite avant mon arrivée à Belombre, c'est-à-dire, avant le commencement de Juillet, cela me seroit bien agréable, si vous vous en mêlez, Monsieur. Oui, sans doute, sinon je prendrai patience. Pardon mille fois.

Avez-vous lu Pope? avez-vous lu Hyacinthe? avez-vous la clef des portraits du Marquis de C....? ne trouvez-vous pas cet ouvrage admirable d'un homme de vingt-deux ans? Nous avons tout cela ici, et un Chevalier de L.... arrivé depuis deux jours, fort aimable, et que vous devriez venir voir. Mille bonjours.

Monsieur, permettez-moi de mettre ici ce

billet pour M. P.... Ne m'aimez-vous pas toujours un peu ?

LETTRE LVII.

R. Vendredi 1735.

VOICI une journée qui me perce l'ame. Monsieur T.... commença hier au soir la blessure. Je vis tout d'un coup Belle-Isle, Belombre, nos pauvres petites soirées, nos innocens plaisirs, notre tranquillité, nos petites crêmes, notre lait, notre vache. Et qui va succéder à tout cela de votre part? Paris, un tumulte, un fracas; les occupations domestiques chamarrées de la Cour, de Ministres : vous voilà. Et moi, un pauvre malade que je ne puis ni voir, ni ne pas voir; mon cher voisin de Belombre à deux cents lieues au bout du monde. Je vous avoue que j'ai le cœur dans un serrement et une tristesse dont je ne vois point la fin. Laissons tout cela, parlons de cejourd'hui.

Je vous le consacre tout entier, non pour exiger que vous le passiez avec moi, mais pour ne pas perdre un instant de tous ceux que vous ne pourrez ou voudrez me donner.

Tout le jour à le voir, et le reste à l'attendre, dit fort bien l'*Europe galante*. Dis-

posez donc de moi comme il vous plaira, et croyez bien tout ce que vous avez vu, voyez et verrez, ne vous aime pas tant que moi assurément.

LETTRE LVIII.

Du 28 Juillet 1735.

Que vous importe, Monsieur, et que m'importe à moi-même quel pays j'habite, dès que nous sommes à deux cents lieues l'un de l'autre? Je suis toute perdue, toute isolée, toute seule; tous mes amis ou malades, ou mourans, ou absens. Je gele, j'étouffe alternativement, et à deux ou trois heures l'un de l'autre: on dit que je suis à Aix; je n'en sais rien; je ne puis ni y demeurer, ni en sortir. Point de goût pour Belombre, parce que Belle-Isle est désert; point de gîte en passant à Marseille; point de compagnie à mener. Enfin, je ne sais où j'en suis: on m'annonce cependant que lundi premier jour d'Août, il y aura à ma porte une chaise de poste, que je m'y jetterai, et que j'irai où il lui plaira. Si c'étoit au marais, j'en serois fort aise; mais ce sera apparemment sur les bords de l'Envonne.

Je ne saurois vous dire autre chose de vos

parens, Monsieur, sinon qu'ils sont adorés dans ce pays-ci, jusqu'au plus petit cadichon, et qu'ils font bien tout ce qu'il faut pour l'être, chacun dans leur district. Madame.... est un prodige d'attention, de politesse, de bonté; elle connoît tout le monde dès la première fois; elle sait que dire à toutes les femmes, elle joue comme la Reine doit jouer; elle fait beaucoup de dépense; une table qui ne désemplit point; une grace et une aisance à tout cela, qui en augmente le prix. Pour moi je ne la vois point : car vous comprenez bien que les talens qui attirent le monde, me bannissent de chez elle. Nous nous complimentons de loin, nous faisons des projets de petites parties fines, quand tout ce tumulte sera passé : vous voyez où cela va. Madame votre sœur est l'enfant chéri de la maison : mais cela sera bien importun; car moyennant cette affiliation, nous ne pouvons pas aller faire notre récolte, semer nos grains, et habiter nos campagnes; mais nous irons à Toulon, nous reviendrons à la guinguette de Madame la P. P., et nous ne tâterons ni de... ni de... où la belle-mère est déjà. Celle-ci a une autre espèce de rôle de faveur : ce sont les heures de la nuit ou du matin, les tems de maladies ou d'incommodités, point celles du grand mon-

de. La cousine.... se glisse aussi. En un mot, cela paroît prendre ce train-là, comme on l'avoit prévu; cela est naturel et très-bien. Si le public l'agrée, brûlez ceci, je vous en prie.

La B.... est à la seconde résurrection; il étoit retombé, réenflé, révaporé; il est sec à présent : on a changé de route; il prend du chocolat, des cordiaux, des spiritueux, et point de laitues. Nous tâtonnons un peu, et ne connoissons point le principe et le fond du mal. On se souvient donc encore de moi, Monsieur : j'en suis autant charmée qu'étonnée. J'espère bien que vous aurez répondu de mes sentimens pour Mesdames de Villars et D.... Adieu, Monsieur : vous m'aimez un peu : vous faites très-bien ; car on ne peut assurément vous être plus fidèlement et plus tendrement attachée que je ne le suis. Les cousins et Pouponne voudroient bien vous dire combien ils vous respectent et vous regrettent.

LETTRE LIX.

Du 8 Août 1735.

Il y a tout plein de choses dans la vie qui font plaisir et déplaisir en même tems. Tel est aujourd'hui, Monsieur, ce que vous m'annoncez pour... Il partit hier pour aller à Marseille faire la cour à nos parens : il est difficile qu'il ignore vos bontés, et ce qui se prépare ; mais il n'en fera pas d'autre usage que d'ètre bien reconnoissant et bien confiant, et ne se donnera aucun mouvement. Le secret sera d'ailleurs très-gardé. Je le perdrai, voilà ce qui m'afflige, et surtout dans un tems où réellement je suis toute fine seule. L'amitié me retient ici; j'ai voulu voir ce que deviendroit la B..., et je n'ai pas voulu l'abandonner : il est à sa troisième résurrection ; mais l'expérience du passé ne laisse pas pénétrer la joie et l'espèrance dans nos cœurs.

Vous connoissez les soixante et douze petits malheurs qui arrivent tous les jours à chaque homme. En voici un, c'est d'écrire une page, de tourner le papier, et de trouver une demi-fèuille ; avec les honnêtes gens on refait sa lettre.

Que vous me faites peur, Monsieur, avec vos trois petits vers ! Comment donc ! est-ce là l'allure que vous allez prendre pour votre retour ! Plumé, boîteux : oh ! cela est insupportable ; vous avez fait quelque... (j'ai pensé dire sottise, et je ne sais que mettre à la place) que vous ne me dites point. Vous aurez cent mille relations du voyage de M. et de Madame.... à Toulon, à B.... et à Marseille. Je n'en sais pas tant que vous, je crois qu'à la fin, j'irai à Belombre, et ce sera Pouponne desséchée qui me fera marcher. Il faut aller au pressé; Aix est un vrai désert, le Chevalier seul me reste, tout ce qui m'entoure est décampé, et je fais une vie très-mélancolique. Tout est tranquille ici; le P.P. est un homme admirable, il conduit tout ceci avec une dextérité charmante. Voyons la fin, vous avez raison ; mais il faut que le feu Provençal agisse dans toute son activité. Que j'ai envie de vous revoir, Monsieur ! elle est à un point que vous ne sauriez comprendre. J'ai besoin de mes amis, et quand je les ai, je n'en fais pas assez d'usage ; ainsi est fait le monde. Les vaisseaux sont là, que deviendront-ils ? de la rade au port, cela seroit bien joli. Aimez-moi, Monsieur : vous le devez ; car assurément j'ai pour vous un

attachement bien solide, bien fidèle et bien tendre.

LETTRE LX.

Du samedi 10 Septembre, pour lundi 12, 1735.

Je voudrois savoir tous les jours de vos nouvelles, Monsieur; à quoi vous en êtes de vos affaires; si vous finirez; si vous êtes bon; si vous êtes méchant; si vous lâchez tout; si vous vous soutenez. Enfin, l'intérêt que je prends à vous ne sauroit être ni plus vif, ni plus sincère; et de là arrive que l'ignorance où je suis m'afflige: et cependant j'élève mes mains au ciel, comme Moïse; tirez-moi, s'il vous plaît, de cette posture gênante.

Je n'ai que des horreurs à vous apprendre de ce pays-ci. La B.... à la dernière extrêmité! J'attends à tous les instans sa mort, et son état est tel que ce moment soulagera ses amis. L'étrange aventure de M. le P. P. vous affligera véritablement: on ne peut rien imaginer en-deçà de la mort, de plus cruel que de voir brûler jusqu'aux cendres une maison étrangère et d'emprunt, au hasard d'être brûlé soi-même dans une campagne,

pagne, sans secours. Je ne sais encore tout cela qu'imparfaitement; mais ce que je sais, c'est que celui qui a été cause de ce malheur, quel qu'il soit, mériteroit une grande punition. Cette affaire va coûter un argent immense, et des soins et des inquiétudes. Voilà un début en Provence qui les en dégoûtera; pour moi ici dans ma solitude, j'en suis émue, touchée, en colère, comme si cela me regardoit. J'ai écrit à Madame de... pour lui faire mon compliment; elle me contera apparemment le détail de cette aventure. J'attends ici lundi, qui est après-demain, jour que cette lettre partira, M. le P. de R...., et je n'ai eu jusqu'ici que D.... et le Chevalier, c'est-à-dire rien, au moins pour le dernier, car il court les bastides. Il fait un tems à souhait : je me trouve très-bien de la solitude, et avec tout cela les matins et les soirs commencent à être froids et humides; ma machine s'en ressent, et quittera tout ceci à la fin du mois. Si vous étiez à.... j'irois passer huit jours avec vous à la ville; si je vis, ce sera pour l'année prochaine.

Voici, Monsieur, une très-humble requête : quelque intérêt que j'y prenne, je ne voulois point absolument m'en charger, ni vous importuner. Mais on m'a assuré que ce

jeune homme, de trente ans pourtant, vous étoit connu, qu'il vous avoit été présenté; que vous l'aviez trouvé digne de votre attention, et tel que vous les voulez à présent, de bonne famille, de figure avenante, belle écriture, mœurs excellentes, en un mot, toutes les perfections que vous exigez; de plus quatre places vacantes. On m'a dit cent fois cette parole qui m'impatiente toujours, *un mot de vous, Madame, un mot de vous à M...., et tout est fait.*

Je le dis donc ce mot, Monsieur, et j'y ajoute que sincèrement et véritablement, si vous pouvez me faire ce plaisir, j'y serai très sensible. Je suis un peu honteuse de vous importuner si souvent; mais que faire? c'est le malheur de la place où vous êtes d'avoir une Madame de S.... à vos trousses, et qui veut ce qu'elle veut. Je n'affectionne pas tout de même, vous sentez bien quand le cœur parle; il est ici, par rapport aux personnes qui se sont adressées à moi. Faites-moi donc cette grace, je vous en conjure, et que l'article de votre réponse se puisse détacher de la lettre que j'espère que vous m'écrirez, afin que je la montre. Si elle donne de l'espérance, j'en aurai joie et reconnoissance. Adieu, Monsieur; portez-vous bien; aimez-moi toujours. Les cousins et Pouponne vous font

la révérence très-humble : et moi, que n'aurois-je point à vous dire ? vous savez ce que je vous suis, Monsieur, et combien tendrement.

La B.... est toujours plus mal, il est aux abois, il n'attend plus que le dernier moment. Je vais dans ce moment à la ville : que n'y êtes-vous, Monsieur !

LETTRE LXI.

Du 17 Octobre 1735.

La date de votre lettre met du baume dans mon sang, Monsieur : vous voilà donc au.... terre aimable, terre désirée ; jouissez-en longues années. Je vous rends mille graces pour la pauvre B. M.... ; c'est votre ouvrage, Monsieur ; il faut le finir, s'il vous plaît.

Vous renvoyez bien loin votre retour, je voudrois fixer le soleil qui me brûle dans ce moment pour vous recevoir ; vous ne serez, en nul lieu du monde, vu et embrassé avec autant de sincérité et de tendresse, que dans ce petit cabinet, soyez-en bien persuadé. La Pauline qui court les cheminées d'autour de Paris, ne ressemble guère à celle qui vous attend ; et par-dessus bien

des années, et les changemens qu'elles apportent, il m'en survient tous les jours depuis quinze jours que je suis de retour de Belombre, par une petite chose tierce qu'on ne veut pas honorer du nom de fièvre, mais vapeurs qui me tracassent, qui me minent, et qui occupent ma pauvre tête au point de n'en pouvoir rien tirer. La B.... est un cadavre tout pourri qui n'a plus que la voix; mais elle est si forte que l'on croit qu'il ira encore loin. Adieu, Monsieur. Pouponne, le Chevalier, tout cela vous respecte et vous aime : et moi je finis, car je n'en puis plus, ayant encore cent mille choses à vous dire.

Je n'ai pu aller encore au pavillon rendre mes devoirs à Madame de....; elle vint l'autre jour me voir, mon beau salon, mon beau soleil. Nous étions trois : aimable conversation : elle y fut deux heures, et quand elle voulut partir, je l'arrêtai, et je lui dis: Demeurez, Madame, peut-être que de plus d'un an vous ne serez si bien, ni en si bonne compagnie. Que dites-vous de mon effronterie ? Et cela étoit vrai. Ils sont toujours bien aimables vos chers parens. M. P.... vous donnera peut-être quelque chose pour moi, vous voudrez bien vous en charger. Ne lui laissez pas ignorer votre départ, s'il vous plaît.

LETTRE LXII.

Du 14 Novembre 1735.

VOUS avez bien raison, Monsieur, de me croire extrêmement affligée de la mort du pauvre la B..... Si vous saviez ce que je perds, vous en connoîtriez toute l'étendue; les fonctions de son amitié ne ressembloient point à celles des autres. On peut trouver un ami tendre, solide, secret (celui-là est plus rare); mais véridique jusqu'à la brutalité, ne vous passant rien, prévoyant tout, grondant toujours, et cependant ne mettant jamais d'humeur dans ses gronderies, ni de soupçon du principe dont elles viennent; où trouve-t-on tout cela? Je crois à présent faire autant de sottises que de pas. Mais vous, Monsieur, vous perdez aussi plus que vous ne pensez. Cet homme vous étoit infiniment attaché, je puisois dans sa bonne tête les petits avis que je prenois la liberté de vous donner quelquefois. Enfin, nous n'aurons qu'à nous bien tenir tous. Au surplus, la dose de mon attachement pour vous, mon cher Monsieur, n'a pas besoin d'un renfort qui nous coûte tant; mais je suis bien sensible à la pensée qui vous est

venue de vouloir remplir ce vide. Je l'accepte de tout mon cœur; mais grondez-moi quand le cas y écherra, je ne vaux rien que battue. Dieu écarte bien de moi tous les soutiens humains : vous voilà à deux cents lieues, D.... à mille, et celui-ci avec un nouvel emploi, dont je suis bien aise assurément, mais qui me l'ôte totalement; car il voudra exactement résider à....., et c'est pour moi comme s'il étoit à Cadix. Enfin, il faut faire comme on peut, et s'attacher à ce qui est immuable. J'entends votre logogryphe, mais point du tout les raisons qui ont écarté l'aimable Angloise, dont je suis bien fâchée. Vous me direz tout cela quelque jour; et moi je vous garde bien des choses, aussi je suis dénuée de secours pour l'écriture. Le Chevalier est chez son père; D...... est à Caderousse; reste Pouponne, qui est bien touchée de l'honneur de votre souvenir, mais qui ne peut encore me servir. Mes yeux sont foibles, *ergo* je vous quitte. Il n'est plus question de vapeurs; cette chose tierce étoit venue sans savoir pourquoi; elle est demeurée un mois sans se nommer, elle est partie sans prendre congé, et on ne lui a opposé ni médecin, ni médecine; quelques bouillons de poulet ont fait l'affaire. Et savez-vous ce que c'étoit? (Je

vais vous dire bien du mal de moi.) Les grandes frayeurs du tonnerre qu'il n'a point fait, m'avoient gâté le sang à Belombre; de façon que par ordre des médecins, on me fait une cache actuellement, et bien d'autres petites affaires qui vous surprendront; et pour le coup je suis à vous au mois de Mai prochain. M. de la..... tient l'assemblée : Madame n'y est point, et je dîne avec elle aujourd'hui chez les B...... Madame votre sœur est à sa campagne, et moi à vous, Monsieur, avec une fidélité et une tendresse inexplicable et bien vraie.

LETTRE LXIII.

Du 16 Janvier 1736.

VOICI, Monsieur, une grande affaire, mais affaire des plus sérieuses qui aient passé par vos mains, et sur laquelle il faut s'il vous plaît ne me point éconduire : écoutez bien.

Voici une lettre de l'Abbé P..... qui est bien jolie; elle est déjà ancienne, dont je suis honteuse. Je n'y ai point répondu, cela est trop fort pour moi : j'avois chargé le Marquis de.... de ce service, et de me faire une jolie épître, il ne laisse pas de versifier

assez bien; mais soit paresse, soit que mon style soit trop relevé, et qu'il n'ait pas

Fait les Muses à son badinage,

il a planté là cet ouvrage. On crie cependant à A..... où j'ai annoncé une réponse, et dit qu'on se donnât patience. Mais qui la fera cette réponse? Ce sera M. d'H.... oui, lui-même. Il connoît les acteurs, il sait l'aventure du pont S. G.... contée par M. de R.... de belles bastidanes qui en passant firent de grands éclats de rire, en voyant lui et L. B.... qui se redressoit, qui se campoit sur sa canne, qui rajustoit sa perruque.

L'aventure de D..... est que passant un jour maigre à dîner au moulin du Vernegue, on lui offrit du gras aussi-bien qu'à toute la compagnie, qui le refusa; et alors la maîtresse du logis en colère, leur dit : Messieurs, vous faites bien des façons; il y a là-haut un P. C.... qui n'en fait pas tant, et qui mange, à lui tout seul, une bonne perdrix et une bécasse. Or, ledit Révérend avoit la face large comme la lune, et vous le connoissez bien.

Pour Pouponne, cela s'entend; le Baron, le Chevalier et mon estomac, vous entendez tout cela.

Il faut donc, et je vous en supplie, nous tirer de ce mauvais pas; souhaitez une bonne année dans son goût à cet Abbé, de la part de tous les nommés, et sur-tout ne rien faire de trop beau, car il ne nous faut qu'un badinage; et celui qui a mis l'Euvonne dans un seau, est seul capable de répondre à cette lettre. Mais il nous la faut bientôt, et comme cet ouvrage doit être celui d'une imagination vive et prompte, les premiers traits font notre affaire. Ne dites pas *non*, pour l'amour de Dieu. On ne vous déclarera point si vous voulez, et je m'engage d'avance à adopter l'ouvrage. Adieu, Monsieur; ne craignez point les négligences : c'est moi qui parle, et vous savez nos priviléges.

Renvoyez-moi la lettre de l'Abbé, je vous en prie : personne ne sait tout ceci.

LETTRE LXIV.

Du 25 Janvier 1736.

O Monsieur! quel présent! le beau présent! le magnifique présent! le rare présent! Dieu vous le rende. Je ne m'attendois pas ni à la promptitude, ni à la perfection de cette faveur. J'en fais de toute façon et en

tout sens le cas que je dois, et vous en remercie de toute l'étendue de mon cœur.

Vous avez défendu à M..... de passer à Aix, mais non pas de revirer de bord. Le diable le bat un peu, il va à Marseille, où tout est, dit-on, en mouvement, pour être employé à une expédition. Je souhaite que mon cousin le soit, puisqu'il le désire avec tant d'ardeur. Le voilà, il vous dira lui-même ses pensées.

Me voici pour vous donner mille tendres bonjours. Je crois qu'il est inutile de vous recommander mon cousin, et de vous prier de lui rendre dans l'occasion présente vos bons et utiles services. Vous savez, Monsieur, qu'il mérite un peu vos bontés, et vous n'ignorez pas l'intérêt que j'y prends.

LETTRE LXV.

Du 26 Février 1736.

VOILA des monstres, Monsieur ! j'en ai gardé un petit brin pour envoyer au Marquis d'A.... qui se mit à mes genoux pour en avoir. Mais je ne vous ai point fait de tort, et ce sera la dernière friponnerie ; vous aurez dorénavant tous les monstres du

pays Vençois. Madame de V.... se flatte que l'âge, la maladie, et les austérités, la mettront bientôt au rang des monstres qui vous sont destinés.

Je vous pardonne, Monsieur, de ne pas écrire, dès que vous promettez de venir parler vous même; venez donc, et ne nous traitez pas plus mal que Toulon, où vous avez fait un séjour fort honnête.

Dans la quantité des graces que je vous demande, vous sentez bien le degré de part que j'y prends: ordinairement c'est point du tout; mais par-ci, par-là, il y a des choses qui me tiennent au cœur, et qui en partent. Il y en a une de cette espèce, mais je ne veux pas vous la dire tout à fait; je veux seulement vous prier de me mander loyalement, cordialement, et sincèrement, si vous avez quelque vue et quelque engagement pour la place de Gerbier. Je sais que le R. P.... lorgne cette place, qu'il a des protections, sa robe n'en laisse pas douter. Mais peut-être ne voudra-t-on pas revêtir d'un emploi le membre d'un corps qui s'attribue tout, et qui tient bien ce qu'il tient une fois; raison qui devroit éloigner ce Père dans cette occasion. Mais, tant y a, est-ce là votre choix, votre goût, votre penchant? dites-le moi vrai, et selon votre reponse, je par-

lerai ou me tairai ; et cependant je vous prie de me garder le secret de tout ceci.

Je vous fais mon compliment, Monsieur, sur le beau mariage de Mademoiselle.... Je vaque à un gros rhume qui m'a empêchée d'aller rendre mes devoirs à.... mais on y est bien persuadé, du moins je m'en flatte, de ma sensibilité pour tout ce qui les touche.

Et vous, Monsieur, ne savez-vous pas bien que personne ne vous est plus attaché que moi ?

Madame de Vence vous remercie de son portier. Si je voulois, je me plaindrois bien, mais c'est à M. de Sineti que je dois mon mécontentement.

Et nos chemins de Belombre, Monsieur, y travaille-t-on ? Il ne faut pas rendre inutiles les bontés de Madame de.... vous y êtes intéressé pour Belle-Isle.

LETTRE LXVI.

Du 28 Février 1736.

Il est vrai qu'il peut y en avoir qui ne sont pas assez monstres, et d'ailleurs trop desséchés. J'ai pensé ne pas envoyer les cinq ou six que je vous ai volés pour le M. d'A... il n'en sera point content. Enfin, que faire ?

n'est pas monstre qui veut, mais aussi vous aurez par la première occasion douze tabatières odoriférantes. Je les ai, les voilà.

Mon secret, le voici. Il y a un M. Gérard, dont la physionomie plaît, c'est tout ce que mon ignorance peut connoître; mais on dit que c'est un sujet excellent, et d'une habileté infinie dans le génie. C'est celui-là que je voudrois mettre sous votre aîle; voudriez-vous le voir? voudriez-vous le tâter? voudriez-vous le prendre sous votre protection? voudriez-vous le faire causer en tiers entre vous et M. du Hamel? En un mot, voudriez-vous qu'il concourût avec le R. P.? je ne vais qu'en tâtonnant quand il s'agit des gens de cette robe. Mais ce que vous me dites à ce sujet me donne le courage de suivre la conversation. Je m'intéresse à ce Gérard; mais je soumets tout à votre inclination, à vos lumières et à vos projets.

Ne pourrois-je point savoir, Monsieur, à quoi en est Belombre? car chemin faisant je serai bien-aise de voir mes bâtimens, je vous conjure de m'en faire donner quelques nouvelles.

LETTRE LXVII.

Du premier Mars 1736.

Voici de beaux monstres tout nouveaux et tout frais, Monsieur; je les confie à un M...., qui promet de vous les rendre ce soir. Dite-moi, s'il vous plaît, s'il l'aura fait, et si vous avez été content de ceux-ci.

J'ai bien envie de m'adresser à vous, Monsieur, pour une commission; certaine bastide meublée au bord de la mer me fait prendre cette liberté, parce que j'y ai vu ce qu'il me semble qu'il me faudroit: ce sont des rideaux de fenêtre bien gros, bien vilains, bien chauds, bien à mon marché, pour une chambre au franc et froid nord, qui n'est destinée que pour des cousins sans façon, ou des gens d'affaires. Il ne s'agit que d'être couché et de ne pas transir de froid. Je ne veux donc rien au dessus de quatre ou cinq sols le pan, mais chaud, bon, grossier, etc. vous m'entendez. Elles sont deux ces fenêtres, et j'irai peut-être jusqu'à la portière, si vous en usez bien avec moi. Avant que de cacheter ceci, mon Tapissier me donnera la largeur et hauteur des fenêtres et porte. Je suis un peu honteuse de vous donner pa-

reille commission ; mais le Tasse dit de Renaud : *alta non teme, humile non sdegne.*

Je m'enfuis, je ne saurois soutenir ma confusion.

LETTRE LXVIII.

Du 8 Juillet 1736.

Je crois, Monsieur, que si vous pensez à à moi par fois, vous pensez bien que je pense beaucoup à vous dans la conjoncture présente. Mon Dieu ! quelle aventure ! ce sont des occasions où il faudroit être ensemble et parler continuellement. On s'intéresse de toutes parts, on souffre, on craint, on ne sait où l'on en est, on ne s'arrête pas en chemin, on perce dans l'avenir, on rencontre ses amis partout, et M... à chaque pas ; Dieu soit loué. Je vous assure que cette vie est pénible à passer. Je ne sais plus où j'en suis de mon départ. J'attends, je ne sais pas quoi, ni qui ; mais enfin, j'attends quelques jours. Je suis deroutée sur votre départ aussi, il m'étoit important de vous voir dans Marseille même, je ne vois plus qu'un étang.

Cependant Monsieur, j'ai une grace à vous demander : c'est une réitération, vous

me ferez réellement plaisir de me l'accorder. Madame de Vence se vante que vous ne lui refusez rien ; et moi, glorieuse, je ne veux pas m'aider d'elle.

La voilà cette grace dans ce petit mémoire que je vous prie de lire. Je ne croyois pas, la première fois que j'eus l'honneur de vous en parler, m'y intéresser autant que je le fais aujourd'hui. Je vous donne mes bons et tendres bonjours, Monsieur. Je dîne demain avec M. et Madame de... j'ai beau vous y inviter, vous ne m'écoutez pas.

LETTRE LXIX.

Du 8 Août 1736, en plein Marseille.

Je vous remercie, Monsieur, de m'avoir donné de vos nouvelles. J'en savois ; mais c'est toute autre chose d'en savoir par vous-même, et d'apprendre que vous vous portez bien, et que vous m'aimez toujours. Je trouve que cela allant bien, tout va bien. Il n'en est pas de même des pauvres habitans de Belombre, pour la santé, s'entend ; toutes sortes de guignons sont tombés sur cette malheureuse guinguette, en même-tems que la brûlante canicule ; le léger bâtiment n'a pu resister aux flammes qui le dévoroient,

voroient, et nous avons été obligés d'en sortir avec des insomnies, des dégoûts, des coliques; bref, je pris mon parti un beau matin, je remis Pouponne au Valentin Villemont, et je vins me refugier chez Madame de Gessant, qui, avec une amitié extrême, m'a reçue dans son bel appartement frais. J'y ai dormi; mais l'impression du chaud que j'ai souffert, m'a laissé des coliques et des vapeurs fatigantes. Je ne mange point, et bref, je crois que je m'en vais m'en retourner bien fort à Aix, pour être chez moi. Boismortier est mon unique Esculape, et me tâte bien le pouls : c'est tout ce que je veux de la médecine. Ce pauvre garçon, Monsieur, se recommande toujours à vos bontés, et je vous les demande bien sincèrement pour lui. Il a des ennemis si diables, que ne sachant plus que lui faire, ils lui donnèrent une petite intrigue avec sa servante qu'ils assuroient épousée. Ils ont été bien penauds quand ils l'ont vue mariée convenablement à son état, et bien éloignée de son maître, qui est la sagesse même : les hommes sont par trop méchans. La lettre du Roi à sa maman est charmante, et je vous suis bien obligée de me l'avoir envoyée; le cœur, le sentiment, tout est là comme dans un honnête particulier, cela est rare. Le

M. d'A... me mande toutes les alarmes qu'on a eues sur M. de Penthièvre, il a reçu ses tabatières. J'écrirai à M. le Comte quand je pourrai. Je compte que vous aurez eu la bonté de me nommer à votre G... Je porte avec vous les détresses domestiques; mais, Monsieur, armez-vous de courage, et même d'une décente indifférence, je vous en conjure.

LETTRE LXX.

A Belombre, le 25 Août 1756.

M'y voilà, Monsieur; mais hélas! où sont mes voisins? on nous promet un beau mois de Septembre. Ce n'est point un compliment, je ne m'accoutume point à votre absence; votre lettre m'afflige et me console, j'y vois de tout. Calmez-vous, tranquillisez-vous au nom de Dieu, et revenez nous voir. Je dînai lundi à Bouc avec Monsieur et Madame de....; il y eut grand jeu qui a duré bien avant dans la nuit; pour moi j'arrivai, je dînai et je repartis. J'ai séjourné à Marseille pour aller voir notre pauvre malade qui est pis que jamais. Les vapeurs se sont tournées en frénésie, en rage, en hurlemens, le tout sans perdre raison et connoissance.

On ne sauroit soutenir ce spectacle. Il me fit dire de m'en aller après avoir été deux minutes avec lui d'un cri à l'autre ; si on se présentoit à contre-tems, il vous étrangleroit. Cette pauvre famille est complètement désolée. Je revins tout de suite à Belombre trempée de larmes. Je ne crois pas que ce pauvre homme puisse aller loin. M. du Moulin pouvoit se dispenser de le faire tant crier pour nous renvoyer à Joannis, qui avoue n'y entendre rien. Votre amitié dans cette occasion, est ce qu'il y a de plus essentiel. Le pauvre Ranché se meurt : j'ai vu Laubepin qui me paroît mourir aussi, ou peu s'en faut ; il a bien du courage assurément ; il me parla de votre apparition au Mollard, et de vos grosses bottes qui lui firent croire qu'il lui arrivoit un courrier de cabinet ; il vous aime fort, et nous parlâmes de toutes vos perfections ; il n'y a que vos amis qui vous trouvent des défauts, parce que n'en ayant que contre vous, il n'y a que ceux qui vous aiment bien qui les apperçoivent, et qui en soient choqués. M. de Glené doit venir à Belombre, j'en serai ravie. Madame de Vence est si dévote qu'elle craint la dissipation de Belombre : elle y viendra un instant, à ce qu'elle promet. J'ai encore cent choses à dire, mais je m'arrange. Je

gronde Verdun, je gronde Blave, je gronde tout le monde; vous voyez bien qu'il faut que je vaque à toutes ces affaires sérieuses: rien ne l'est tant que mon attachement pour vous, Monsieur. Voilà Pouponne qui veut que je vous fasse ses petits complimens.

LETTRE LXXI.

Du 28 Août 1736.

Il est vrai, Monsieur, que vous m'avez permis d'aller loger chez vous; il est vrai que j'y aurois été dans la grande perfection; il est vrai que je n'y ai point été: voici mes raisons. Premièrement, vous n'y étiez point, je n'en devrois pas dire d'autres. Plus on aime le maître, moins on peut souffrir sa maison quand il n'y est pas. Tout rappelle tristement l'absence, ce grand et immense palais m'a fait peur, je m'y serois trouvée ou crue toute seule, mes vapeurs exigeoient quelque petite société les soirs. Eh! le moyen de fermer votre porte? eh! le moyen de l'ouvrir? Il faut pourtant qu'une porte soit ouverte ou fermée, vous le savez. Ce jardin charmant a trouvé mon imagination frappée de certaines vieilles erreurs de serein qui m'ont effrayée; bref, j'ai trouvé chez

Madame de Gessant tout ce qui m'étoit nécessaire. Je vous en ai, Monsieur, les mêmes obligations; vos reproches sont très-aimables. Mademoiselle.... m'en a fait aussi. Enfin, je vous remercie de tout mon cœur, je quitte tout ceci demain, je vais recevoir votre ami d'Orvés à Belombre; j'y serai au moins autant que lui, et plus si ma santé ne devient pas plus mauvaise. J'aurai Boismortier les soirs avec la permission du maître. Il faut me tâter le pouls, il faut me dire que je n'ai rien; il faut, en un mot, me traiter en enfant : cela est pitoyable; ma première enfance étoit bien plus raisonnable que celle-ci. Vous me mandez de si grandes et si belles nouvelles, qu'il n'y a pas moyen de les croire tout d'un coup. Je m'arrête aux amours de Daphnis et Chloé, c'est-à-dire, F.... et V.... Je crois cela, par exemple, et j'attendrai encore quelque tems pour tout le reste.

LETTRE LXXII.

Du 5 Septembre 1736.

Vous n'avez fait tout cela que pour en venir à votre ami le lait; c'est votre foible; c'est votre fort; c'est votre endroit sensible; c'est un baume qui adoucira tous les aigres, qui calmera le sang quelquefois agité; mais c'est quelque chose aussi qui ôte, je crois, un peu de l'extrême vigueur du corps. N'en usez donc que quand vous aurez courageusement embrassé le célibat, ou n'en usez pas trop si vous en devez sortir. Voilà mon avis. Je suis à Belombre, Monsieur, et actuellement il est survenu une pluie abondante sans tonnerre; j'y suis avec notre cher d'....; nous parlons beaucoup de vous: à cela on répond; je suis en bonnes mains: cela est vrai; mais aussi ne vous flattez pas qu'on ne dise pas quelque mal de vous. Ces mains ne seroient plus si bonnes, ni amies, si elles ne semoient que des fleurs. Ce qui doit vous faire plaisir, c'est que vos belles, grandes et solides qualités se présentent toujours, et que les petits défauts se font chercher et trouver avec peine: moyennant quoi nous vous aimons et nous vous estimons beaucoup, et

vous devez nous aimer et nous compter au nombre de vos fidèles amis.

Je m'associe pour raison avec mon ami d'.... J'ai tout plein de mérites et de vertus quand je suis là. Votre jardinier est en faction chez vous, Monsieur : lui et son fils donneront quelque coup d'œil au jardin de Belombre ; ce sera pour récréer votre vue autant que la mienne, et je ne laisse pas de vous être bien obligée de toutes les facilités et permissions que vous nous donnerez sur cela.

J'ai reçu dans une boîte remplie de toutes sortes de nippes masculines, les deux plus jolies petites serrures d'Angleterre qui en soient jamais venues : il y manque deux vis et les écussons ; mais nous tâcherons d'imiter Messieurs les Anglois.

Il est arrivé un accident à mes pauvres petits livres que vous avez eu la bonté de donner à M. Vital. On lui a saisi à la douane de Lyon, et les siens, et les miens, par des ordres, tout frais moulés, d'examiner tout ce qui est imprimé. Tout est donc dans cette douane, il n'a pas eu le tems d'attendre. Il a recommandé cette affaire à un marchand de Lyon, dont il ne sait même pas le nom. Bref, j'ai écrit à M. P., et je n'ai qu'une chose à craindre ; c'est qu'il ne soit pas à

Lyon ; en ce cas, j'aurai recours à vous, Monsieur. Ces petits livres sont rares, chers et précieux, et destinés à Pouponne. Voilà de grandes raisons de vouloir les retrouver.

Vous ne savez donc rien encore de votre destinée, Monsieur ? Mais, mon Dieu ! que vous parlez bien sur tout cela, et sur les hommes, et sur la confiance en la pureté de la conscience et des intentions ! Comment la délicatesse et la sensibilité peuvent-elles pénétrer dans une ame munie de principes si justes et si vrais ! Quand irez-vous à votre charmante maison, ou pour mieux dire château ? Je le désire pour vous, et que tous les bonheurs du monde vous arrivent, mais sur-tout celui de penser quelquefois que ceux de ce bas monde ne sont pas les véritables ; et je vous laisse avec ce petit trait de morale, Monsieur, et vous embrasse sans façon de tout mon cœur.

Tous les habitans de Belombre vous font la très-humble révérence.

LETTRE

LETTRE LXXIII.

A Belombre, le 14 Septembre 1736.

Sineti a perdu son père, jai toujours peur d'apprendre la première ces sortes de tristes nouvelles. Permettez-moi donc, Monsieur, pour éviter tout inconvénient, de vous adresser mon compliment, dont vous ferez l'usage qu'il conviendra, et pardon.

M. de V..... Aumônier de ..... est, au respect de son caractère, un grand imbécile; je ne puis pas retrouver mes livres. M. P.... m'a mandé qu'ils n'étoient point à la douane, et me demande d'autres signalemens. Sur cela j'écris à ce bon Prêtre : il me répond qu'ils n'ont point (les livres) été saisis à la douane, mais par des gens préposés pour examiner les livres. Mais qui sont-ils ces gens? à qui avez-vous parlé? recommandé? Point de réponse, il ne sait seulement pas le nom de celui à qui il a recommandé ces livres, et il est parti tout de suite. J'ai récrit à M. P.... et je le prie de deviner.

Accordez-moi, Monsieur, une grace, je vous la demande à genoux, elle intéresse des personnes que vous honorez de votre es-

time. C'est le pauvre Gros, mes voisins de Belombre : donnez-moi une place pour un garçon qui est de bonne famille sans beaucoup de bien ; élève, enfin, élève ne se refuse pas ; il parviendra, s'il le mérite : c'est une autre affaire, et ce sera la sienne. Vous ferez une œuvre admirable ; ce sera peut-être la fortune de qui n'en peut espérer d'ailleurs, et peut-être établirons-nous cette pauvre Nanon, qui le seroit, sans doute, si la vertu, la sagesse et le mérite étoient comptés ; mais ce n'est pas la mode. Il arrive cependant que par des coups de hasard et de fortune, quelqu'un venant à désirer de certaines places, les acquiert par faveur, et la partage avec les personnes qui l'ont obtenue. Or, voyez, Monsieur, le grand bien que vous ferez, et quelle obligation, moi qui vous parle, je vous en aurois. Je vous demande un grand secret, je vous en conjure ; mais un petit mot de réponse, vous n'en faites guère aux articles de mes lettres. Je vous avois parlé du nommé Fabre qui vous a été recommandé par M. de Villemont et par moi, pour une place d'Archer chez vous, Monsieur ; vous l'avez fait espérer, et puis plus rien.

Et Boismortier, le pauvre B. M. je n'ose plus vous en parler ; je n'en pense pas moins,

et vous savez ce que je pense et ce que je désire.

Après ma litanie, je vous quitte, et mon cher d'.... me quitte aussi, dont je suis bien attristée. Je le suivrai de près, et le premier d'Octobre je regagne mon Aix. Que voulez-vous que je fasse à Belombre sans vous, Monsieur ? Je jure et je promets de n'y revenir que quand vous serez à portée d'y être, et j'ajoute à mon serment un que je tiendrai encore mieux, qui est de vous être tendrement et fidèlement attachée tout le reste de mes jours.

Notre homme s'appelle B.... de B...., et de très-bonne famille et riche; vous en jugez bien par tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

LETTRE LXXIV.

D'Aix, le 5 Octobre 1736.

Que vous êtes gai ! que vous êtes gaillard ! que vous vous portez bien dans ce... ! que vous êtes content d'y être ! que vous adoucissez bien là votre sang ! Vous y faites passer bien plus de lait qu'il n'y a d'eau dans nos fleuves. Vous vous nourrissez comme les bergers de Lignon : il me semble que je vous

vois la houlette, la panetière, etc. Mais Astrée, Philis, Diane, où sont-elles? je n'en entends pas parler. Avez-vous le Druïde Adamas? Le ver solitaire et tous ses camarades sont bien assoupis pour le coup; mais comme vous dites fort bien, Monsieur, ils vous attendent sur le chemin. Par quel privilége, s'il vous plaît, seriez-vous l'unique mortel heureux? Tout au plus nous vous laisserons le tems du.... Profitez-en bien, et puis revenez nous rejeter dans le mouvement et dans l'agitation de la Cour et de la ville, et ensuite dans les brasiers de Provence. Nous avalons du feu au lieu de lait, et il n'y a rien qui n'y paroisse. J'ai trouvé à Aix des tracasseries sans nombre, de toutes les espèces, dans tous les états et étages, et la ville est pourtant déserte, jugez ce qu'elle sera quand elle sera remplie. L'histoire du jour est la grandissime séparation et brouillerie de M. et Madame de B.... avec Madame de M....; cela s'est fait à B.... et continue ici. Le sujet ne se dit pas; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que ce ménage qui étoit l'enfer, est devenu le paradis; l'amitié, l'union, la confiance, y sont dans leur perfection, de façon qu'on ne souhaite point que les étrangers s'introduisent davantage dans cette maison à titre de tant d'amitié.

M. et Madame de ..... sont établis dans leur magnifique palais qui se perfectionne tous les jours, ils se portent tous deux très-bien. Madame votre sœur n'est point à Aix : voilà tout ce qui se peut écrire. D.... est chez sa nièce D..... à une bastide à deux lieues d'ici ; il a été vingt jours à Belombre : plus on le voit, plus on veut le voir. J'imaginai donc d'aller me promener à cette bastide ; deux petites lieues, un chemin comme la main ; l'exercice m'est nécessaire : j'emprunte le carrosse à six chevaux de M. le P. P. je m'embarque, Dantelmy, le Chevalier, et Mademoiselle Gros, après un léger repas à onze heures, et nous partons à midi. Monsieur, les deux petites lieues en sont trois mortelles : ce chemin comme la main est tout ce qu'il y a de plus horrible, bêtes et gens nous n'en pouvions plus, il fallut enrayer six fois ; enfin, nous arrivons, et à peine sommes-nous là, que le soleil nous annonce qu'il faut repartir. Nous revoilà sur le beau chemin, et tout de suite dans nos lits, brisés, roués : voilà notre aventure.

Je viens de perdre Madame de Grignan, ma belle-sœur, que j'aimois tendrement. C'étoit une sainte, ignorée du monde ; elle m'a toujours aimée, et m'en a donné en mourant des marques très-aimables. Elle m'a fait

présent de toute sa bibliothèque, qui est une chose parfaite, par le choix des livres et par les reliures recherchées : c'étoit là tout son plaisir et son amusement ; elle a ajouté à cela le portrait de feu mon frère en bracelet avec de beaux diamans.

La pauvre Mademoiselle Gros a été bien mortifiée de l'impossibilité qu'elle a vue dans votre lettre pour son élève : je crois entre nous que c'étoit un mari en herbe ; et la pauvre créature sans bien, sans ressource, auroit trouvé là un établissement. Je ne le sais pas, mais je m'en doute. Le bon Dieu ne le veut pas, il aura soin d'elle : elle a bien du mérite, et tout ce qu'il faudroit pour être désirée, hors du bien qui est à présent tout ce qu'on veut.

Adieu, Monsieur : les cousins, Pouponne, tout cela vous est acquis, et moi plus que tout, et bien solidement, et bien tendrement.

LETTRE LXXV.

Du 8 Octobre 1736.

PEUT-ÊTRE que les paroles de ce Valentin, dont vous faites l'éloge en le comparant à vos beaux arbres, auront plus de force que les miennes. Voilà ses complai-

tes sur notre pauvre cher.... Et n'a-t-il pas raison ? peut-on oublier un tel homme, dévoué à vous, qui a tant de mérite, de capacité, qui est fils de son père, qui a bâti Belombre, qui a mis ma tète à l'abri des orages, enfin que vous aimez, que vous estimez, et nous aussi, si parfaitement ? Si vous traitez ainsi B. J.... ah ! Monsieur, il faut réparer cela, s'il vous plaît : c'est un oubli assurément, ce ne peut pas être autre chose ; mais un oubli qui afflige, qui va au cœur, qui laisse dans un état qui approche de la misère. Je réclame toute votre générosité, amitié, et j'espère que tout sera réparé : en tout cas je vous livre à Villemont.

LETTRE LXXVI.

Du 24 Octobre 1736.

Ce n'est point une tante que j'ai perdue, Monsieur ; c'est ma belle-sœur, veuve de mon frère, que j'aimois bien, et avec raison : mais cette méprise ne m'empêche pas de recevoir avec tendre reconnoissance les marques de votre sensibilité pour tout ce qui me regarde.

Vous apportez du.... un sang si doux,

des réflexions si sages, que ce seroit bien dommage de gâter tout cela. J'ai envie de faire publier à son de trompe, que le premier qui aigrira votre sang, et qui interrompra votre tranquillité, de quelque façon que ce soit, sera puni sévèrement.

Je voudrois pourtant vous agiter un petit moment au sujet des livres confiés à votre Aumônier.... et égarés; n'êtes-vous point un petit brin obligé de me les faire retrouver? Nous avons eu des évènemens tragiques. M. G... employé ici et commis de la cause de Villemont, dévot Janséniste, mais en dernier lieu fanatique, vaillantiste, a été arrêté et mené au fort S. Nicolas à Marseille: c'étoit notre ami, et nous déplorons sa folie et ses tristes suites.

Dans le moment on m'apporte mes petits livres de Lyon, je n'ai pas le plus petit mot à dire. Je vous recommande Boismortier, et je vous fais la révérence: car voilà que l'on m'interrompt. Adieu, Monsieur: aimez-moi toujours et revenez vite, afin que je vous dise aussi combien je vous aime.

LETTRE LXXVII.

Du 3 Décembre 1736.

Il est vrai, Monsieur, que c'est du plus loin qu'il me souvienne d'avoir reçu de vos nouvelles, et d'avoir eu l'honneur de vous écrire : ce n'est pas que je ne le dusse faire pour mon soulagement, car vous savez que je suis accablée sous le poids de la reconnoissance de toute une famille qui m'en a chargée, comme du soin de leur aider à vous faire leurs très-humbles remercîmens. Vous voyez d'ici tous les L.... les Ch.... et sans doutes les G.... si le Prophète Élie ne lui avoit pas tourné la tête, et qu'il ne fût pas au fort S. Nicolas. Donc, Monsieur, ayez la bonté de vous tenir pour bien remercié, et croyez que vous obligez des cœurs bien sensibles, bien bons, bien reconnoissans, et bien attachés à vous, et le mien brochant sur le tout. Il s'est en effet passé bien des évènemens depuis notre dernière conversation ; nous ne les savons jamais qu'à demi, attendu cette phrase de tous ceux qui écrivent, *Vous savez sans doute*, moyennant laquelle on ne sait rien : je pensois être la seule à qui ce malheur arrivoit. J'ai trouvé

Madame de... en colère véritablement pour le même sujet. Nous savons les morts de M. d'A..., de M. de L..., de Madame de V..., et des fragmens de leurs dernières dispositions, et toujours par la supposition que nous savons tout ; tant y a que nous n'en savons que trop, et quand on sait leur vie, on ne se dit que trop les circonstances de leur mort, à moins de ces graces finales de bon larron qui sont si rares qu'on ne doit pas y compter ; il faut pourtant paroître tous à ce grand tribunal : et que feront ceux qui n'y apportent que des actions de Mississipi ? Je tremble de plus en plus, mon cher Monsieur : je tremble pour moi, *primo ;* je tremble pour mes amis, pour les morts, pour les vivans, pour vous en particulier ; je voudrois vous voir un saint. Le tourbillon d'affaires, de devoirs, de Cour, d'Intendance : ah mon Dieu ! que d'obstacles ! Je pleure ce pauvre Abbé de Bussy : car je ne connoissois guère M. de L...., et on ne le connoissoit pas dans son diocèse. Je ne connois rien à ce codicile, et j'éloigne ma pensée de tout ce qu'il présente à l'esprit. Votre lettre, Monsieur, remplie de toutes ces morts, a été cause d'une chose qui vous fâchera peut-être, et dont je vous demande pardon : je vous avoue ingénue-

ment que, saisie d'effroi, j'ai mal reçu la pièce de M... et annoncée comme peu chaste et peu chrétienne, je ne l'ai non-seulement pas lue, mais sur le champ je l'ai jetée au feu; ainsi elle n'a point été vue ni envoyée, selon vos intentions. Je crois que vous ne me prendrez plus pour votre correspondante en pareilles matières. Je suis à votre service pour tout le reste; vous savez que je vous suis fidèlement et tendrement dévouée; mais s'il y a de la foiblesse, de la petitesse à ce que j'ai fait, ne faut-il pas se pardonner quelque chose? Je ne lis plus aucune sorte de bagatelles, et je n'en ai même nulle curiosité. Pardon encore, Monsieur, pardon. Je n'ai pas commencé ni imaginé le mariage de M. B.... avec Mademoiselle de S....; mais comme j'ai l'honneur d'appartenir à ceux-ci, et que j'ai fort connu Madame de S.... elle s'adressa à moi pour les instructions dont on est curieux en pareil cas. Je n'avois rien à dire que de bon, je le dis, et tout de suite je me trouvai chargée de la confiance des uns et des autres, et de la continuation de cette besogne qui n'a point trouvé d'obstacles, et qui étoit si aisée que Pouponne l'auroit faite. A propos de cette Pouponne, vraiment nous sommes dans un beau mouvement: on joue *Athalie* dans son couvent,

elle en fait le rôle, et nous aurions grand besoin de votre secours, Monsieur. Imaginez-vous que nous ne savons (parce que je l'ai oublié) comment elle est habillée, quand il faut qu'elle soit assise ou debout, en colère ou douce, ou hypocrite : tout cela nous embarrasse. J'ai demandé une poupée à Sineti pour modèle, il l'oubliera, et je serai fâchée. Ne pourriez-vous pas, en remettant cette tragédie sous vos yeux à quelque moment perdu, nous marquer nos différentes situations ? vous me feriez grand plaisir. On se porte bien à l'Intendance ; Madame de.... a eu pourtant quelques accès de sa colique, et M. le P. P. un gros rhume ; mais tout est passé. Je n'ai point de cousins autour de moi, ils courent les champs depuis un mois, je les attends ces jours-ci. On dit tous bas que M. votre frère l'Abbé vient en Provence avec vous. Vous ne sauriez mieux faire l'un et l'autre, et à vos amis plus de plaisir. Mais venez donc, Monsieur : voilà un tems admirable, profitez-en. Je compte que.... nous dira beaucoup de nouvelles ; je compte aussi que vous savez toutes celles de Provence ; et quand on est à Paris, on ne s'en soucie guère.

J'aurois encore une infinité de choses à vous dire ; mais huit pages c'est bien as-

ez ; la discrétion s'empare de moi. Je vous souhaite bien de la santé, bien de la tranquillité, et tous les bonheurs ensemble, et je vous dis bien vrai, Monsieur, et sur cela, et sur mon tendre attachement pour vous.

LETTRE LXXVIII.

Du 19 Décembre 1736.

Quant à moi qui n'aime pas qu'on se marie, je suis bien contente de la femme que vous nous amenez, Monsieur ; mais tout le monde en ce pays-ci en attendoit une autre. Ce que je crois fermement, c'est que si vous ne la cherchez pas dans le pays où vous êtes, je ne pense pas qu'il y ait rien en Provence digne de vous. Peut-être que vous allez faire quelque découverte à Rome; il seroit beau de nous amener une Dame Romaine, pourvu qu'elle ait les vertus et les inclinations des premières de cette maîtresse du monde, les Lucrèces, les Émilies, les Fulvies, etc. Parlons d'*Athalie* pour ne pas quitter la rime.

Vous m'avez dit, Monsieur, précisément tout ce que je voulois savoir. Me voilà bien en vous attendant ; car si vous me tenez pa-

role, vous serez à tems de nous faire répéter notre leçon. Le fort de Pouponne, c'est le sentiment, d'où il arrive que ce qu'elle déclame selon son petit goût et son intelligence, vaut cent fois mieux que ce que nous lui apprenons, je viens de l'éprouver à cette dernière scène, qui commence : *Te voilà, séducteur....*

Je ne croyois pas qu'elle la sût, elle la dit mieux que tout le reste. Les choses qu'elle dit le moins bien, ce sont les simples, et où il ne faut pas de déclamation : c'étoit le triomphe de la le Couvreur. Pour Pouponne il lui faut de la fureur, c'est une petite Duclos. Pour l'habit, Madame de.... veut l'habiller elle-même ; j'ai toujours demandé une poupée sur l'usage des diadêmes ; nous ne l'avons point à Aix, le croiriez-vous bien ? Au reste, nous vous attendons par bien des raisons, Monsieur ; mais entr'autres comme un soleil qui doit pénétrer et dissoudre des nuages sous lesquels sont cachées une infinité de choses que l'on ne nous dit de Paris qu'en style d'oracle, et qui sont cependant bien curieuses. Venez donc, mais venez avec la clef de tout, sans quoi vous ne serez pas bien reçu. Puisque Madame de...... a vos nouvelles, c'est à elle à vous dire des nôtres. Madame de.... est encore à la cam-

pagne : elle devient Dame Romaine insensiblement. Et moi, je suis toujours, Monsieur, Dame qui vous honore, et qui vous est bien tendrement attachée. A propos, je vous souhaite la bonne année en bref.

LETTRE LXXIX.

Du 19 Février 1737.

Une longue lettre du milieu de Versailles me paroît une faveur moins grande, que quatre lignes de votre tourbillon, Monsieur, je vous en remercie donc. Pouponne vous attend le lundi gras, mais ne lui manquez pas de parole ; elle est toute neuve sur les manques, elle n'entendroit pas raillerie : avec le tems elle s'accoutumera au jargon, et le parlera peut-être elle-même : hélas ! que sait-on ? Mesdames de Verne, de Bournonville et de Sessac, avoient été élevées à Port-Royal, et le jour qu'on les mena à l'opéra pour la première fois, elles ne tournerent jamais les yeux sur le spectacle.

Que de monde, Monsieur, que de monde va vous arriver ! Envoyez-nous des journaux, sans quoi nous aurons peur des esprits. J'ai envoyé à Madame de Saint-Marc l'extrait de votre lettre qui parle de sa fille,

elle en a été comblée de joie. Le tonnerre ne tombe donc pas encore? mais y a-t-il tant de fumée sans un peu de feu? le tems nous apprendra tout. Vous faites bien voir Marseille en beau à M. l'Abbé, cela n'est par mal fin : nous vous sommes obligés de lui donner si bonne opinion de notre patrie. Ne le menerez-vous point à Belombre? pensez-vous à votre grand voyage? si vous devez le faire, dépêchez-vous pour l'amour de Dieu; car je vous déclare que plus de Belombre pour moi, sans vous, Monsieur, que j'honore, que j'aime bien tendrement en vérité. Faites recevoir mes très-humbles complimens, je vous en prie, par frère et sœur.

LETTRE LXXX.

Du 19 Février 1737.

COMMENT vous trouvez-vous de notre cher le....? pour lui il est dans l'enthousiasme et dans la parfaite reconnoissance, et moi je la partage. Il a bien envie de vous plaire et de mériter vos bonnes graces. Il est heureux, mais vous l'êtes aussi : vous avez auprès de vous le plus honnête homme du monde, et le plus digne de votre confiance

fiance en tout point ; car vous pouvez dormir en repos quand il sera une fois au fait, et il le sera sûrement bientôt. Vous l'avez admis à votre table, c'est un bénéfice pour lui ; si j'osois je vous dirois, et vous conseillerois, et vous prierois de n'en point faire un en *attendant*, mais une chose permanente. Les matins, je vous en aurois écrit ; mais dans le nombre des faveurs qu'il solemnise, j'y ai trouvé celle-là : continuez-la, Monsieur, je suis de moitié de tout. J'entends bourdonner à mes oreilles des choses qui m'affligent, je ne veux savoir de mes amis et de leurs affaires, que ce qu'ils veulent bien que j'en sache. Je réponds, il faut entendre les deux parties. Vous entendez ce jargon, et qu'il regarde les.... Ne dites point que je vous en aie écrit, dites-moi seulement mes réponses ; mon cœur a déjà fait celles que l'amitié suggère, le reste ne peut être qu'au-dessous. Bonjour, Monsieur.

LETTRE LXXXI.

Du 27 Mars 1737.

ADIEU, Monsieur, je vous souhaite un bon et heureux voyage. Je suis toujours misérable, me voici au lait d'ânesse; il passe bien, on me promet des merveilles, mais je souffre toujours peu ou prou. Je ne verrai Madame Dansezume qu'à son retour; faites-lui bien aimer la Provence, vous en êtes bien capable, et moi de vous honorer et aimer bien tendrement jusqu'à ma fin.

Mille complimens à M. l'Abbé, et bon voyage. Nous venons d'apprendre la mort du Chevalier de Castelane, Colonel d'Orléans, en deux jours de tems. Quelle mort!

Fin des Lettres de Madame DE SIMIANE.

AVERTISSEMENT.

Le procès de Fouquet n'est pas l'évènement le moins curieux et le moins intéressant du règne de Louis XIV. Le projet de le perdre fut tramé avec un art si odieux, et la conduite de ses ennemis, dont plusieurs étoient ses Juges, fut si passionnée, qu'on s'intéresseroit pour lui, quand même il eût été plus coupable qu'il ne l'étoit. Accusé et arrêté comme coupable du désordre des finances, il fut condamné au bannissement pour crime d'État. Son crime étoit un projet vague de résistance et de fuite dans les pays étrangers, qu'il avoit jeté sur le papier quinze ans auparavant, dans le tems où les factions de la Fronde partageoient la France, et où il croyoit avoir à se plaindre de l'ingratitude de Mazarin. Ce projet qu'il avoit absolument oublié, fut trouvé dans les papiers que l'on saisit chez lui.

On sait qu'on étoit parvenu à faire croire à Louis XIV que Fouquet pouvoit être à craindre. On lui donna une garde de cinquante Mousquetaires pour le conduire à son exil. On craignoit qu'il ne lui restât des appuis formidables. Il lui resta Pélisson et La Fontaine ; l'un le défendit avec éloquence, et l'autre pleura ses malheurs dans une Élégie très-belle et très-touchante, où il osa même demander sa grace au Roi ; ce qui étoit courageux dans un tems où un homme qui avoit déplu à Louis XIV, n'étoit pas supposé excusable.

LETTRES
DE MADAME
DE SÉVIGNÉ,
A MONSIEUR
DE POMPONNE.

LETTRE PREMIÈRE.

Aujourd'hui lundi 17 Novembre 1664, M. Fouquet a été pour la seconde fois sur la sellette; il s'est assis sans façons comme l'autre fois. M. le Chancelier a recommencé à lui dire de lever la main : il a répondu qu'il avoit déjà dit les raisons qui l'empêchoient de prêter le serment. Là-dessus M. le Chancelier s'est jeté dans de grands discours, pour faire voir le pouvoir légitime de la Chambre; que le Roi l'avoit établie, et que les commissions avoient été vérifiées par les Compagnies souveraines.

M. Fouquet a répondu que souvent on

faisoit des choses par autorité, que quelquefois on ne trouvoit pas justes quand on y avoit fait réflexion.

M. le Chancelier a interrompu : Comment! vous dites donc que le Roi abuse de sa puissance? M. Fouquet a répondu : C'est vous qui le dites, Monsieur, et non pas moi : ce n'est point ma pensée, et j'admire qu'en l'état où je suis, vous me vouliez faire une affaire avec le Roi; mais Monsieur, vous savez bien vous-même qu'on peut être surpris. Quand vous signez un arrêt, vous le croyez juste, le lendemain vous le cassez; vous voyez qu'on peut changer d'avis et d'opinion.

Mais cependant, a dit M. le Chancelier, quoique vous ne reconnoissiez pas la Chambre, vous lui répondez, vous lui présentez des requêtes, et vous voilà sur la sellette. Il est vrai, Monsieur, a-t-il répondu, j'y suis, mais je n'y suis pas par ma volonté; on m'y mène, il y a une puissance à laquelle il faut obéir, et c'est une mortification que Dieu me fait souffrir, et que je reçois de sa main; peut-être pouvoit-on bien me l'épargner après les services que j'ai rendus et les charges que j'ai eu l'honneur d'exercer.

Après cela M. le Chancelier a continué l'interrogatoire de la pension des gabelles,

où M. Fouquet a très-bien répondu. Les interrogations continueront, et je continuerai de vous les mander fidèlement; je voudrois seulement savoir si mes lettres vous sont rendues sûrement.

Madame votre sœur, qui est à nos Dames du faubourg, a signé; elle voit à cette heure la Communauté, et paroît fort contente.

Madame votre tante ne paroît pas en colère contre elle; je ne croyois point que ce fût celle-là qui eût fait le saut, il y en a encore une autre. Vous savez sans doute notre déroute de Gigerie, et comme ceux qui ont donné les conseils veulent jeter la faute sur ceux qui ont exécuté. On prétend faire le procès à Gadagne; il y a des gens qui en veulent à sa tête; tout le public est persuadé pourtant qu'il ne pouvoit pas faire autrement. On parle fort ici de M. d'Alais, qui a excommunié les Officiers subalternes du Roi qui ont voulu contraindre les Ecclésiastiques à signer. Voilà qui le brouillera avec M. votre père, comme cela le réunira avec le P. Annat

Adieu, je sens l'envie de causer qui me prend, je ne veux point m'y abandonner, il faut que le style des relations soit court.

LETTRE II.

Le jeudi, 20 Novembre 1664.

Monsieur Fouquet a été interrogé ce matin sur le marc d'or, il a très-bien répondu. Plusieurs Juges l'ont salué; M. le Chancelier en a fait reproche, et a dit que ce n'étoit point la coutume, étant Conseiller Breton. » C'est à cause que vous êtes de Bretagne » que vous saluez si bas M. Fouquet «. En repassant par l'Arsenal, à pied pour se promener, M. Fouquet a demandé quels ouvriers il voyoit : on lui a dit que c'étoit des gens qui travailloient à un bassin de fontaine; il y est allé et a dit son avis, et puis s'est retourné en riant vers Artagnan, et lui a dit : » N'admirez-vous point de quoi je me » mêle ? Mais c'est que j'ai été autrefois as- » sez habile sur ces sortes de choses-là «. Ceux qui aiment M. Fouquet trouvent cette tranquillité admirable, je suis de ce nombre; les autres disent que c'est une affectation : voilà le monde. Madame Fouquet, sa mère, a donné un emplâtre à la Reine, qui l'a guérie de ses convulsions, qui étoient, à proprement parler, des vapeurs.

La plupart, suivant leurs désirs, se vont imaginant

imaginant que la Reine prendra cette occasion pour demander au Roi la grace de ce pauvre prisonnier; mais pour moi qui entends un peu parler des tendresses de ce pays-là, je n'en crois rien du tout. Ce qui est admirable, c'est le bruit que tout le monde fait de cet emplâtre, disant que c'est une Sainte que Madame Fouquet, et qu'elle peut faire des miracles.

Aujourd'uni vingt-un, on a interrogé M. Fouquet sur les cires et sucres; il s'est impatienté sur certaines objections qu'on lui faisoit, et qui lui ont paru ridicules. Il l'a un peu trop témoigné, et a répondu avec un air et une hauteur qui ont déplu. Il se corrigera, car cette manière n'est pas bonne; mais, en vérité, la patience échappe: il me semble que je ferois tout comme lui.

J'ai été à Sainte-Marie, où j'ai vu Madame votre tante qui m'a paru abîmée en Dieu, elle étoit à la messe comme en extase. Mademoiselle votre sœur m'a paru jolie, de beaux yeux, une mine spirituelle; la pauvre enfant s'est évanouie ce matin; elle est très-incommodée, sa tante a toujours pour elle la même douceur. M. de Paris lui a donné une certaine manière de contre-lettre qui lui a gagné le cœur; c'est cela qui l'a obligée de signer ce diantre de formulaire; je ne leur

ai parlé ni à l'une ni à l'autre. M. de Paris l'avoit défendu. Mais voici encore une image de la prévention; nos sœurs de Sainte-Marie m'ont dit: » Enfin, Dieu soit loué, Dieu a » touché le cœur de cette pauvre enfant, » elle s'est mise dans le chemin de l'obéis- » sance et du salut «. De là je vais à Port-Royal: j'y trouve un certain grand Solitaire que vous connoissez, qui commence par me dire: » Eh bien! ce pauvre oison a signé; » enfin Dieu l'a abandonnée, elle a fait le » saut «. Pour moi, j'ai pensé mourir de rire, faisant reflexion sur ce que fait la préoccupation. Voilà bien le monde en son naturel. Je crois que le milieu de ces extrémités est toujours le meilleur.

Samedi au soir.......... M. Fouquet est entré ce matin à la Chambre, on l'a interrogé sur les octrois; il a été très-mal attaqué, et s'est très-bien défendu. Ce n'est pas, entre nous, que ce soit un endroit des plus glissans de son affaire. Je ne sais quel bon ange l'a averti qu'il avoit été trop fier; il s'en est corrigé aujourd'hui, comme on s'est corrigé de le saluer. On ne rentrera que mercredi à la Chambre, je ne vous écrirai aussi que ce jour-là Au reste, si vous continuez à me tant plaindre de la peine que je prends à vous écrire, et à me prier de ne point continuer,

je croirois que c'est vous qui vous ennuyez de lire mes lettres, et que vous vous trouvez fatigué d'y faire réponse; mais sur cela je vous promets encore de faire mes lettres plus courtes, si je puis; et je vous quitte de la peine de me répondre, quoique j'aime encore vos lettres. Après ces déclarations, je ne pense pas que vous espériez d'empêcher le cours de mes gazettes. Quand je songe que je vous fais un peu de plaisir, j'en ai beaucoup. Il se présente si peu d'occasion de témoigner son estime et son amitié, qu'il ne faut pas les perdre quand elles viennent s'offrir. Je vous supplie de faire tous mes complimens chez vous et dans votre voisinage. La Reine est bien mieux.

LETTRE III.

Le lundi 24 Novembre 1664.

Si j'en croyois mon cœur, c'est moi qui vous suis véritablement obligée de recevoir si bien le soin que je prends de vous instruire. Croyez-vous que je ne trouve point de consolation en vous écrivant? Je vous assure que j'y en trouve beaucoup, et que je n'ai pas moins de plaisir à vous entretenir, que vous en avez à lire mes lettres. Tous les

sentimens que vous avez sur ce que je vous mande sont bien naturels ; celui de l'espérance est commun à tout le monde, sans que l'on puisse dire pourquoi ; mais enfin cela soutient le cœur. Je fus dîner à Sainte-Marie de S. Antoine, il y a deux jours ; la Mère Supérieure me conta en détail quatre visites que Puis.... lui a faites depuis trois mois, et dont je suis infiniment étonnée. Il lui vint dire que le bienheureux Évêque de Genêve lui avoit obtenu des graces si particulières pendant la maladie qu'il a eue cet été, qu'il ne pouvoit douter de l'obligation qu'il lui avoit; qu'il la supplioit de faire prier pour lui toute la Communauté. Il lui donna mille écus pour accomplir son vœu; il la pria de lui faire voir le cœur du bienheureux. Quand il fut à la grille, il se jeta à genoux, et fut plus d'un quartd'heure fondu en larmes, apostrophant ce cœur, lui demandant une étincelle du feu dont l'amour de Dieu l'avoit consumé. La Mère Supérieure pleuroit de son côté : elle lui donna des reliques du bienheureux. Il les porte incessamment. Il parut pendant ces quatre visites si touché du désir de son salut, si rebuté de la Cour, si transporté de l'envie de se convertir, qu'une plus fine que la Supérieure y auroit été trompée. Elle lui parla

adroitement de l'affaire de M. Fouquet; il lui répondit comme un homme qui ne regardoit que Dieu seul, qu'on ne le connoissoit point, qu'on verroit, et qu'on lui feroit justice selon Dieu, sans rien considérer que lui. Je ne fus jamais plus surprise que d'entendre tout ce discours. Si vous me demandez maintenant ce que j'en pense, je vous dirai que je n'en sais rien, que je n'y comprends rien, et que d'un côté je ne conçois pas à quoi peut servir cette comédie, et si ce n'en est pas une, comment il accommode tous les pas qu'il a faits depuis ce tems avec de si belles paroles.

Voilà de ces choses qu'il faut que le tems explique, car d'elles-mêmes elles sont obscures : cependant n'en parlez pas; car la Mère Supérieure m'a priée de ne pas faire courir cette petite histoire.

J'ai vu la mère de M. Fouquet : elle me conta de quelle façon elle avoit fait donner cet emplâtre par Madame de Charost à la Reine. Il est certain que l'effet en fut prodigieux ; en moins d'une heure, la Reine sentit sa tête dégagée, et il se fit une évacuation si extraordinaire, et de quelque chose de si corrompu, et de si propre à la faire mourir la nuit suivante dans son accès, qu'elle-même dit tout haut que c'étoit Madame Fou-

quet qui l'avoit guérie; que c'étoit ce qu'elle avoit vuidé qui lui avoit donné les convulsions dont elle avoit pensé mourir la nuit d'auparavant. La Reine-mère en fut persuadée, et le dit au Roi qui ne l'écouta pas. Les médecins, sans qui on avoit mis l'emplâtre, ne dirent point ce qu'ils en pensoient, et firent leur cour aux dépens de la vérité. Le même jour le Roi ne regarda pas ces pauvres femmes qui furent se jeter à ses pieds; cependant cette vérité est dans le cœur de tout le monde. Voilà encore une de ces choses dont il faut attendre la suite.

Ce matin M. le Chancelier a interrogé M. Fouquet; mais sa manière a été différente; il semble qu'il soit honteux de recevoir tous les jours sa leçon par B..... Il a dit au Rapporteur de lire l'article sur quoi on vouloit interroger l'accusé; le Rapporteur a lu, et cette lecture a duré si long-tems, qu'il étoit dix heures et demie quand on eut fini. Il a dit, qu'on fasse entrer Fouquet, et puis s'est repris, M. Fouquet; mais il s'est trouvé qu'il n'avoit point dit qu'on le fît venir; de sorte qu'il étoit encore la Bastille. On l'est donc allé quérir, il est venu à onze heures. On l'a interrogé sur les octrois: il a fort bien répondu, pourtant il s'est allé embrouiller sur certaines dates, sur lesquelles on l'au-

roit bien embarrassé, si on avoit été bien habile et bien éveillé; mais au lieu d'être alerte, M. le Chancelier sommeilloit doucement; on se regardoit, et je pense que notre ami en auroit ri, s'il avoit osé. Enfin, il s'est remis, et a continué d'interroger; et quoique M. Fouquet ait trop appuyé sur cet endroit où on le pouvoit pousser, il s'est trouvé pourtant que par l'évènement il aura bien dit; car dans son malheur, il a de certains petits bonheurs qui n'appartiennent qu'à lui. Si l'on travaille tous les jours aussi doucement qu'aujourd'hui, le procès durera encore un tems infini.

Je vous écrirai tous les soirs; mais je n'enverrai ma lettre que le samedi au soir ou le dimanche, elle vous rendra compte de jeudi, vendredi et samedi; et il faudroit que l'on pût vous en faire tenir encore une le jeudi qui vous apprendroit le lundi, mardi et mercredi: ainsi les lettres n'attendroient pas longtems chez vous. Je vous conjure de faire mes complimens à votre Solitaire et à votre chère moitié. Je ne vous dis rien de votre chère voisine, ce sera bientôt à moi à vous en demander des nouvelles.

LETTRE IV.

Du jeudi 27 Novembre 1664.

On a continué aujourd'hui les interrogatoires sur les octrois. M. le Chancelier avoit bonne intention de pousser M. Fouquet aux extrêmités, et de l'embarrasser, mais il n'en est pas venu à bout. M. Fouquet s'est bien tiré d'affaire, et n'est entré qu'à onze heures, parce que M. le Chancelier a fait lire le Rapporteur, comme je vous l'ai mandé; et malgré toute cette belle dévotion, il disoit tout le pis contre notre pauvre ami. Le Rapporteur prenoit toujours son parti, parce que le Chancelier ne parloit que pour un côté; enfin il a dit: Voici un endroit sur quoi l'accusé ne pourra pas répondre. Le Rapporteur a dit: Ah! Monsieur, pour cet endroit-là voici l'emplâtre qui le guérit; et a dit une très-forte raison, et puis il a ajouté: Monsieur, dans la place où je suis, je dirai toujours la vérité, de quelque manière qu'elle se rencontre.

On a souri de l'emplâtre qui a fait souvenir de celui qui a fait tant de bruit. Sur cela on a fait entrer l'accusé qui n'a pas été une heure dans la Chambre; et en sortant, plu-

sieurs ont fait compliment à D... de sa fermeté.

Il faut que je vous conte ce que j'ai fait. Imaginez-vous que des Dames m'ont proposé d'aller dans une maison qui regarde droit dans l'Arsenal, pour voir revenir notre pauvre ami. J'étois masquée, je l'ai vu venir d'assez loin. Monsieur d'Artagnan étoit auprès de lui; cinquante Mousquetaires à trente à quarante pas derrière. Il paroissoit assez rêveur. Pour moi, quand je l'ai apperçu, les jambes m'ont tremblé, et le cœur m'a battu si fort, que je n'en pouvois plus. En s'approchant de nous pour entrer dans son trou, M. d'Artagnan l'a poussé, et lui a fait remarquer que nous étions là. Il nous a donc saluées, et a pris cette mine riante que vous lui connoissez. Je ne crois pas qu'il m'ait reconnue; mais je vous avoue que j'ai été étrangement saisie quand je l'ai vu entrer dans cette petite porte. Si vous saviez combien on est malheureux quand on a le cœur fait comme je l'ai, je suis assurée que vous auriez pitié de moi; mais je pense que vous n'en êtes pas quitte à meilleur marché de la manière dont je vous connois. J'ai été voir votre chère voisine; je vous plains autant de ne l'avoir plus, que nous nous trouvons heureux de l'avoir. Nous avons bien parlé de

notre cher ami; elle a vu Sapho qui lui a redonné du courage. Pour moi j'irai demain en reprendre chez elle ; car de tems en tems je sens que j'ai besoin de reconfort, ce n'est pas que l'on ne dise mille choses qui doivent donner de l'espérance; mais, mon Dieu ! j'ai l'imagination si vive, que tout ce qui est incertain, me fait mourir.

Vendredi 28 Novembre.

Dès le matin on est entré à la Chambre, M. le Chancelier a dit qu'il falloit parler des quatre prêts; sur quoi D.... a dit que c'étoit une affaire de rien, et sur laquelle on ne pouvoit rien reprocher à M. Fouquet, qu'il l'avoit dit dès le commencement du procès. On a voulu le contredire : il a prié qu'il pût expliquer la chose comme il la concevoit, et a prié son camarade de l'écouter. On l'a fait, et il a persuadé la Cour que cet article n'étoit pas considérable. Sur cela on a dit de faire entrer l'accusé ; il étoit onze heures. Vous remarquerez qu'il n'est pas plus d'une heure sur la sellette. M. le Chancelier a voulu parler de ces quatre prêts. M. Fouquet a prié qu'on voulût lui laisser dire ce qu'il n'avoit pas dit la veille sur les octrois; on l'a écouté, il a dit des merveilles; et comme le Chancelier lui disoit : » Avez-vous eu votre

» décharge de l'emploi de cette somme? il a
» dit : Oui, Monsieur, mais ç'a été conjoin-
» tement avec d'autres affaires, « qu'il a
marquées, et qui viendront en leur tems.
Mais, a dit M. le Chancelier, quand vous
avez eu vos décharges, vous n'aviez pas encore fait la dépense? Il est vrai, a-t-il dit,
mais les sommes étoient destinées. Ce n'est
pas assez, a dit M. le Chancelier. Mais,
Monsieur, par exemple, a dit M. Fouquet,
quand je vous donnois vos appointemens,
quelquefois j'en avois la décharge un mois
auparavant, et comme cette somme étoit
destinée, c'étoit comme si elle eût été donnée. M. le Chancelier a dit, il est vrai, je
vous en avois l'obligation. M. Fouquet a dit
que ce n'étoit pas pour lui reprocher, qu'il
se trouvoit heureux de le pouvoir servir dans
ce tems-là; mais que les exemples lui revenoient selon qu'il en avoit besoin.

On ne rentrera que lundi. Il est certain
qu'il semble qu'on veuille traiter l'affaire en
longueur. Puis.... a promis de faire parler
l'accusé le moins qu'il pourroit. On trouve
qu'il dit trop bien. On voudroit donc l'interroger légèrement, et ne pas parler sur
tous les articles. Mais lui, il veut parler sur
tout, et ne veut pas qu'on juge son procès
sur des chefs sur lesquels il n'aura pas dit

ses raisons. Puis.... est toujours en crainte de déplaire à Petit. Il lui fit excuse l'autre jour de ce que M. Fouquet avoit parlé trop long-tems, mais qu'il n'avoit pu l'interrompre. Ch... est derrière le paravent quand on interroge; il écoute ce que l'on dit, et offre d'aller chez les Juges leur rendre compte des raisons qu'il a eues de faire ses conclusions si extrêmes. Tout ce procédé est contre l'ordre, et marque une grande rage pour ce pauvre malheureux. Pour moi je vous avoue que je n'ai plus aucun repos. Adieu, Monsieur, jusqu'à lundi: je voudrois que vous puissiez connoître les sentimens que j'ai pour vous, vous seriez persuadé de cette amitié que vous dites que vous estimez un peu.

LETTRE V.

Il y a deux jours que tout le monde croyoit que l'on vouloit tirer l'affaire de M. Fouquet en longueur; présentement ce n'est plus la même chose, c'est tout le contraire: on presse extraordinairement les interrogations. Ce matin M. le Chancelier a pris son papier, et a lu comme une liste dix chefs d'accusation, sur quoi il ne donnoit pas le tems de répondre. M. Fouquet a dit: » Mon-

» sieur, je ne prétends pas tirer les choses » en longueur; mais je vous supplie de me » donner le loisir de vous répondre; vous » m'interrogez, et il semble que vous ne » vouliez pas écouter ma réponse; il m'est » important que je parle. Il y a plusieurs » articles qu'il faut que j'éclaircisse, et il » est juste que je réponde sur tous ceux qui » sont dans mon procès «. Il a donc fallu l'entendre contre le gré des mal-intentionnés; car il est certain qu'ils ne sauroient souffrir qu'il se défende si bien. Il a fort bien répondu sur tous les chefs; on continuera de suite, et la chose ira si vite, que je compte que les interrogations finiront cette semaine. Je viens de souper à l'hôtel de Nevers, nous avons bien causé, la maîtresse du logis et moi, sur ce chapitre. Nous sommes dans des inquiétudes qu'il n'y a que vous qui puissiez comprendre, car je viens de recevoir votre lettre, elle vaut mieux que tout ce que je puis écrire. Vous mettez ma modestie à une trop grande épreuve, en me mandant de quelle manière je suis avec vous et avec votre cher Solitaire. Il me semble que je le vois et que je l'entends dire ce que vous me mandez : je suis au désespoir que ce ne soit pas moi qui aie dit : *La métamorphose de Pierrot au Tartuffe*. Cela est si na-

turellement dit, que si j'avois autant d'esprit que vous m'en croyez, je l'aurois trouvé au bout de ma plume.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très-vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers; Messieurs de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au Maréchal de Grammont: M. le Maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamai vu un si impertinent: parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le Maréchal, après avoir lu, dit au Roi: Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses, il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le Roi se mit à rire, et lui dit: N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat? Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. Oh! bien, dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait. Ah! Sire, quelle trahison! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. Non, M. le Maréchal, les premiers sentimens sont toujours les plus na-

turels. Le Roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux Courtisan. Pour moi qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrois que le Roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par-là combien il est loin de connoître jamais la vérité. Nous sommes sur le point d'en avoir une bien cruelle, qui est le rachat de nos rentes sur un pied qui nous envoie à l'hôpital; l'émotion est grande, mais la dureté l'est encore plus. Ne trouvez-vous point que c'est entreprendre bien des choses à la fois? Celle qui me touche le plus, n'est pas celle qui me fait perdre une partie de mon bien.

Mardi 3 Décembre.

Notre cher et malheureux ami a parlé deux heures ce matin; mais si admirablement bien, que plusieurs n'ont pu s'empêcher de l'admirer. M. Renard a dit entr'autres: » Il faut avouer que cet homme est » incomparable, il n'a jamais si bien parlé » dans le Parlement, il se possède mieux » qu'il n'a jamais fait «. C'étoit encore sur les six millions et sur ses dépenses. Il n'y a rien de comparable à ce qu'il a dit là-dessus. Je vous écrirai jeudi et vendredi, qui se-

ront les deux derniers jours de l'interrogation, et je continuerai encore jusqu'au bout.

Dieu veuille que ma dernière lettre vous apprenne ce que je souhaite le plus ardemment. Adieu, mon très-cher Monsieur, priez notre Solitaire de prier Dieu pour notre pauvre ami. Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur, et par modestie, j'y joins Madame votre femme.

Suite de la lettre cinquième.

Par toute la famille du malheureux, la tranquillité y règne. On dit que M. de Némond a témoigné en mourant que son plus grand déplaisir, étoit de n'avoir pas été d'avis de la récusation de ces deux Juges; que s'il eût été à la fin du procès, il auroit réparé cette faute; qu'il prioit Dieu qu'il lui pardonnât celle qu'il avoit faite.

Mardi 5 Décembre.

M. Fouquet a parlé aujourd'hui deux heures entières sur les six millions; il s'est fait donner audience, il a dit des merveilles, tout le monde en étoit touché, chacun selon son sentiment. Pussort faisoit des mines d'improbation et de négatives, qui scandalisoient les gens de bien.

Quand

Quand M. Fouquet a eu cessé de parler, M. Pussort s'est levé impétueusement, et a dit : » Dieu merci, on ne se plaindra pas » qu'on ne l'ait laissé parler tout son saoul «. Que dites-vous de ces paroles ? ne sont-elles pas d'un bon Juge ? On dit que le Chancelier est fort effrayé de l'érysipèle de M. de Némond qui l'a fait mourir ; il craint que ce ne soit une répétition pour lui. Si cela pouvoit lui donner les sentimens d'un homme qui va paroître devant Dieu, encore seroit-ce quelque chose; mais il faut craindre qu'on ne dise de lui comme d'Argante : *è mori come visse.*

Mardi au soir.

J'ai reçu votre lettre qui m'a fait bien voir que je n'oblige pas un ingrat ; jamais je n'ai rien vu de si agréable, ni de si obligeant : il faudroit être bien exempte d'amour-propre pour n'être pas sensible à des louanges comme les vôtres. Je vous assure donc que je suis ravie que vous ayez bonne opinion de mon cœur, et je vous assure de plus, sans vouloir vous rendre douceurs pour douceurs, que j'ai une estime pour vous infiniment au-dessus des paroles dont on se sert ordinairement pour expliquer ce que l'on pense ; et que j'ai une joie et une consola-

tion sensible de vous pouvoir entretenir d'une affaire où nous prenons tous deux tant d'intérêt. Je suis bien aise que votre cher Solitaire en ait sa part. Je croyois bien aussi que vous instruiriez votre incomparable voisine. Vous me mandez une agréable nouvelle, en m'apprenant que je fais un peu de progrès dans son cœur; il n'y en a point où je sois plus aise d'avancer : quand je veux avoir un peu de joie, je pense à elle et à son palais enchanté. Mais je reviens à nos affaires, insensiblement je m'amusois à vous parler des sentimens que j'ai pour vous et pour votre aimable amie.

Aujourd'hui notre cher ami est encore allé sur la sellette. L'Abbé d'Effiat l'a salué en passant; il lui a dit en lui rendant le salut : » Monsieur, je suis votre très-hum» ble serviteur «, avec cette mine riante et fixe que nous connoissons. L'Abbé d'Effiat a été si saisi de tendresse, qu'il n'en pouvoit plus.

Aussitôt que M. Fouquet a été dans la Chambre, M. le Chancelier lui a dit de s'asseoir. Il a répondu : » Monsieur, vous » prîtes hier avantage de ce que je m'étois » assis; vous croyez que c'est reconnoître » la Chambre : puisque cela est, je vous » prie de trouver bon que je ne me mette

» pas sur la sellette «. Sur cela M. le Chancelier a dit qu'il pouvoit donc se retirer. M. Fouquet a répondu : » Je ne prétends » point par-là faire un incident nouveau : » je veux seulement, si vous le trouvez bon, » faire ma protestation ordinaire, et en » prendre acte, après quoi je répondrai «. Il a été fait comme il a souhaité; il s'est assis, et on a continué la pension des gabelles, à quoi il a parfaitement bien répondu. S'il continue, ses interrogations lui seront bien avantageuses. On parle fort à Paris de son admirable esprit et de sa fermeté. Il a mandé une chose qui me fait frissonner. Il conjure une de ses amies de lui faire savoir son arrêt par une voie enchantée, bon ou mauvais, comme Dieu le lui enverra, sans préambule, afin qu'il ait le tems de recevoir la nouvelle par ceux qui viendront la lui dire; ajoutant que pourvu qu'il ait une demi-heure pour se préparer, il est capable de recevoir sans émotion tout le pis qu'on lui puisse apprendre. Cet endroit-là me fait pleurer, et je suis assurée qu'il vous serre le cœur.

On n'est point entré aujourd'hui en la Chambre, à cause de la maladie de la Reine, qui a été à l'extrêmité : elle est un peu mieux. Elle reçut hier au soir Notre Sei-

gneur comme viatique. Ce fut la plus magnifique et la plus triste chose du monde, de voir le Roi et toute la Cour avec des cierges, et mille flambeaux aller conduire et requerir le S. Sacrement. Il fut reçu avec une infinité de lumières. La Reine fit un effort pour se soulever, et le reçut avec une dévotion qui fit fondre en larmes tout le monde. Ce n'étoit pas sans peine qu'on l'avoit mise en cet état; il n'y avoit eu que le Roi capable de lui faire entendre raison; à tous les autres elle avoit dit qu'elle vouloit bien communier, mais non pas pour mourir; on avoit été deux heures à la résoudre.

L'extrême approbation que l'on donne aux réponses de M. Fouquet déplaît infiniment à Petit; on croit même qu'il engagera Puis.... à faire le malade pour interrompre le cours des admirations, et avoir le loisir de prendre un peu haleine des autres mauvais succès. Je suis très-humble servante du cher Solitaire, de Madame votre femme, et de l'adorable Amalthée.

LETTRE VI.

Jeudi 4 Décembre 1664.

Enfin, les interrogations sont finies, ce matin. M. Fouquet est entré dans la Chambre. M. le Chancelier a fait lire le projet tout du long. M. Fouquet a repris la parole le premier, et a dit : Monsieur, je crois que vous ne pouvez tirer autre chose de ce papier, que l'effet qu'il vient de faire, qui est de me donner beaucoup de confusion. M. le Chancelier a dit : Cependant vous venez d'entendre, et vous avez pu voir par-là que cette grande passion pour l'État, dont vous nous avez parlé tant de fois, n'a pas été si considérable que vous n'ayez pensé à le brouiller d'un bout à l'autre. Monsieur, a dit M. Fouquet, ce sont des pensées qui me sont venues dans le fort du désespoir où me mettoit quelquefois M. le Cardinal, principalement lorsqu'après avoir contribué plus que personne du monde à son retour en France, je me vis payé d'une si noire ingratitude. J'ai une lettre de lui et une de la Reine-mère, qui font foi de ce que je dis; mais on les a prises dans mes papiers avec plusieurs autres. Mon malheur est de

n'avoir pas brûlé ce misérable papier, qui étoit tellement hors de ma mémoire et de mon esprit, que j'ai été près de deux ans sans y penser, et sans croire l'avoir. Quoi qu'il en soit, je le désavoue de tout mon cœur, et je vous supplie de croire, Monsieur, que ma passion pour la personne et pour le service du Roi, n'en a pas été diminuée. M. le Chancelier a dit : Il est bien difficile de croire, quand on voit une pensée opiniâtre exprimée en différens tems. M. Fouquet a répondu : Monsieur, dans tous les tems, et même au péril de ma vie, je n'ai jamais abandonné la personne du Roi; et dans ce tems-là vous étiez, Monsieur, le chef du Conseil de ses ennemis, et vos proches donnoient passage à l'armée qui étoient contre lui.

M. le Chancelier a senti ce coup; mais notre pauvre ami étoit échauffé, et n'étoit pas tout à fait le maître de son émotion. Ensuite on lui a parlé de ses dépenses; il a dit : Je m'offre à faire voir que je n'en ai fait aucune que je n'aie pu faire, soit par mes revenus, dont M. le Cardinal avoit connoissance, soit par mes appointemens, soit par le bien de ma femme; et si je ne prouve ce que je dis, je consens d'être traité aussi mal qu'on le peut imaginer. Enfin,

cet interrogatoire a duré deux heures, où M. Fouquet a très-bien dit, mais avec chaleur et colère, parce que la lecture de ce projet l'avoit extrêmement touché.

Quand il a été parti, M. le Chancelier a dit : Voici la dernière fois que nous l'interrogerons. M. Poncet s'est approché de M. le Chancelier, et lui a dit : Monsieur, vous ne lui avez pas parlé des preuves qu'il y a, comme il a commencé à exécuter le projet. M. le Chancelier a répondu : Monsieur, elles ne sont pas assez fortes, il y auroit répondu trop facilement. Là-dessus Ste. Hèlène et Pussort ont dit : Tout le monde n'est pas de ce sentiment. Voilà de quoi rêver et faire des réflexions. A demain le reste.

Vendredi 5 Décembre.

On a parlé ce matin des requêtes, qui sont de peu d'importance, sinon autant que les gens de bien y voudront avoir égard en jugement. Voilà qui est donc fait : c'est à M. d'Ormesson à parler, il doit récapituler toute l'affaire ; cela durera encore toute la semaine prochaine, c'est-à-dire, qu'entre-ci et là, ce n'est pas vivre que la vie que nous passerons. Pour moi je ne suis pas connoissable, et je ne crois pas que je puisse aller

jusque là. M. d'Ormesson m'a priée de ne le plus voir que l'affaire ne soit jugée; il est dans le conclave, et ne veut plus avoir de commerce avec le monde. Il affecte une grande réserve; il ne parle point, mais il écoute, et j'ai eu le plaisir en lui disant adieu, de lui dire tout ce que je pense. Je vous manderai tout ce que j'apprendrai. Hé ! Dieu veuille que ma dernière nouvelle soit bonne; je la désire. Je vous assure que nous sommes tous à plaindre, j'entends vous et moi, et ceux qui en font leur affaire comme nous. Adieu, mon cher Monsieur, je suis si triste et si accablée ce soir, que je n'en puis plus.

LETTRE VII.

Mardi 9 Décembre 1664.

Je vous assure que ces jours sont bien longs à passer, et que l'incertitude est une épouvantable chose : c'est un mal que toute la famille du pauvre prisonnier ne connoît point. Je les ai vus, je les ai admirés. Il me semble qu'ils n'aient jamais su ni lu ce qui est arrivé dans les tems passés; ce qui m'étonne encore plus, c'est que Sapho est tout de même, elle dont l'esprit et la pénétration n'ont

n'ont point de bornes. Quand je médite là-dessus, je me flatte, et je suis persuadée, ou du moins je me veux persuader, qu'elles en savent plus que moi. D'un autre côté, quand je raisonne avec d'autres gens moins prévenus, et dont le sens est admirable, je trouve nos mesures si justes, que ce sera un vrai miracle si la chose va comme nous la souhaitons. On ne perd souvent que d'une voix, et cette voix fait tout. Je me souviens de ces récusations, dont ces pauvres femmes pensoient être assurées ; il est vrai que nous les perdîmes de cinq à dix-sept ; depuis cela leur assurance m'a donné de la défiance. Cependant au fond de mon cœur, j'ai un petit brin d'espérance. Je ne sais d'où il vient, ni où il va, et même il n'est pas assez grand pour faire que je puisse dormir en repos. Je causai hier de toute cette affaire avec Madame du P.... je ne puis voir que les gens avec qui j'en puis parler, et qui sont dans les mêmes sentimens que moi. Elle espère, comme je fais, sans en savoir la raison. Mais pourquoi espérez-vous ? Parce que j'espère. Voilà nos réponses. Ne sont-elles pas bien raisonnables ? Je lui disois avec la plus grande vérité du monde, que si nous avions un arrêt tel que nous le souhaitons, le comble de ma joie étoit que je vous enverrois un homme

à cheval à toute bride, qui vous apprendroit cette agréable nouvelle, et que le plaisir d'imaginer celui que je vous ferois, rendroit le mien entièrement complet. Elle comprit cela comme moi; et notre imagination nous donna dans cette pensée plus d'un quart-d'heure de campos. Cependant je veux rajuster la dernière journée de l'interrogatoire sur le crime d'État. Je vous l'avois mandé comme on me l'avoit dit, mais la même personne s'en est mieux souvenue, et me l'a redit à moi. Tout le monde en a été instruit par plusieurs Juges. Après que M. Fouquet eut dit que les seuls effets que l'on pouvoit tirer du projet, c'étoit de lui avoir donné la confusion de l'entendre. M. le Chancelier lui dit : Vous ne pouvez pas dire que ce ne soit là un crime d'État. Il répondit : Je confesse, Monsieur, que c'est une folie et une extravagance, mais non pas un crime d'État. Je supplie ces Messieurs, dit-il en se tournant vers les Juges, de trouver bon que j'explique ce que c'est qu'un crime d'État; ce n'est pas qu'ils ne soient plus habiles que nous, mais j'ai eu plus de loisir qu'eux pour l'examiner. Un crime d'État, c'est quand on est dans une charge principale, qu'on a le secret du Prince, et que tout d'un coup on se met du côté de ses ennemis,

qu'on engage toute sa famille dans les mêmes intérêts, qu'on fait ouvrir les portes des villes dont on est Gouverneur à l'armée des ennemis, et qu'on la ferme à son véritable maître, qu'on porte dans le parti tous les secrets de l'État. Voilà, Messieurs, ce qui s'appelle un crime d'État. M. le Chancelier ne savoit où se mettre, et tous les Juges avoient fort envie de rire. Voilà au vrai comme la chose se passa. Vous m'avouerez qu'il n'y a rien de plus spirituel, de plus délicat, et même de plus plaisant.

Toute la France a su et admiré cette réponse. Ensuite il se défendit en détail, et a dit ce que je vous ai mandé. J'aurois eu sur le cœur que vous n'eussiez point su cet endroit; notre cher ami y auroit beaucoup perdu. Ce matin M. d'Ormesson a commencé à récapituler toute l'affaire, il a fort bien parlé et fort nettement. Il dira jeudi son avis. Son camarade parlera deux jours; on prend quelques jours encore pour les autres opinions. Il y a des Juges qui prétendent bien s'étendre; de sorte que nous avons encore bien à languir jusqu'à la semaine qui vient. En vérité, ce n'est pas vivre que d'être en l'état où nous sommes.

Mercredi 10 Décembre.

M. d'Ormesson a continué la récapitulation du procès, il a fait des merveilles ; c'est-à-dire, il a parlé avec une netteté, une intelligence, et une capacité extraordinaires. Pussort l'a interrompu cinq ou six fois sans autre dessein que de l'empêcher de si bien dire ; il lui a dit sur un endroit qui paroissoit fort pour M. Fouquet : Monsieur, nous parlerons après vous, nous parlerons après vous.

LETTRE VIII.

Jeudi 11 Décembre 1664.

MONSIEUR d'Ormesson a continué encore : quand il est venu sur un certain article du marc d'or, Pussort a dit : Voilà qui est contre l'accusé. Il est vrai, a dit M. d'Ormesson, mais il n'y a pas de preuves. Quoi ! a dit Pussort, on n'a pas fait interroger ces deux Officiers-là ? Non, a dit M. d'Ormesson. Ha ! cela ne se peut pas, a répondu Pussort. Je n'en ai rien trouvé dans le procès, a dit M. d'Ormesson. Là-dessus Pussort a dit avec emportement : Ha ! Monsieur, vous deviez le dire plutôt, voilà une lourde faute. M. d'Ormesson n'a rien répondu ; mais si Pussort

lui eût dit encore un mot, il lui eût répondu : Monsieur, je suis Juge, et non pas dénonciateur. Ne vous souvient-il plus de ce que je vous contai une fois à Fresne ?

Voilà ce que c'est : M. d'Ormesson n'a découvert cela que lorsqu'il n'y a point eu de remède. M. le Chancelier a interrompu plusieurs fois encore M. d'Ormesson, il lui a dit qu'il ne falloit point parler du projet, et c'est par malice ; car plusieurs jugeront que c'est un grand crime, et le Chancelier voudroit bien que M. d'Ormesson n'en fît point voir les preuves, qui sont ridicules, afin de ne pas affoiblir l'idée qu'on a voulu donner.

Mais M. d'Ormesson en parlera, puisque c'est un des articles qui composent le procès. Il achevera demain. Sainte-Hélène parlera samedi. Lundi les deux Rapporteurs diront leur avis, et mardi ils s'assembleront tous dès le matin, et ne se sépareront point qu'après avoir donné un arrêt. Je suis transie quand je pense à ce jour-là. Cependant la famille a de grandes espérances. Foucault va solliciter partout, et fait voir un écrit du Roi, où on lui fait dire qu'il trouveroit fort mauvais qu'il y eût des Juges qui appuyassent leur avis sur la soustraction des papiers ; que c'est lui qui les a fait prendre, qu'il n'y

en a aucun qui serve à la défense de l'accusé; que ce sont des papiers qui touchent son État, et qu'il le déclare afin qu'on ne pense pas juger là-dessus. Que dites-vous de tout ce beau procédé? N'êtes-vous point désespéré qu'on fasse la chose de cette façon à un Prince qui aimeroit la justice et la vérité s'il les connoissoit? Il disoit l'autre jour à son lever, que Fouquet étoit un homme dangereux; voilà ce qu'on lui met dans la tête. Enfin, nos ennemis ne gardent plus aucune mesure : ils vont à présent à bride abattue; les menaces, les promesses, tout est en usage; si nous avons Dieu pour nous, nous serons les plus forts. Vous aurez peut-être encore une de mes lettres; et si nous avons de bonnes nouvelles, je vous les manderai par un homme exprès à toute bride. Je ne saurois dire ce que je ferai si cela n'est pas, je ne comprends pas moi-même ce que je deviendrai. Mille complimens à notre Solitaire et à votre chère moitié. Faites bien prier Dieu.

Samedi 13 Décembre.

On a voulu, après avoir bien changé et rechangé, que M. d'Ormesson dît son avis aujourd'hui, afin que le dimanche passât par-dessus, et que Sainte-Hélène recom-

mençant lundi sur nouveaux frais, fît plus d'impression. M. d'Ormesson a donc opiné au bannissement perpétuel et à la confiscation de ses biens au Roi. M. d'Ormesson a couronné par-là sa réputation. L'avis est un peu sévère; mais prions Dieu qu'il soit suivi. Il est toujours beau d'aller à l'assaut le premier.

LETTRE IX.

Mercredi 17 Décembre.

Vous languissez, mon pauvre Monsieur, mais nous languissons bien aussi. J'ai été fâchée de vous avoir mandé que l'on auroit mardi un arrêt; car n'ayant point eu de mes nouvelles, vous avez cru que tout étoit perdu; cependant nous avons encore toutes nos espérances. Je vous mandai samedi comme M. d'Ormesson avoit rapporté l'affaire et opiné; mais je ne vous parlai point assez de l'estime extraordinaire qu'il s'est acquise par cette action. J'ai ouï dire à des gens du métier, que c'est un chef-d'œuvre que ce qu'il a fait, pour s'être expliqué si nettement, et avoir appuyé son avis sur des raison aussi fortes; il y mêla de l'éloquence, et même de l'agrément. Enfin jamais homme

de sa profession n'a eu une plus belle occasion de paroître, et ne s'en est jamais mieux servi. S'il avoit voulu ouvrir la porte aux louanges, sa maison n'auroit pas désempli; mais il a voulu être modeste, et s'est caché avec soin. Son camarade, très-indigne, Ste. Hélène, parla lundi et mardi : il reprit l'affaire pauvrement et misérablement, lisant ce qu'il disoit et sans rien augmenter, ni donner un autre tour à l'affaire; il opina, sans s'appuyer sur rien, que M. Fouquet auroit la tête tranchée à cause du crime d'État. Et pour attirer plus de monde à lui, et faire un trait de Normand, il dit qu'il falloit croire que le Roi donneroit grace, et pardonneroit; que c'étoit lui seul qui le pourroit faire. Ce fut hier qu'il fit cette belle action, dont tout le monde fut touché autant qu'on avoit été aise de l'avis de M. d'Ormesson.

Ce matin Pussort a parlé quatre heures, mais avec tant de véhémence, tant de chaleur, tant d'emportement, tant de rage, que plusieurs Juges en furent scandalisés, et on croit que cette furie peut faire plus de bien que de mal à notre pauvre ami. Il a redoublé de force sur la fin de son avis, et a dit sur ce crime d'État, qu'un certain Espagnol nous devoit faire bien de la honte, qui avoit eu tant d'horreur d'un rebelle, qu'il

avoit brûlé sa maison, parce que Charles de Bourbon y avoit passé; qu'à plus forte raison nous devions avoir en abomination le crime de M. Fouquet; que pour le punir, il n'y avoit que la corde et les gibets, mais qu'à cause des charges qu'il avoit possédées, et qu'il avoit plusieurs parens considérables, il relâchoit à prendre l'avis de M. de S^te^. Hélène.

Que dites-vous de cette modération? C'est à cause qu'il est oncle de M. N.... et qu'il a été récusé, qu'il a voulu en user si honnêtement. Pour moi, je saute aux nues quand je pense à cette infamie. Je ne sais si on jugera demain, ou si l'on traînera l'affaire toute la semaine. Nous avons encore de grandes salves à essuyer; mais peut-être que quelqu'un reprendra l'avis de M. d'Ormesson, qui jusqu'ici a été si mal suivi. Mais écoutez, je vous prie, trois ou quatre petites choses, qui sont très-véritables, et qui sont assez extraordinaires. Premièrement, il y a une comète qui paroît depuis quatre jours: au commencement elle n'a été annoncée que par des femmes, on s'en est moqué; mais à présent tout le monde l'a vue. M. d'Artagnan veilla la nuit passée, et la vit fort à son aise. M. de Neuré, grand Astrologue, dit qu'elle est d'une grandeur considérable,

J'ai vu M. du Foin qui l'a vue avec trois ou quatre Savans. Moi, qui vous parle, je fais veiller cette nuit pour la voir aussi : elle paroît sur les trois heures; je vous en avertis, vous pouvez en avoir le plaisir ou le déplaisir.

Berrier est devenu fou, mais au pied de la lettre; c'est-à-dire, qu'après avoir été saigné excessivement, il ne laisse pas d'être en fureur; il parle de potences, de roues, il choisit des arbres exprès; il dit qu'on le veut pendre, et fait un bruit si épouvantable, qu'il le faut tenir et lier. Voilà une punition de Dieu assez visible et assez à point nommé. Il y a eu un nommé Lamothe qui a dit, sur le point de recevoir son arrêt, que Messieurs de B... C... et B... (on y met P... mais je n'en suis pas si assurée) l'avoient pressé plusieurs fois de parler contre M. Fouquet et contre de Lorme; que moyennant cela ils le feroient sauver, et qu'il ne l'a pas voulu, et le déclare avant que d'être jugé. Il a été condamné aux galères. Mesdames Fouquet ont obtenu une copie de cette déposition, qu'elles présenteront demain à la Chambre. Peut-être qu'on ne la recevra pas, parce que l'on est aux opinions; mais elles peuvent le dire, et comme ce bruit est répandu, il doit faire un grand

effet dans l'esprit des Juges. N'est-il pas vrai que tout ceci est bien extraordinaire ?

Il faut que je vous raconte encore une action héroïque de Masnau : il étoit malade à mourir il y a huit jours d'une colique néphrétique ; il prit plusieurs remèdes et se fit saigner à minuit. Le lendemain à sept heures, il se fit traîner à la Chambre de Justice, il y souffrit des douleurs inconcevables. M. le Chancelier le vit pâlir, il lui dit : Monsieur, vous n'en pouvez plus, retirez-vous. Il lui répondit : Monsieur, il est vrai ; mais il faut mourir ici. M. le Chancelier le voyant quasi s'évanouir, lui dit, le voyant s'opiniâtrer : Hé bien, Monsieur, nous vous attendrons. Sur cela il sortit un quart-d'heure, et dans ce tems il fit deux pierres d'une grosseur si considérable, qu'en vérité cela pourroit passer pour un miracle, si les hommes étoient dignes que Dieu en voulût faire. Ce bon-homme rentra gai et gaillard, et chacun fut surpris de cette aventure.

Voilà tout ce que je sais. Tout le monde s'intéresse dans cette grande affaire. On ne parle d'autre chose, on raisonne, on tire des conséquences, on compte sur ses doigts, on s'attendrit, on craint, on souhaite, on hait, on admire, on est accablé ; enfin, mon pau-

vre Monsieur, c'est une chose extraordinaire que l'état où l'on est présentement; mais c'est une chose divine que la résignation et la fermeté de notre cher malheureux. Il sait tous les jours ce qui se passe, et tous les jours il faudroit faire des volumes à sa louange. Je vous conjure de bien remercier Monsieur votre père de l'aimable billet qu'il m'a écrit, et des belles choses qu'il m'a envoyées. Hélas! je les ai lues, quoique j'aie la tête en quatre. Dites-lui que je suis ravie qu'il m'aime un peu, c'est-à-dire beaucoup, et que pour moi je l'aime encore davantage. J'ai reçu votre dernière lettre. Hé! mon Dieu, vous me payez au-delà de tout ce que je fais pour vous; je vous dois du reste.

LETTRE X.

Vendredi 19 Décembre 1664.

VOICI un jour qui nous donne de grandes espérances; mais il faut reprendre de plus loin. Je vous ai mandé comme M. Pussort opina mercredi à la mort; jeudi Nogués, Gifaucourt, Fériol, Péraut à la mort encore. Roquesante finit la matinée; et après avoir parlé un heure admirablement bien, il reprit l'avis de M. d'Ormesson. Ce matin nous avons

été au-dessus du vent, car deux ou trois incertains ont été fixés, et tout d'un article nous avons eu la Toison, Masnau, Verdier, la Baume et Catinat de l'avis de M. d'Ormesson. C'étoit à Poncet à parler; mais jugeant que ceux qui restent sont quasi tous à la vie, il n'a pas voulu parler, quoiqu'il ne fût qu'onze heures. On croit que c'est pour consulter ce qu'on veut qu'il dise, et qu'il n'a pas voulu se décrier et aller à la mort sans nécessité. Voilà où nous en sommes, qui est un état si avantageux, que la joie n'en est pas entière; car il faut que vous sachiez que M. N. . . . est tellement enragé, qu'on attend quelque choses d'atroce et d'injuste qui nous remettra au désespoir. Sans cela, mon pauvre Monsieur, nous aurions la joie de voir notre ami, quoique malheureux, au moins avec la vie sauve, qui est une grande affaire. Nous verrons demain ce qui arrivera. Nous en avons sept, ils en ont six. Voici ceux qui restent : Le Ferron, Moussy, Brillac, Bernard, Renard Voisin, Pontchartrain et le Chancelier. Il y en a plus qu'il ne nous en faut de bons à ce reste là.

Samedi.

Louez Dieu, Monsieur, et le remerciez,

notre pauvre ami est sauvé : il a passé de treize à l'avis de M. d'Ormesson, et neuf à celui de Sainte-Hélène. Je suis si aise que je suis hors de moi.

Dimanche au soir.

Je mourrois de peur qu'un autre que moi vous eût donné le plaisir d'apprendre la bonne nouvelle. Mon courrier n'a pas fait une grande diligence ; il avoit dit en partant qu'il n'iroit coucher qu'à Livry. Enfin, il est arrivé le premier, à ce qu'il m'a dit. Mon Dieu que cette nouvelle vous a été sensible et douce, et que les momens qui délivrent tout d'un coup le cœur et l'esprit d'une si terrible peine, font sentir un inconcevable plaisir ! De long-tems je ne serai remise de la joie que j'eus hier, tout de bon elle est trop complète, j'avois trop de peine à la contenir. Le pauvre homme apprit cette nouvelle par l'air, peu de momens après, et je ne doute pas qu'il ne l'ait sentie dans toute son étendue. Ce matin le Roi a envoyé son Chevalier du Guet à Mesdames Fouquet leur recommander de s'en aller toutes deux à Montluçon en Auvergne, le Marquis et la Marquise de C... à Ancenis, et le jeune Fouquet à Joinville en Champagne. La bonne femme a mandé au Roi, qu'elle avoit soixan-

te et douze ans, qu'elle supplioit Sa Maj. de lui donner son dernier fils pour l'assister sur la fin de sa vie, qui apparemment ne seroit pas longue. Pour le prisonnier, il n'a point encore su son arrêt. On dit que demain on le fait conduire à Pignerol, car le Roi change l'exil en une prison. On lui refuse sa femme contre toutes les règles. Mais gardez-vous bien de rien rabattre de votre joie pour tout ce procédé, la mienne est augmentée s'il se peut, et me fait bien mieux voir la grandeur de notre victoire. Je vous manderai fidèlement la suite de cette histoire : elle est curieuse. Voilà ce qui s'est passé aujourd'hui, à demain le reste.

Lundi au soir.

Ce matin à dix heures on a mené Monsieur Fouquet à la chapelle de la Bastille. Foucaut tenoit son arrêt à la main. Il lui a dit : Monsieur, il faut me dire votre nom, afin que je sache à qui je parle. Monsieur Fouquet a répondu : Vous savez bien qui je suis, et pour mon nom je ne le dirai pas plus ici que je ne l'ai dit à la Chambre ; et pour suivre le même ordre, je fais mes protestations contre l'arrêt que vous m'allez lire. On a écrit ce qu'il disoit, et en même tems Foucaut s'est couvert, et a

lu l'arrêt. M. Fouquet l'a entendu découvert. Ensuite on a séparé de lui Pecquet et Lavalée, et les cris et les pleurs de ces pauvres gens ont pensé fendre le cœur de ceux qui ne l'ont pas de fer; ils faisoient un bruit si étrange, que M. d'Artagnan a été obligé de les aller consoler; car il sembloit que c'étoit un arrêt de mort qu'on vînt de lire à leur maître. On les a mis tous deux dans une chambre à la Bastille, on ne sait ce qu'on en fera.

Cependant M. Fouquet est allé dans la chambre de M. d'Artagnan; pendant qu'il y étoit, il a vu par la fenêtre passer M. d'Ormesson qui venoit de reprendre quelques papiers qui étoient entre les mains de M. d'Artagnan. M. Fouquet l'a apperçu, il l'a salué avec un visage ouvert et plein de joie et de reconnoissance; il lui a même crié qu'il étoit son très-humble serviteur. M. d'Ormesson lui a rendu son salut avec une très-grande civilité, et s'en est venu le cœur tout serré me conter ce qu'il avoit vu.

A onze heures, il y avoit un carrosse prêt où M. Fouquet est entré avec quatre hommes, M. d'Artagnan à cheval avec cinquante Mousquetaires; il le conduira jusqu'à Pignerol, où il le laissera en prison sous la conduite d'un nommé S. Marc, qui est fort honnête

honnête homme, et qui prendra cinquante soldats pour le garder. Je ne sais si on lui a redonné un autre valet-de-chambre; si vous saviez comme cette cruauté paroît à tout le monde, de lui avoir ôté ces deux hommes Pecquet et Lavalée, c'est une chose inconcevable; on en tire même des conséquences fâcheuses, dont Dieu les préserve, comme il a fait jusqu'ici : il faut mettre sa confiance en lui, et le laisser sous sa protection qui lui a été si salutaire. On lui refuse toujours sa femme. On a obtenu que la mère n'iroit qu'au Parc chez sa fille qui en est Abbesse. L'Écuyer suivra sa belle-sœur; il a déclaré qu'il n'avoit pas de quoi se nourrir ailleurs. Monsieur et Madame de C...... vont toujours à Ancenis. M. Bailly, Avocat-Général, a été chassé pour avoir dit à Gisaucourt, avant le jugement du procès, qu'il devoit bien remettre la compagnie du Grand-Conseil en honneur, et qu'elle seroit déshonorée si C..... et P...... et lui alloient le même train. Cela me fâche à cause de vous : voilà une grande rigueur. *Tanta ne animis cœlestibus ira!*

Mais non, ce n'est point de si haut que cela vient. De telles vengeances rudes et basses, ne sauroient partir d'un cœur comme celui de notre maître. On se sert de son nom, et on le profane, comme vous voyez. Je vous

manderai la suite; il y auroit bien à causer sur tout cela; mais il est impossible par lettres. Adieu, mon pauvre Monsieur, je ne suis pas si modeste que vous; et sans me sauver dans la foule, je vous assure que je vous aime et vous estime très-fort. J'ai vu aujourd'hui la comète, sa queue est d'une belle longueur. J'y mets une partie de mes espérances. Mille complimens à votre chère femme.

Mardi.

Voilà de quoi vous amuser quelques momens: assurément vous trouverez quelque chose de beau et d'agréable à ce que je vous envoie. C'est une vraie charité de vous divertir tous deux dans votre solitude. Si l'amitié que j'ai pour le père et le fils, vous étoit un remède contre l'ennui, vous ne seriez pas à plaindre. Je viens d'un lieu où je l'ai renouvellée, ce me semble, en parlant de vous à cinq ou six personnes qui se mêlent comme moi d'être de vos amis et amies; c'est à l'hôtel de Nevers, en un mot. Madame votre femme y étoit; elle vous mandera les admirables petits comédiens que nous y avons vus. Je crois que notre cher ami est arrivé; je n'en ai pas de nouvelles certaines. On a su seulement

que M. d'Artagnan, continuant ses manières obligeantes, lui a donné toutes les fourrures ordinaires pour passer les montagnes sans incommodité. J'ai su aussi qu'il avoit reçu des lettres du Roi, et qu'il avoit dit à M. Fouquet qu'il falloit se réjouir et avoir toujours bon courage, que tout alloit bien. On espère toujours des adoucissemens, je les espère aussi; l'espérance m'a trop bien servie pour l'abandonner. Ce n'est pas que toutes les fois qu'à nos ballets je regarde notre maître, ces deux vers du Tasse ne me reviennent à la tête :

> Goffredo ascolta, e in rigi da sembianza
> Porge piu di timor che di speraza.

Cependant je me garde bien de me décourager, il faut suivre l'exemple de notre pauvre prisonnier, il est gai et tranquille, soyons-le aussi. J'aurai une sensible joie de vous revoir ici. Je ne crois pas que votre exil puisse être long. Assurez bien M. votre père de ma tendresse ; voilà comme il faut parler, et me mander un peu votre avis des stances. Il y en a qui sont admirées, aussibien que des couplets.

LETTRE XI.

Jeudi au soir, Janvier 1665.

Enfin, la mère, la belle-fille et le frère ont obtenu d'être ensemble; ils s'en vont à Montluçon, au fond de l'Auvergne. La mère avoit permission d'aller au Parc aux Dames avec sa fille; mais sa belle-fille l'entraîne. Pour M. et Madame de Charost, ils sont partis pour Ancenis. Pecquet et Lavalée sont encore à la Bastille.

Y a-t il rien au monde de si horrible que cette injustice? On a donné un autre valet-de-chambre au malheureux. M. d'Artagnan est sa seule consolation dans le voyage. On dit que celui qui le gardera à Pignerol est un fort honnête homme. Dieu le veuille! ou pour mieux dire, Dieu le garde! Il l'a protégé si visiblement, qu'il faut croire qu'il en a un soin tout particulier. La Forêt, son défunt écuyer, l'aborda comme il s'en alloit; il lui dit: Je suis ravi de vous voir, je sais votre fidélité et votre affection: dites à nos femmes qu'elles ne s'abattent point, que j'ai du courage de reste, et que je me porte bien. En vérité, cela est admirable. Adieu, mon cher Monsieur, soyons comme

lui, ayons du courage, et ne nous accoutumons point à la joie que nous donna l'admirable arrêt de samedi.

Madame de Grignan, Angélique-Claire d'Angennes, première femme de M. de Grignan, est morte.

Vendredi au soir.

Il me semble par vos beaux remercîmens que vous me donniez mon congé, mais je ne le prends pas encore. Je prétends vous écrire quand il me plaira; et dès qu'il y aura des vers du Pont-neuf et autres, je vous les enverrai fort bien. Notre cher ami est par les chemins. Il a couru un bruit qu'il étoit bien malade; tout le monde disoit : quoi! déjà..... On disoit encore que M. d'Artagnan avoit envoyé demander à la Cour ce qu'il feroit de son prisonnier malade, et qu'on lui avoit répondu durement, qu'il le menât toujours en quelque état qu'il fût. Tout cela est faux; mais on voit par là ce qu'on a dans le cœur, et combien il est dangereux de donner des fondemens sur quoi on augmente tout ce qu'on veut. Pecquet et Lavalée sont toujours à la Bastille; en vérité, cette conduite est admirable. On recommencera la Chambre après les Rois.

Je crois que les pauvres exilés sont arrivés

présentement à leur gîte. Quand notre ami sera au sien, je vous le manderai; car il le faut mettre jusqu'à Pignerol; et plût à Dieu que de Pignerol nous le puissions faire venir où nous voudrions bien! Et vous, mon pauvre Monsieur, combien durera encore votre exil? J'y pense bien souvent. Mille complimens à M. votre père. On m'a dit que Madame votre femme est ici, je l'irai voir. J'ai soupé hier avec une de nos amies, nous parlâmes de vous aller voir.

F I N.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Contenues dans cet Ouvrage.

Le chiffre Romain marque le Volume; le chiffre Arabe indique la page.

A.

D.

E.

F.

Fouquet ;

H.

I.

J.

M.

N.

O.

R.

S.

de

T.

Fin de la Table des Matières.

